CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

TOME III

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^ — MESNIL (EURE).

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

BRUEYS ET PALAPRAT, LESAGE D'ALLAINVAL, LACHAUSSÉE

Le Grondeur.
L'Avocat patelin.
Crispin rival de son maitre.
Turcaret.
L'École des bourgeois.
Le Préjugé à la mode.
L'École des mères.

332017
9. 10. 36.

LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, RUE JACOB, PARIS

PQ
1229
C4
t.3

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME.

BRUEYS ET PALAPRAT.

Le Grondeur.
L'Avocat Patelin.

LE SAGE.

Crispin rival de son maître.
Turcaret.

D'ALLAINVAL.

L'École des Bourgeois.

LA CHAUSSÉE.

Le Préjugé à la mode.
L'École des Mères.

BRUEYS ET PALAPRAT.

LE GRONDEUR.

1691.

BRUEYS ET PALAPRAT.

David Augustin de Brueys naquit à Aix en Provence en 1640. — Jean Palaprat naquit à Toulouse en 1650.

Ces deux auteurs ont donné, les premiers, l'exemple des collaborations aujourd'hui passées en usage pour les ouvrages dramatiques. Brueys fut élevé dans la religion protestante. Ses études achevées il se fit recevoir avocat et se maria bientôt après; puis, fatigué du barreau, il abandonna la jurisprudence pour la théologie, et publia une réponse à l'Exposition de la doctrine de l'Église, par Bossuet. Le prélat aima mieux convertir son jeune antagoniste que de lui répliquer; il l'entreprit et en vint à bout. Brueys abjura, et, à la mort de sa femme, il prit l'habit ecclésiastique pour travailler par ordre de Louis XIV à l'instruction des autres néophytes. Mais l'abbé Brueys, qui avait toujours eu un goût très-vif pour le théâtre, et qui l'avait beaucoup fréquenté, malgré ses travaux et sa tonsure, voulut devenir auteur comique. L'embarras était d'exercer cette profession peu canonique sans compromettre les bienséances de son état : Palaprat vint à son secours en lui proposant de composer en commun des comédies qu'il se chargerait seul de faire représenter.

Palaprat avait fait de bonnes études et s'était aussi destiné au barreau; il fut, à vingt-cinq ans, élevé aux honneurs du capitoulat dans sa ville natale; mais ses dignités n'eurent pas le pouvoir de le retenir dans sa patrie : il voyagea en Italie, et la fameuse reine Christine essaya vainement de le retenir auprès d'elle à Rome. Étant venu à Paris il se lia avec Brueys et contracta l'association dramatique qui le fit connaître.

Si Brueys gardait l'anonyme dans les comédies de l'association, en revanche il avait la plus grande part de la besogne. Palaprat se bornait, pour ainsi dire, aux démarches que l'abbé ne pouvait faire; mais auteur et gascon, il trouvait, grâce au mystère, un moyen de dédommager sa vanité; et bientôt le véritable auteur, se trouvant mieux caché qu'il n'aurait voulu l'être, fut obligé de réclamer sa part dans la propriété littéraire.

Le Grondeur, *le Muet*, imitation de l'*Eunuque* de Térence, et *l'Avocat Patelin* sont les meilleures productions de la collaboration de Brueys et de Palaprat. Cette dernière pièce avait été faite en 1700, pour être représentée devant le roi dans l'appartement de madame de Maintenon; mais la guerre d'Espagne empêcha l'exécution de ce projet; elle ne fut représentée que six ans après. Le sujet est tiré d'une ancienne pièce comique qu'on jouait du temps de Charles VIII. Elle est restée au théâtre.

Deux autres pièces appartiennent encore à la collaboration des deux auteurs, *le Concert ridicule* et *le Secret révélé*; mais *l'Important* et *l'Opiniâtre* sont entièrement de Brueys, et *le Ballet extravagant* est de Palaprat seul.

Brueys mourut à Montpellier en 1723, âgé de quatre-vingt-trois ans, deux ans après Palaprat. On trouva dans les papiers de Palaprat une pièce intitulée *la Force du sang* ou *le Sot toujours sot*. La veuve de Palaprat la fit recevoir à la Comédie française; mais la Comédie Italienne était déjà nantie du manuscrit donné par Brueys. Le lieutenant de police, n'ayant pu concilier les comédiens qui se disputaient l'œuvre posthume, ordonna que l'ouvrage serait joué le même jour sur les deux théâtres, et qu'il resterait à celui qui aurait eu le plus de représentations. Le théâtre italien eut l'avantage.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

M. GRICHARD, médecin.
TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.
HORTENSE, fille de M. Grichard.
ARISTE, frère de M. Grichard.
MONDOR, amant d'Hortense.
CLARICE, amante de Térignan.
BRILLON, fils de M. Grichard.
M. MAMURRA, précepteur de Brillon.
CATAU, servante d'Hortense.
LOLIVE, valet de M. Grichard.
UN LAQUAIS de M. Grichard.
UN PRÉVOT de maître à danser.

La scène est chez M. Grichard.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRIGNAN HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons quand mon père reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudrait le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, et que je souffre dans l'incertitude où je suis!

HORTENSE.

Voici déjà Catau.

SCÈNE II.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN.

Eh bien! qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son père était sorti, et Clarice n'était pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi? mais.

CATAU.

Ne connaissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un et l'autre. La maison de monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE.

Je vous le disais bien, mon frère.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon père.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon! revenu; et ne l'entendrions-nous pas, s'il était au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? ma foi, il faudrait être bien fin : avouez que c'est un terrible mortel que monsieur votre père.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point ouï parler de monsieur Grichard le médecin. Le petit Brillon votre frère, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'ils ne le châtiaient pas à sa fantaisie. Moi-même je serais déjà bien loin, si l'affection que j'ai pour vous... Mais voici Lolive.

SCENE III.

TÉRIGNAN, HORTENSE, LOLIVE, CATAU.

TÉRIGNAN.

Eh bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si monsieur votre père, à qui il m'a donné, était bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étais pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible...

TÉRIGNAN.

Et laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulais venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informais de vos affaires, le père de Clarice est entré, et il n'a pas eu le temps de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus ?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils se sont retirés à l'écart, ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais à ce compte-là tu ne peux rien savoir.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que monsieur de Saint-Alvar a été sorti?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CATAU.

Et comment diantre le sais-tu donc?

LOLIVE.

Oh! donne-toi patience. Vous ne connaissez pas encore tous mes talents : on se cache des valets quand on a quelque secret à dire; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécile!

LOLIVE.

Oui; et j'y ai si bien réussi, que lorsque deux personnes dont je sais les affaires discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerais à leurs gestes et à l'air de leur visage de vous rapporter mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il est devenu fou.

TÉRIGNAN.

Mais enfin que soupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à monsieur Ariste.

TÉRIGNAN.

Ah ! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus?

LOLIVE.

Oh, que oui ! A peine le père de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci. (il fait des actions d'un homme surpris et en colère.)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas? cela est pourtant plus clair que le jour, et monsieur m'entend bien assurément.

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisait ainsi (il refait les mêmes signes), vous jugez bien qu'il était surpris, étonné, et en colère de ce que monsieur de Saint-Alvar venait de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si avec ces gestes-là il pouvait lui dire autre chose que ceci : Quoi ! vous avez changé de sentiment? que me dites-vous là? est-il possible?

TÉRIGNAN.

Que disait à cela monsieur de Saint-Alvar?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquait. (action d'un homme qui fait des excuses.)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles sont équivoques.

CATAU.

Point ; je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc, pour voir.

CATAU.

Eh ! explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisait des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez : J'en suis bien fâché, je n'ai pu faire autrement ; monsieur Grichard l'a voulu. Ou bien, cela pourrait encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces gestes ?

LOLIVE.

Je gagerais qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU.

C'est un fou, vous dis-je, cela ne peut être : Clarice est fille unique de monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche gentilhomme, ami de votre père ; Mondor est un homme de qualité, dont le bien et le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés, il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non ; mais j'ai vu, et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN.

Je tremble qu'il ne dise vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions ; et moi je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Et ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté monsieur

Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon père t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colère.

CATAU.

Adieu, truchement de malheur, va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

SCÈNE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN.

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connaître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice?

TÉRIGNAN.

Moi? non assurément : il me soupçonne au contraire d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentiments pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux : gardez-vous bien de lui faire connaître que ces mariages vous plaisent; les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement; vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre père. Non, Dieu merci, c'est monsieur Ariste.

SCÈNE V.

ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN.

Eh bien! mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TÉRIGNAN.

Ah ciel!

HORTENSE.

Quoi! mon oncle?

ARISTE.

Votre père me suit, retirez-vous, laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Serait-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout : et vite, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous; voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis. Sauve qui peut.

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, ARISTE, LOLIVE.

M. GRICHARD.

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillais au jardin; au premier coup de marteau j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien; que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était : quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire !

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien...

M. GRICHARD.

Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

ARISTE, à part.

Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD.

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme !

LOLIVE.

Oh çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, monsieur...

M. GRICHARD.

Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

ARISTE.

Il me semble apres tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE.

Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là ! est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyais bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyais. Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Et laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hem...

LOLIVE.

Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE.

Ce matin? ne vous souvient-il pas que vous me le mites hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE.

Elles sont logées, monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là: jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci; il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a-t il mangé?

ARISTE, le plaignant.

Retire-toi.

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur; à ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour être servi;

vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah ! vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi ! vous voulez chasser ce valet à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder, ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher?

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh ! mon frère, je n'étais pas venu ici pour cela : mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh ! je le vois bien. Tout vous rit : vous vous portez bien, vous avez des enfants bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauraient mieux aller. Cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez sans cesse, et vous tourmentez par conséquent tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ! ceci n'est pas mauvais. Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous, et...

ARISTE.

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur

de la vie, et qui peut-être est plus incommode dans la société que tous les autres. Car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare, et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser ? je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frère, laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit : de quoi se mêle-t-on ? Je voudrais bien savoir qui sont ces gens-là ?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on aurait des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfants.

M. GRICHARD.

Cela se pourrait.

ARISTE.

Ils consentaient l'un et l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurais bien voulu voir le contraire !

ARISTE.

Tout le monde louait votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciais guère.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice que vous avez promise à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon ! promise : qu'il compte là-dessus !

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ! Eh ! croyez-vous en conscience, monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant...

M. GRICHARD.

Oh ! cependant ; cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît, et je suis le maître de moi et de mes enfants.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire ; car si...

M. GRICHARD.

Oh ! si, car, mais... Je n'ai que faire de vos conseils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortense à monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécile; j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse! en effet, comme vous dites. Ainsi vous croyez que je ferais beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très-assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oui, mon frère.

M. GRICHARD.

Tant mieux: j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas...

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez monsieur Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous allez...

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, ARISTE, BRILLON, CATAU.

CATAU.

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon?

BRILLON.

Mon père, mon père, j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute; tenez, voyez.

M. GRICHARD, lui jetant son livre au nez.

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon père, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le français, et puis je vous lirai le latin. Les hommes... Au moins ce n'est pas du latin obscur, comme le thème d'hier; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendard!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui...

M. GRICHARD, lui donnant un soufflet.

Tiens, va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

CATAU.

Le pauvre enfant.

ARISTE, bas.

Belle éducation !

BRILLON, pleurant.

Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien; et moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin.

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends : qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre soufflet.

(Il déchire son livre.)

M GRICHARD.

Le fouet, maraud, le fouet !

BRILLON.

Oui-dà, le fouet ! j'en vais faire autant tout à l'heure de ma grammaire et de mon Despautère.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraud abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmottes-tu là ?

CATAU.

Je dis, monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE.

Mon frère a raison.

M. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut, mon notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

SCÈNE IX.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, monsieur? vous prenez très-mal votre temps, monsieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, evasit, effugit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oui, monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne sauraient s'empêcher de cracher du latin. Parle français, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Eh! de par tous les diables, parle français si tu veux, ou si tu peux, excrément de collége.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien! bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh çà, monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle français, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a *lacéré, incendié* tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo*; mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet: on révolte l'esprit, au lieu de le redresser, et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga...

M. GRICHARD.

Toujours Arriaga, tête incurable ! Sors d'ici tout à l'heure, et ton maudit Arriaga ; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, et va le chercher tout à l'heure.

SCÈNE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Vous ne voulez donc rien écouter ?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé, Lolive, qu'on selle ma mule, je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCÈNE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme !

CATAU.

A qui le dites-vous ?

ARISTE.

Si tu savais quel dessein bizarre il a formé.

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frère s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté?

CATAU.

Tarare ! la beauté ; c'est bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'est-ce donc ?

CATAU.

Vous savez, monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paraître sévère et rude aux domestiques en présence de M. Grichard, afin de gagner ses bonnes grâces, et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh bien! hier au soir votre frère était dans la chambre de M. de Saint-Alvar; Clarice était dans la sienne, qui y répond; Rosine vint à faire quelque bagatelle; Clarice prit de là occasion de gronder. M. Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement M. de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut; sa maîtresse fit semblant de la chasser; et depuis ce moment notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible?

CATAU.

D'abord il le proposa à M. de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que M. Grichard donnerait Hortense à M. Fadel, son beau-frère, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler; elle a déjà fait des plaintes à son père, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déjà concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à faire pour cela, et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagème dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons; notre grondeur sera bien fin s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE.

La maudite bête qu'une mule quinteuse! le vilain homme qu'un médecin hargneux! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir a servir ces deux animaux-là! et que le ciel les a bien faits l'un pour l'autre! Ouf, me voilà tout hors d'haleine : mais, Dieu merci! c'est pour la dernière fois.

SCÈNE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Ah! te voilà : je te cherchais. D'où viens-tu?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule; ils ont enfin détalé d'ici, apres avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre : pour récompense ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé!

LOLIVE.

Oui : le médecin portait la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée; mais avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle âme, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma maîtresse.

SCÈNE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

Mon oncle et mon frère sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre père vous propose de vous marier avec M. Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh bien! vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécile et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connais de belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes: mais aussi, en revanche, je connais de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, et l'avarice fait tous les jours ces assortiments bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une faible consolation.

CATAU.

Oh çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-

vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtrait à vous donner à M. Fadel?

HORTENSE.

Je ne sais... mourir.

CATAU.

Mourir!

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir!

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout à fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parents un homme qui lui plaît: mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon père n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je...

CATAU.

Bon! consenti. Allez, mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit: mais nous n'en viendrons pas là; laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

Gare, gare! Monsieur Grichard! gare, gare!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon père ?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il passait avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper; la mule a eu peur, elle a fait un demi-tour à droite, et M. Grichard un demi-tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé?

LOLIVE.

Non; il gronde à cette heure le barbet : vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bientôt de retour?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avait peut-être envoyé quérir un autre médecin ?

LOLIVE.

Non : mais le malade s'est impatienté ; et voyant que M. Grichard tardait trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entends ; retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Écoute.

(Elle lui parle à l'oreille.)

LOLIVE.

C'est assez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Oh, parbleu! canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais aussi, voyez ce maraud de voisin; on lui a dit mille fois, ce coquin! cet insolent! Mort de ma vie, monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque chose de bon. Brillon n'est-il point revenu?

CATAU.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin; et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M. Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit. (M. Fadel paraît.) Approchez, mon gendre prétendu... Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU.

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez voir que monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.

Oh çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot.

M. FADEL.

Ouais !

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah !

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot.

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD.

Je l'avais promise à un certain Mondor qui est absent.

M. FADEL.

Voyez !

M. GRICHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Oui !

M. GRICHARD.

Il sera attrappé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah ! ah !

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-dà !

M. GRICHARD.

Ouais ! oh ! oh ! ah ! oui ! voyez ! oui-dà ! N'avez-vous que cela à me dire ?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD.

Oui, mais son style est bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, monsieur, plus de quatre qui sans oh, oh, oui, et ah, ah, n'auraient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mène à Hortense, peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre maîtresse, monsieur oh! oh! A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle? je l'empêcherai bien.

SCÈNE VII.

TÉRIGNAN, ARISTE, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

Où est mon frère?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec monsieur Fadel : ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer?

CATAU.

Oui, mais dépêche-toi.

LOLIVE.

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

(Dans cette scène, Lolive regarde toujours si monsieur Grichard ne vient point.)

LOLIVE, à Catau.

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Eh bien?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez monsieur...

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que M. Grichard connaisse trop ton visage?

LOLIVE.

Lui! depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face; il ne connait personne.

CATAU.

Va vite, qu'il ne te rencontre ici.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

Ah! je respire; monsieur Fadel est sorti, et mon père est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TÉRIGNAN.

Comment?

SCÈNE IX.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD, dans le fond du théâtre.

CATAU.

Vous le saurez quand il sera temps.

HORTENSE, apercevant M. Grichard.

Ah! voilà mon père; il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! et ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend personne? Je gagerais qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE.

Il faudrait le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu. (Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est au fond du théâtre.)

TÉRIGNAN.

Je n'oserais.

ARISTE.

Vous, Hortense.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau.

CATAU.

La peste !

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, se promenant en colère.

C'est une chose étrange! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colère. Je suis bon père, mes enfants me désespèrent; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi : jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frère, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon père?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, monsieur?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir...

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, monsieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! qu'on se retire, et vite. (A Hortense.) Allons, vous aussi, vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

SCÈNE X.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frère, puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire moi seul à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque! Mais la voici, vous allez voir.

SCÈNE XI.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon père vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvait me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de noces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....?

CLARICE.

Comment, monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades, les concerts, et le bal surtout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable!

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi?

CLARICE.

Oui; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi?

CLARICE.

Oui, monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin!

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit cavalier?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts : je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous...

CLARICE.

J'ai préparé une mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin...

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous

deux du bal sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser ! c'est ma folie que la danse. Au moins j'ai déjà retenu quatre laquais, qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais?

CLARICE.

Oui, monsieur; deux pour vous, et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCÈNE XII.

M. GRICHARD, ARISTE, CLARICE, ROSINE.

ROSINE.

Madame, tous vos habits de masque sont au logis; venez les voir au plus vite, ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier?

CLARICE.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer; elle est de la meilleure humeur du monde, elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Hé! madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractère !

CLARICE.

Je le crois; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse, et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah ! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, madame ; on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, monsieur : je meurs d'envie de voir vos habits et les miens ; et j'ai laissé au logis monsieur Canary, qui m'attend.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD.

Qui est ce monsieur Canary ?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi, monsieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plupart aiment à gronder les domestiques et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle : que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien ; c'est la meilleure des femmes. Tenez, monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colère.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son père ne serait-il pas cause... ?

ROSINE.

Monsieur, je vous demande pardon ; il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

(Ils demeurent quelque temps à se regarder.)

ARISTE.

Mon frère, hé bien ?

M. GRICHARD, à part.

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD, à part.

Il y a ici quelque mystère.

ARISTE, bas.

Se douterait-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD.

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier...

M. GRICHARD.

Savez-vous bien, monsieur mon frère, que vous avez le don de raisonner toujours de travers?

ARISTE.

Moi?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est M. de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces gentilshommeaux de province aiment les fêtes, et il me souvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il voulait danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi! vous croyez...

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCÈNE XV.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Où va-t-il donc?

ARISTE.

Trouver le père de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venait point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller; monsieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc; il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer: je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre; écoutez ce qui se passera ici; et quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disais-tu pas que tu voulais qu'il n'y eût personne au logis?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frère a chassé aujourd'hui tous ses domestiques. Mais le voici déjà; allez vite vous cacher.

SCÈNE XVI.

M. GRICHARD, JASMIN, CATAU.

CATAU.

Eh bien! monsieur, vous venez de chez monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir.

CATAU.

Eh! monsieur, cela sera inutile: si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent s'il le faut. Je connais les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour se satisfaire, et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent, fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine, que ce n'est point Clarice...

JASMIN.

Monsieur, un monsieur vous demande.

CATAU, bas.

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui est-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle monsieur Ri.... Ri.... Attendez, monsieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD, le prenant par les oreilles.

Viens çà, fripon.

JASMIN.

Ahi! ahi! ahi!

CATAU.

Eh! monsieur, vous lui avez arraché les cheveux, vous êtes cause qu'il a pris la perruque; vous lui arracherez les oreilles, et on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai... C'est sans doute monsieur Rigaut, mon notaire : je sais ce que c'est; fais-le entrer. Ne pouvait-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent? Peste soit des importuns!

SCENE XVII.

M. GRICHARD, LOLIVE, en maître à danser, LE PRÉVOT, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouais ! ce n'est point là mon homme. Qui êtes-vous, avec vos révérences?

LOLIVE, faisant de grandes révérences.

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, à Catau.

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien! monsieur Rigaudon, que voulez-vous?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez... Je voudrais bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, bas, tandis qu'il déplie la lettre.

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD.

« Tout le monde dit que je me marie avec le plus bourru de « tous les hommes : je veux désabuser les gens, et pour cet effet « il faut que ce soir vous et moi nous commencions le bal.» Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD lit.

« Vous m'avez dit que vous ne savez pas danser; mais je vous « envoie le premier homme du monde...

LOLIVE, à M. Grichard, qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ah! monsieur.

M. GRICHARD lit.

« Qui vous en montrera en moins d'une heure autant qu'il en « faut pour vous tirer d'affaire. » Que j'apprenne à danser!

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plait.

M. GRICHARD lit encore.

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bourrée. »

CLARICE.

La bourrée! moi, la bourrée! (En colère.) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, monsieur; dans un quart d'heure vous la danserez à miracle.

M. GRICHARD, redoublant sa colère.

Monsieur Rigaudon, je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU, bas à M. Grichard.

Il ne fallait pas les chasser.

LOLIVE, faisant signe à son prévôt de jouer du violon.

Allons, gai; ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelque principe?

M. GRICHARD, portant sa colère à l'extrémité.

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu, monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui, morbleu! vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela, et, ventrebleu! vous danserez. Empêche, toi, qu'il ne sorte.

(Il tire son épée, qu'il met sous son bras.)

M. GRICHARD.

Ah! je suis mort! quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU place M. Grichard à un coin du théâtre et va parler à Lolive.

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous là, monsieur; laisse-moi lui parler. Monsieur, faites-nous la grâce d'aller dire à monsieur de Saint-Alvar...

LOLIVE.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici; je veux qu'il danse.

M. GRICHARD.

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU.

Considérez, s'il vous plait, que monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin.

M. GRICHARD, tirant Catau.

Oui, dis-lui que, quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger tout son soûl.

LOLIVE.

Je n'en ai que faire; je veux qu'il danse, ou morbleu...

M. GRICHARD, entre ses dents.

Le bourreau!

CATAU, revenant auprès de M. Grichard.

Monsieur, il n'y a rien à faire; cet enragé n'entend point de raison: il arrivera ici quelque malheur; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là, il a une méchante physionomie.

M. GRICHARD, le regardant de côté en tremblant.

Oui, il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au secours, voisins, au secours!

CATAU.

Bon! au secours; et ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verraient voler et égorger avec plaisir? Croyez-moi, monsieur; deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies, et j'ai ouï dire à monsieur Mamurra que lorsque Hercule était amoureux il fila pour la reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien! il faut le dire; monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oui-dà, monsieur; voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets...? non.

LOLIVE.

La gavote?

M. GRICHARD.

La gavote...? non.

LOLIVE.

Le passe-pied?

M. GRICHARD.

Le passe-pied...? non.

LOLIVE.

Et quoi donc? tracanas, tricotés, rigaudons? en voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non; je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse?

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est, mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien, la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh! que diantre voulez-vous donc? Demandez vous-même; mais hâtez-vous, ou par la mort...

M. GRICHARD.

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la... la...

LOLIVE.

Quoi de la... la...

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, monsieur : vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout à l'heure, ventrebleu...

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouf.

ARISTE.

Qu'est-ce ci?

M. GRICHARD.

C'est que...

ARISTE.

Que vois-je?

M. GRICHARD.

Cet insolent voulait...

ARISTE.

Mon frère apprendre à danser!

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraud...

ARISTE.

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE.

On se moquerait de vous.

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable ; on vous dit que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force !

M. GRICHARD, avec chagrin.

Eh oui ! par force.

CATAU.

Oui, monsieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait si hardi, monsieur, que de venir céans ?

LOLIVE.

Monsieur, monsieur, j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

M. GRICHARD.

Oh ! je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son père, et à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCÈNE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Le voilà parti. Que dites-vous de Lolive?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon. Oh ! pour le coup, je crois mon frère désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout ; il faut le ramener à son premier dessein, et c'est à quoi nous devons aller travailler sans perdre un instant.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? Pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si monsieur Grichard revenait...

LOLIVE.

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre, et te reconnaître.

LOLIVE.

Bon! reconnaître : tu ne saurais croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, et porter un habit doré, j'en connais plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connaître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire?

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vite.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens...

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déjà fait l'aumônier, que nous avons envoyé à monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisses achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurais.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais

faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérise.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas au double de cette seconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet?

LOLIVE.

Non; ma réputation m'est chère.

CATAU.

Oh! garde-la, on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne?

CATAU.

En ce cas, tu risquerais peut-être quelque bagatelle. Mais de ce côté-là les coups sont incertains, et très-sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion. Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras; quel parti prendre? Battu peut-être du côté de monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne faire pas ce que je lui ai promis, criminel à le faire,

Des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix [1].

[1] Vers de Brutus.

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Hé bien! il n'y a plus à hésiter; coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles : mais qui m'en sera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donnerait toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je : donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Hé bien! moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer. (Seule.) Enfin voilà notre affaire en bon train; et si nos amants sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

SCÈNE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

Mais que vois-je? Ce sot de Fadel viendrait-il mettre quelque obstacle à nos desseins? Il ne m'incommodera pas longtemps si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais!

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guère.

CATAU.

Voyez?

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà?

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille!

CATAU.

Bon!

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot?

CATAU.

Ho! ho!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah! ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire, au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ha! ha!... (Seule.) Me voilà délivrée de cet importun, dieu merci. Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. Oh, ciel! quelle imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

SCÈNE III.

MONDOR, CATAU.

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devais m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice, de l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vite l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Eh! allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savais que les moments me durent!

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez!

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Eh! commencez par vous en aller. Mort de ma vie, que les gens

sont sots quand ils sont amoureux ! Cela serait capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici ! vous dis-je. Mais, peste soit de vous ! voici monsieur Grichard. Il nous a vus ensemble, nous ne pouvons l'éviter ; que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connaît point, consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête ; il vous expédiera bientôt, et vous viendrez me retrouver : en tout cas je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire ; je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU, MONDOR.

M. GRICHARD.

Qui est cet homme-là ? Encore un maître à danser ?

CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'est un homme de la première condition, qui sur quelque maladie extraordinaire veut avoir de vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

SCÈNE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? Vous avez un visage de santé.

MONDOR.

Aussi, monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plus tôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je sais, monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Eh bien! aux secrets?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh! en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer; qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD.

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-savant et très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, monsieur; grâce à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste.

M. GRICHARD.

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi; j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement...

MONDOR.

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon!

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Il m'avait bien trouvé en état d'écouter ses balivernes. Je suis au désespoir de la fuite de Brillon. Eh bien! m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frère. Hier vous vouliez donner Térignan Clarice, et Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à monsieur Fadel; et ce soir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non; de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien aise de m'être engagé, en votre présence, de partir demain matin pour aller voir à la campagne ce seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son aumônier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissants amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il savait le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

(Catau épie.)

Pourquoi s'y mettait-il?

ARISTE.

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non : mais...

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devrait coûter

tout mon bien, et que toute la terre s'en mêlerait, j'aimerais mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature.

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Ah, monsieur!

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé!

CATAU.

Oui, monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE.

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au sergent et au capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce capitaine est enragé, et il se fera casser d'enrôler des garçons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela était bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, et en Allemagne; mais que pour lui il lui était permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oui, monsieur; il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin,

si loin, qu'avant qu'ils y soient arrivés, il auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! ou les mène-t-il?

CATAU.

Tenez, monsieur, de crainte de l'oublier je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD.

A... à Madagascar... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'est sans doute, mon frère, pour cette colonie dont vous avez ouï parler. Voilà un garçon perdu.

CATAU, en pleurant.

Hélas! monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déjà habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (en riant) et... on lui fait apprendre à jouer du tambour. Tenez, monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens; mène-moi où tu l'as vu. Il faut que j'aille trouver ce Turc, et que...

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment, coquine?

CATAU.

Eh bien! monsieur, vous pouvez y aller : mais je vous avertis au moins de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

CATAU.

C'est-à-dire, monsieur, que ce capitaine cherche partout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE

Des médecins? Gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux... C'est le seul de mes enfants qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que...

CATAU.

Monsieur, ils m'enrôleront : le sergent me voulait prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous? monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'a pris pour un médecin (vous savez qu'il parle comme un fou) ; d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu hurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais que diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri de l'enrôlement?

CATAU, bas, à M. Grichard.

Eh ! priez monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui?

CATAU, bas.

Eh ! vraiment oui, lui : il ne risque rien, on n'a que faire d'avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passerait bien en celui-ci... Allez-y donc ; et, à quelque prix que ce soit...

ARISTE.

Je n'épargnerai rien assurément ; et je vous ramènerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU.

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé?

CATAU.

Oui, monsieur; et il devait aller prendre congé de lui : je crois qu'il y est à présent.

ARISTE.

J'y cours pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici; dans un moment je vous rends réponse.

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Je crains bien, monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueuse?

CATAU.

Ce capitaine fait litière d'argent : c'est un marquis de vingt mille livres de rente; il a un équipage de prince; et ses gens m'ont dit que le roi lui a donné le gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU, bas.

Pas tous encore. Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu! si ce seigneur malade que je dois aller voir demain était à Paris, je ferais bien voir à ce capitaine... Mais que cherche ici ce soldat?

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, LOLIVE, en soldat, avec une hallebarde, CATAU.

CATAU.

Ah! monsieur, c'est le sergent de ce capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD, bas, en tremblant.

Oh! oh! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, après s'être approchée pour le regarder.

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avais pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oui, monsu : depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigaudon, je suis à présent monsu de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD.

La peste te crève!

LOLIVE.

Je viens vous prier, monsu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'emporte!

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur pourtant...

M. GRICHARD.

Monsieur Rigaudon! ou monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, monsu, pour vous avertir de la part de mon capitaine de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, monsu, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi?

LOLIVE.

Vous-même, monsu.

CATAU, le copiant,

Vous le prenez pour un autre, monsu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non : n'est-il pas monsu Grichard? Vous irez, monsu, d'ici à Brest, dans le carrosse de mon capitaine, et là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, monsu? N'avez-vous pas promis de partir demain matin, à l'homme que mon capitaine a envoyé ici tout à l'heure?

CATAU.

Vous équivoquez, monsu; monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un aumônier.

LOLIVE.

Justement! voilà l'affaire : c'est l'aumônier de notre régiment.

M. GRICHARD.

Ah! je suis perdu.

CATAU.

Mais c'est pour aller voir un seigneur malade à la campagne que monsieur a promis de partir.

LOLIVE

Eh! voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; et ce seigneur malade, c'est le vice-roi de l'île, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu, son premier médecin; je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi! monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD.

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, monsu ira; il en a donné sa parole par écrit, et mon capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, avec fureur.

Oh ! je n'en puis plus. Va-t'en dire, scélérat, à ton aumônier, a ton capitaine, à ton vice-roi, et à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colère d'un médecin.

LOLIVE.

Monsu, monsu, vous êtes homme d'honneur : et, puisque vous vous y êtes engagé, vous irez...

M. GRICHARD.

Oui, traitre, j'irai tout à l'heure faire assembler la faculte.

LOLIVE.

Et moi le régiment; nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confrères.

LOLIVE.

Eh ! monsu, si vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en resterait encore que trop pour Paris.

SCÈNE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU.

Voilà monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frère?

CATAU.

Il s'y est engagé; on l'a surpris; vous y étiez présent. Cet aumônier...

ARISTE.

Ah ! je vois ce que c'est; quelle trahison !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, monsu? il fera fortune en ce pays-là; on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau !

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD.

Le traître !

LOLIVE.

C'est de là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD.

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du séné, et de la rhubarbe !

M. GRICHARD, en fureur.

Il faut que j'étrangle ce scélérat.

LOLIVE, lui présentant la hallebarde.

Halte-là. Adieu, monsu. Si vous n'êtes chez mon capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

CATAU.

Je soupçonne, monsieur, quelque chose dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a ici quelque trahison.

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

Voilà, mon frère, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD.

Ah ! courage : il est question de chercher des expédients pour qu'on ne nous mène pas, Brillon et moi, à Madagascar, et la démangeaison de moraliser vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédients employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD.

Ah! quel homme! Savez-vous bien, monsieur mon frère, que j'aimerais mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam, et à Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochait l'autre jour à l'audience? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il était question au procès d'une chèvre volée. J'enrage quand je vois...

SCENE XII.

TÉRIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TÉRIGNAN.

Mon père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frère sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur il est proche parent de ce capitaine...

M. GRICHARD.

Je sais qu'il est son oncle. Achève.

TÉRIGNAN.

Eh bien! il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront qu'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avait bien dit qu'il savait le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmènerait, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerais autant épouser l'Opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde : il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice.

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendard? la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis.

TÉRIGNAN.

Mon oncle, je vous supplie... mon père, je vous conjure...

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraud. Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaire.

TÉRIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, et tu l'épouseras.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Monsieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU.

Est-ce que monsieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, et qui nous mettrait tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, monsieur? Ce neveu de monsieur de Saint-Alvar, ce marquis de vingt mille livres de rente, ce gouverneur de Madagascar, a chargé monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE.

Il est vrai, mon frère; mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU.

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, et qui est fait à peindre! Vous l'avez vu, monsieur?

M. GRICHARD.

Qui, moi? et quand?

CATAU.

Tout à l'heure : c'est cet homme de condition qui est venu vous consulter...

M. GRICHARD.

Qui? ce grand flandrin? il est encore plus sot que Fadel : mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connaissons pas bien; et je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion; elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'est; ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon; ils voudraient déjà nous savoir bien loin. Ah! parbleu! je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à monsieur de Saint-Alvar, à Clarice, et à ce marquis, de se rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours; vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

M. GRICHARD, à Térignan, qui fait semblant de vouloir fuir.

Oh! ne songe pas, toi, à nous échapper; demeure là entre ton oncle et moi; que je te voie; et songe que, si tu ne fais les choses de bonne grâce, je te... Oh! oh!...

TÉRIGNAN.

Mon père...!

M. GRICHARD.

Attends-toi que je te donne à ta Nérine.

TÉRIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras.

SCÈNE XV.

M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU, LE NOTAIRE.

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar consent à tout : vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir aussi monsieur Rigaut?

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD.

Allons, monsieur le notaire, deux contrats; je marie Térignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier; il n'y aura qu'à signer quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN.

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce marquis.

M. GRICHARD.

Ah ! parbleu, voici qui est drôle. Je veux marier mes enfants, et mes enfants me veulent marier, moi.

LE NOTAIRE.

Monsieur, en pareil cas nous avons accoutumé de préférer la volonté des pères à celle des enfants; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien vraiment, ce style est bon. Allons, monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront. Je marie aussi Hortense à monsieur le marquis de... de...

CATAU.

Attendez, monsieur, je sais son nom et ses qualités ; je vais les lui dicter. (à M. Grichard.) Ne vous rendez pas au moins. (dictant au notaire.) Marquis de Tissac.

LE NOTAIRE.

Sac.

CATAU.

Gouverneur pour le roi de l'île de Madagascar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entends-tu, impertinente? vois ce que tu refuses.

HORTENSE.

Quoi ! mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

CATAU.

Allez, mademoiselle, je connais des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCÈNE XVI.

M. RIGAUT, dans le fond du théâtre; CLARICE, TÉRIGNAN, ARISTE, sur la droite; M. GRICHARD, dans le milieu: MONDOR, HORTENSE, CATAU, ET BRILLON, sur la gauche; MAMURRA.

MONDOR.

Monsieur, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà votre fils que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... mais laissons cela; nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Oh! va-t'en à Madagascar, toi.

BRILLON.

Mon père, laissez-moi aller, je vous prie, avec monsieur le marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon! Ne perdons point de temps, il est tard. Donnez, que je signe. (Il signe.)

TÉRIGNAN.

Mon père, je vous déclare au moins...

M. GRICHARD.

Signe seulement. (Il signe.)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah! ah! je vous ferai bien voir que je suis le maître. (Elle signe, et Clarice aussi.)

M. RIGAUT.

Il ne reste à signer que monsieur Mondor.

MONDOR, après avoir signé.

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, monsieur, voilà Mondor : c'est lui qui, par mon ordre, vous avait enrolés vous et Brillon. C'est moi qui l'avais fait marquis et gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au marquisat et au gouvernement; il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite, je t'étranglerai! et toi scélérate, c'est donc ainsi...

CATAU.

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui ; de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD.

Tarare ! l'honneur, l'amour... Ah ! j'enrage, je crève ; me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés : mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, monsieur, vous ne ferez pendre personne : ces deux contrats sont dans mon registre par votre ordre depuis hier; vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, riant.

Mon frère, si vous étiez d'une autre humeur nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, s'en allant.

Morbleu ! il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ses malades peut-être. Mais allons nous réjouir, et que le Grondeur se pende, s'il veut.

FIN DU GRONDEUR.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.— 1706.

PERSONNAGES.

PATELIN, avocat.
MADAME PATELIN, femme de l'avocat.
HENRIETTE, leur fille.
GUILLAUME, drapier.
VALÈRE, fils de Guillaume, amant d'Henriette.
COLETTE, servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.
AGNELET, berger de Guillaume, amant de Colette.
BARTOLIN, juge du village.
UN PAYSAN.
DEUX RECORDS.

La scène est dans un village, près de Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATELIN, seul.

Cela est résolu; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je serais un magister de ce bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le village où je demeurais, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires; elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin, mon compère le juge du lieu, pas un pauvre petit procès; de cet autre côté, un riche marchand drapier, pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin, pauvre Patelin, comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche,

tel qui refuse ma fille... (Apercevant sa femme.) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons sans nous montrer.

SCÈNE II.

PATELIN, caché; MADAME PATELIN, COLETTE.

MADAME PATELIN, à Colette.

Oh, çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

PATELIN, à part.

L'y voilà.

MADAME PATELIN, à Colette.

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller aussi proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh ! c'est, madame, que monsieur votre époux lui donne...

MADAME PATELIN, l'interrompant.

Mon époux ! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

PATELIN, à part.

Il est vrai.

MADAME PATELIN, à Colette.

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste, madame, il faut vous la dire ! Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

PATELIN, à part.

Ma fille puise dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

MADAME PATELIN.

Mais où prend Valère de quoi faire ces présents? Son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! madame, quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent, cela est dans l'ordre; et Valère fait comme les autres : c'est la règle.

MADAME PATELIN.

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage?

COLETTE.

Il l'aurait fait aussi; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

PATELIN, à part.

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN.

J'entends quelqu'un, retire-toi. (Colette rentre.)

SCÈNE III.

PATELIN, sortant de sa cachette; MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

Ah! te voilà?

PATELIN.

Oui.

MADAME PATELIN.

Comme te voilà vêtu!

PATELIN.

C'est que... je... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN.

C'est que tu es un gueux; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

PATELIN.

Vous avez raison; le monde juge des gens par les habits : j'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

MADAME PATELIN.

Toi, proprement! et avec quoi?

PATELIN, voulant s'en aller.

Ne te mets pas en peine. Adieu.

MADAME PATELIN, l'arrêtant.

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit!

PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de maure?

MADAME PATELIN.

Hé! prends-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais parler à Henriette ; je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guère.

PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(Madame Patelin rentre.)

SCÈNE IV.

PATELIN, seul.

Elle n'est pas encore fermée... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe; outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à M. Guillaume pour venir à bout de mon dessein... Le voilà avec son fils allons nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

SCÈNE V.

GUILLAUME, portant une pièce de drap en dehors de la boutique.
VALÈRE.

GUILLAUME, à part, étalant sa pièce de drap en dehors de sa boutique.

On commence à ne voir guère clair dans la boutique : exposons ceci un peu à la vue des passants... Oh, çà, Valère, je t'avais dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce, mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet?

GUILLAUME.

Non, car il me vole; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE.

Moi?

GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents ; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert : tout cela fait que je te soupçonne.

VALÈRE, à part.

Qui diantre nous a découverts? (Haut.) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

GUILLAUME.

Oui, toi, mais non pas moi; car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeurait, pour entrer en mon service, il me manque six-vingts moutons; et il n'est pas possible qu'en si peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

GUILLAUME.

Oui, avec des médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaud : mais c'est un niais et le plus rusé coquin... Enfin, je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge : cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avais point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père, j'ai trop de respect pour vos moutons.

GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaise. (Valère lui donne un livre et une chaise.) C'est assez, laisse-moi. Si un sergent que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, à part.

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père, pour s'accommoder avec lui.

SCÈNE VI.

PATELIN, GUILLAUME.

PATELIN, à part.

Bon! le voilà seul, approchons.

GUILLAUME, à part, feuilletant son livre.

Compte du troupeau, etc.; six cents bêtes, etc.

PATELIN, à part, lorgnant le drap.

Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. Serviteur, monsieur.

GUILLAUME, sans le regarder.

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? Qu'il attende.

PATELIN.

Non, monsieur; je suis...

GUILLAUME, le regardant.

Une robe! le procureur donc?.. Serviteur.

PATELIN.

Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

PATELIN.

Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu : je suis Patelin l'avocat.

GUILLAUME.

Je ne vous connais point, monsieur.

PATELIN, à part.

Il faut se faire connaître... (Haut). J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

PATELIN.

Non, monsieur; c'est au contraire feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus; et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer...

GUILLAUME.

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (Lui offrant sa chaise.) Asseyez-vous là, je vous prie; asseyez-vous là.

PATELIN.

Monsieur...

GUILLAUME.

Monsieur...

PATELIN, s'asseyant.

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez de commodité de recevoir vos trois cents écus.

GUILLAUME.

Tout à l'heure.

PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

GUILLAUME.

Cela est juste. Hé bien ! demain matin, à cinq heures.

PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume ; je crains de vous détourner.

GUILLAUME.

Point du tout, je n'ai que trop de loisir ; on ne vend rien.

PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays... (Examinant la pièce de drap.) Voilà un assez beau drap.

GUILLAUME.

Fort beau.

PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence...

GUILLAUME.

Oh ! monsieur...

PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse...

GUILLAUME.

Oh ! oh ! monsieur...

PATELIN.

Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

GUILLAUME.

Oh! point, monsieur.

PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

GUILLAUME.

Je le crois : c'est couleur de marron.

PATELIN.

De marron? Que cela est beau! Je gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

PATELIN.

Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

PATELIN, tâtant le drap.

Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

PATELIN.

Je l'ai cru... A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

GUILLAUME.

Chez monsieur Nicodème.

PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'Amour!

GUILLAUME.

Je l'ai ouï dire à ma mère.

PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

GUILLAUME.

A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un État?

GUILLAUME.

Comme un autre.

PATELIN.

Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit : je songe que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

GUILLAUME.

Je vous le garderai.

PATELIN, à part.

Le garderai, ce n'est pas là mon compte. (Haut.) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher ; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

PATELIN.

Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit. Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! Quel air de santé et de longue vie !

GUILLAUME.

Je me porte bien.

PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec trois cents écus je porte aussi de quoi le payer ?

GUILLAUME.

Il vous en faudra... Vous voulez, sans doute, l'habit complet ?

PATELIN.

Oui, très-complet. Justaucorps, culotte et veste, doublés du même ; et le tout bien long et bien large.

GUILLAUME.

Pour tout cela il vous en faudra... oui... six aunes... Voulez-vous que je les coupe, en attendant ?

PATELIN.

En attendant... Non, monsieur, non ; l'argent à la main, s'il vous plaît ; l'argent à la main : c'est ma méthode.

GUILLAUME.

Elle est fort bonne... (A part.) Voici un homme très-exact.

PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France?

GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

PATELIN.

Justement; nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps : que je vous ouïs dire de belles choses!

GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

PATELIN.

Si je m'en souviens! Vous prédites dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

PATELIN.

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

GUILLAUME, voyant la marque.

Voyons : un autre en payerait, ma foi, six écus; mais, allons... je vous le baillerai à cinq écus.

PATELIN, à part.

Le juif... (Haut.) Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement...

GUILLAUME.

Trente écus.

PATELIN.

Oui, trente écus; le compte est bon... Parbleu, pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à diner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

GUILLAUME.

Une oie! je les aime fort.

PATELIN.

Tant mieux : touchez là; à demain à diner; ma femme les apprête à miracle. Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap! Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à diner?

GUILLAUME.

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

PATELIN.

Ce serait grand dommage.

GUILLAUME.

Faites mieux : vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt?

PATELIN.

Sans cela je n'y songerais pas.

GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons; il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

PATELIN, prend le drap.

Cela est heureux!

GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

PATELIN.

Bon! est-ce que je ne me fie pas à vous?

GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter; et vous m'enverrez par le retour...

PATELIN.

Le retour?... Non, non, ne détournez pas vos gens; je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me portera l'argent.

PATELIN.

Hé! point. Je ne suis pas glorieux; il est presque nuit, et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

GUILLAUME.

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner. Oh çà! il se fait tard; adieu, mon cher voisin, serviteur... eh! serviteur.

GUILLAUME.

Serviteur, monsieur, serviteur. (M. Patelin rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, seul.

Il s'en va, parbleu, avec mon drap; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera.... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point : car je ne sais d'où diable peut venir cette dette... Mais, à la bonne heure... Oh! il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui... Holà! holà! qu'on enferme tout cela là-dedans... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet, qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, AGNELET.

GUILLAUME.

Ah, voleur! je puis bien faire ici de bonnes affaires! ce scélérat m'emporte tout le profit...

AGNELET.

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de juges, et d'ajournerie.

GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus moutons, qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

GUILLAUME.

Les médisants, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit, tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette âme, c'était pour l'empêcher de mourir!

GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir?

AGNELET.

Oui, de la clavelée; à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de ce vilain mal, il faut les jeter; et on les tue avant qu'ils mouriont.

GUILLAUME.

Qu'ils mouriont : le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune... Ote-toi d'ici, scélérat! Six vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fi.

GUILLAUME.

Nous verrons cela demain, devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez; et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie! (A part.) Il faut donc que j'aille trouver un avocat, pour défendre mon bon droit.

SCÈNE IX.

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, à Valère.

Laissez-moi, Valère. Mon père et ma mère me suivent; nous allons souper chez ma tante : ils m'ont dit de m'avancer; retirez-vous.

AGNELET, à Valère.

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE.

Non, tu me priverais du plaisir de la voir. Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE.

Non, Valère; je tremble...

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi... Ne me quittez pas, Colette.

(Agnelet tire Colette par le bras.)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE.

C'est à quoi, Agnelet et moi, nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai de tout.

HENRIETTE.

Voici mon père; fuyons tous.

SCENE X.

PATELIN, MADAME PATELIN.

PATELIN.

Hé bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir; mais tu devrais rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme...

PATELIN.

Hé! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête homme; c'est

quand on est pauvre, qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela, allons souper chez ta sœur ; et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

MADAME PATELIN.

Allons! mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GULLAUME, seul; ensuite PATELIN.

GUILLAUME.

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans la journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de monsieur Patelin, pour une dette de feu son père : plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici : *item*, une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme ; après cela comparaître à l'ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. (Regardant à sa montre.) Mais ouais! il y a longtemps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme; allons le trouver... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole... Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles : que faire? Faisons semblant de lui aller rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (Écoutant à la porte de M. Patelin.) Je crois qu'il compte mon argent... (Flairant à la porte.) Je sens qu'on apprête l'oie... Frappons.

PATELIN, dans la maison.

Ma fem...me.

GUILLAUME, à part.

C'est lui-même.

PATELIN, dans la maison.

Ouvrez la porte... voilà l'apothicaire.

GUILLAUME, à part.

L'apothicaire!

PATELIN.

Qui m'apporte l'émétique, l'émétique.

GUILLAUME, à part.

L'émétique! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte : frappons encore plus fort. (Il frappe.)

PATELIN, dans la maison.

Caro...o...gne, ma...a...asque, ouvriras...tu...u?...

SCÈNE II.

GUILLAUME, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN, à voix basse.

Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, c'est moi; vous êtes sans doute madame Patelin?

MADAME PATELIN.

A vous servir. Pardon, monsieur, je n'ose parler haut.

GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira. Je viens voir M. Patelin.

MADAME PATELIN.

Parlez plus bas, monsieur, s'il vous plaît.

GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

MADAME PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu!

GUILLAUME.

Comment? Que lui serait-il arrivé depuis hier?

MADAME PATELIN.

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

GUILLAUME.

Du lit? Il vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN.

Lui, chez vous?

GUILLAUME.

Lui, chez moi; et il était même fort gaillard et fort dispos.

MADAME PATELIN.

Ah! monsieur, il faut sans doute que cette nuit vous ayez rêvé cela.

GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé? Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Six aunes de drap!

GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap couleur de marron. Et l'oie que nous devons manger à diner? eh! l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

GUILLAUME.

Pour rire? Ventrebleu, je ne ris point, et n'en ai nulle envie : je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait! Ah! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu'il est encore.

GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état qu'il est, il n'est pas possible; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit. Si vous le voyiez, il vous ferait pitié.

GUILLAUME.

Bon, bon, pitié! (Voulant entrer chez M. Patelin.) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou...

MADAME PATELIN l'interrompant, et l'empêchant d'ouvrir la porte.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari. Il lui prend de temps en temps des envies de courir...(Voyant paraître M. Patelin, qui accourt la tête enveloppée de chiffons.) Ah! le voilà parti.

SCÈNE III.

PATELIN, MADAME PATELIN, GUILLAUME.

MADAME PATELIN.

Je vous l'avais bien dit : aidez-moi à le reprendre... Mon pauvre mari! repose-toi là. (Elle va chercher un fauteuil.)

PATELIN.

Aïe, aïe, la tête.

GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état. Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

PATELIN.

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

MADAME PATELIN.

Il vous prend pour l'apothicaire ; allez-vous-en.

GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... (A M. Patelin.) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier...

PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder...

GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

GUILLAUME.

Bon, bon ; uretères ! Monsieur, je veux être payé.

PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières. Elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

GUILLAUME.

Pa, pa, pa! voilà me payer en belle monnaie !

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, sortez d'ici.

GUILLAUME.

Bagatelles ! Voulez-vous me compter de l'argent? Je veux être payé.

PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules, elles ont failli à me faire rendre l'âme.

GUILLAUME.

Je voudrais qu'elles t'eussent fait rendre mon drap.

PATELIN.

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi : comme ils montent !

GUILLAUME.

Je n'en vois point.

MADAME PATELIN.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il rêve ? Allez-vous-en.

GUILLAUME.

Tarare ! je veux de l'argent.

PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

GUILLAUME.

Il ne rêve pas à présent : il faut que je lui parle... Monsieur Patelin?

PATELIN.

Je plaide, messieurs, pour Homère.

GUILLAUME.

Pour Homère !

PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

GUILLAUME.

Calypso ! Que diable est ceci?

MADAME PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en ; sortez, je vous prie.

GUILLAUME.

A d'autres !

PATELIN.

Les prêtres de Jupiter... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte. Au chat, au chat ! adieu mon lard.

GUILLAUME.

Oh çà ! quand vous aurez assez rêvé, me payerez-vous au moins mes trente écus?

PATELIN.

Sa grotte ne retentissait plus du doux chant de sa voix.

GUILLAUME, à part.

Ouais ! aurais-je pris quelque autre pour lui?

MADAME PATELIN.

Eh ! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

GUILLAUME.

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde comme s'il voulait me parler.

PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume!

GUILLAUME, à madame Patelin.

Oh! il me reconnaît. (A M. Patelin.) Hé bien?

PATELIN.

Je vous demande pardon...

GUILLAUME, à madame Patelin.

Vous voyez s'il s'en souvient.

PATELIN, à M. Guillaume.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

GUILLAUME.

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier...

PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis...

GUILLAUME, à part.

Ventrebleu, celui-là aura eu mon drap! Un procureur! (à M. Patelin.) Je ne le verrai de ma vie... Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap : à telles enseignes...

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous allez le tuer.

GUILLAUME.

A la bonne heure... (A M. Patelin.) A telles enseignes que feu votre père devait au mien trois cents écus. Ventrebleu, je ne m'en irai point d'ici sans argent.

PATELIN.

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la pyrrhique était une certaine danse, ta ral, la la. Dansons tous (prenant M. Guillaume, et le faisant danser), dansons tous?... Ma commère, quand je danse...

GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

PATELIN, à part.

Oh! je te ferai bien décamper... (Haut.) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas? Écoutons. Paix, paix, écoutons... Oui... les voilà... je les

vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici. Ma hallebarde! Ma hallebarde! (Il va prendre une hallebarde à l'entrée de la maison, et revient.) Au voleur! au voleur!

GUILLAUME.

Tudieu! il ne fait pas bon ici... Morbleu, tout le monde me vole, l'un mon drap, l'autre mes moutons. Mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(Il s'en va.)

MADAME PATELIN.

Bon, le voilà parti! je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revint.

PATELIN, croyant voir revenir M. Guillaume.

Le voici. Au voleur!... C'est monsieur Bartolin; il m'a vu.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, PATELIN.

BARTOLIN.

Qui crie au voleur? quel bruit fait-on à ma porte? quel désordre est ceci? Ah, ah! c'est vous, mon compère?

PATELIN.

Oui, c'est moi qui...

BARTOLIN.

En cet équipage?

PATELIN.

C'est que j'ai cru...

BARTOLIN.

Un avocat sous les armes!

PATELIN.

J'ai cru entendre des...

BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

BARTOLIN.

Crocheter une porte *coram judice?*

PATELIN.

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

PATELIN.

Mais il n'y en avait point.

BARTOLIN.

Faire ouïr des témoins.

PATELIN.

Et contre qui?

BARTOLIN.

Et les faire pendre.

PATELIN.

Et qui pendre.

BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avait point, et que je me suis trompé.

BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ*. Allez quitter cette hallebarde et prendre votre robe, pour venir à l'audience que je donnerai ici, dans une heure.

PATELIN.

C'est aussi ce que je veux faire... Je dois plaider pour certain berger dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici; allons quitter cet équipage, et revenons promptement.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; et il n'y a dans tout le village que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience, feu mon frère et moi, il y a quelque temps. Mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas : au moins ne lui dis pas

que tu sers M. Guillaume, il ne voudrait peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer; et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurais quand je te fiançai.

COLETTE, voyant revenir M. Patelin.

Voilà ton avocat, adieu.

SCÈNE VI.

PATELIN, AGNELET.

PATELIN, à part.

Ah, ah! je connais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, monsieur, oui.

PATELIN.

Vous étiez deux frères que je garantis des galères : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN.

Ton maître, c'est ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici; et je vous payerai bien.

PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages, et que pour m'en dédommager sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

PATELIN.

Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN.

Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit,... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris... un... Dirai-je tout?

PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui se portait bien, ma fi, sans y penser. Ne sachant que faire,... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge; tant y a que je ne sais comment cela se fit : mais il mourut d'abord...

PATELIN.

J'entends... Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six-vingts moutons qui lui manquaient... Or vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez, et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre : par la première il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET.

Prenons celle-la, je vous prie.

PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

PATELIN.

Et, sans qu'il t'en coûte denier ni maille...

AGNELET.

C'est ce que je demande.

PALETIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre...

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plait.

PATELIN.

Le voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

PATELIN.

A toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge... soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir : mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi le serez-vous, par cette âme.

PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout à l'heure donner audience : ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu... N'oublie pas d'apporter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur... Que les gens de bien ont de peine à vivre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTOLIN, PATELIN, AGNELET.

BARTOLIN à M. Patelin.

Or sus, les parties peuvent comparaître.

PATELIN, bas, à Agnelet.

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

BARTOLIN, à M. Patelin.

Quel homme est cela?

PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur, ou son avocat. Mais que nous veut monsieur Guillaume?

SCÈNE II.

BARTOLIN, GUILLAUME, PATELIN, AGNELET.

GUILLAUME, à M. Bartolin.

Je viens plaider moi-même mon affaire.

PATELIN, bas, à Agnelet.

Ah, traître! c'est contre monsieur Guillaume?

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

PATELIN, à part.

Tâchons de nous tirer d'ici.

GUILLAUME.

Ouais, quel homme est-ce là?

PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat... (A part.) Il a quelque chose de son air.

PATELIN.

Je me retire donc.

BARTOLIN

Demeurez, et plaidez.

PATELIN.

Mais, monsieur...

BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je; je veux au moins avoir un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

PATELIN, à part, se cachant la figure avec son mouchoir.

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

BARTOLIN.

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

GUILLAUME.

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là...

BARTOLIN.

Point d'injures.

GUILLAUME.

Eh bien! que ce voleur...

BARTOLIN.

Appellez-le par son nom, ou celui de sa profession.

GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six-vingts moutons.

PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

BARTOLIN.

Qu'avez-vous, avocat?

PATELIN.

Un grand mal aux dents.

BARTOLIN.

Tant pis. Continuez.

GUILLAUME.

Parbleu, cet avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

GUILLAUME.

Quelle preuve? Je lui vendis hier... je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons, et je n'en trouve à mon troupeau que quatre-vingts.

PATELIN.

Je nie ce fait.

GUILLAUME, à part.

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêverie, je croirais que voilà mon homme.

BARTOLIN.

Laissez-là votre homme, et prouvez le fait.

GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes... les six vingts moutons qui manquent à mon troupeau?

PATELIN.

On ne nie pas que ce soit lui-même : *Non est quæstio de persona.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée: que répondez-vous à cela?

GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux; qu'il emporta sous... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même... (A part.) Oh! c'est lui... (A M. Bartolin.) Oui! je lui vendis six... six... Je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

PATELIN, à M. Bartolin.

Pure invention, monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

GUILLAUME, à M. Bartolin.

Parbleu, monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même, oui : il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus...

BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés.

GUILLAUME.

Il est vrai, monsieur, c'est une autre affaire : mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m'étais caché dans la bergerie... (A part.) Oh! c'est-lui très-

assurément... (A M. Bartolin.) Je m'étais donc caché dans la bergerie : je vis venir ce drôle, il s'assit là. Il prit un gros mouton... et... et, avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aunes...

BARTOLIN.

Six aunes de mouton?

GUILLAUME.

Non, de drap, lui! Maugrebleu de l'homme!

BARTOLIN.

Laissez là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau... je veux dire mon drap... Mon, je dis bien; son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui; et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

PATELIN, riant.

Ah, ah, ah!

BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je! à vos moutons.

PATELIN, riant.

Ah, ah, ah!

BARTOLIN.

Ouais, vous êtes hors de sens, monsieur Guillaume. Rêvez-vous?

PATELIN.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

GUILLAUME.

Je le sais fort bien, monsieur. Il m'a volé six vingts moutons; et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe Calypso, ta ral là, Ma commère, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

PATELIN.

Ah, ah, ah! il est fou, il est fou.

BARTOLIN.

En effet. Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire : vous accusez ce berger de vous avoir volé six vingts moutons, et vous

entrelardez là-dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce berger... Mais j'aurai plus tôt fait de l'interroger moi-même. (A Agnelet.) Approche-toi : comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée...

GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

BARTOLIN.

Agnelet, ou Bée, n'importe. (A Agnelet.) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avait baillé en garde six-vingts moutons?

AGNELET.

Bée...

BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraye point : monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée...

BARTOLIN.

Oh! oh, que veut dire ceci?

PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

BARTOLIN.

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Moi, tort! L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paye de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu, j'aurai tort!...

BARTOLIN.

Oui, tort. Il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

GUILLAUME.

Oh! ventrebleu, il était nuit; et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN.

Il avoue le fait. Monsieur, *habemus confitentem reum.*

GUILLAUME.

Oh! va, va, *confitareum*, tu me payeras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera.

BARTOLIN.

Encore du drap! On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

GUILLAUME.

J'en appelle... Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous verrons.

(Il s'en va.)

PATELIN, à Agnelet.

Remercie monsieur le juge.

AGNELET.

Bée, bée...

BARTOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

PATELIN, AGNELET.

PATELIN.

Oh çà, par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle. Mais à present il me faut de l'argent? entends-tu.

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Eh! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela : il n'y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, et me bien payer?

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Comment, coquin, je serais la dupe d'un mouton vêtu? Tête-bleu! tu me payeras, ou...

(Agnelet s'enfuit.)

SCENE IV.

COLETTE, en deuil, PATELIN.

COLETTE.

Eh! laissez-le aller, monsieur. Il s'agit de bien autre chose.

PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille : ne serez-vous pas bien payé?

PATELIN.

Serait-il bien possible? Mais de qui as-tu pris le deuil?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'allait faire trépaner : il est mort dans l'opération, et c'est M. Guillaume qui l'a tué.

PATELIN.

Ah! je vois de quoi il est question. Ah! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement, je vais demander justice à monsieur le juge.

(Elle s'en va.)

PATELIN, seul.

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort, et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un rusé coquin : il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres. Mais je lui pardonne, si par son adresse je puis marier richement ma fille.

SCÈNE V.

BARTOLIN, COLETTE, PATELIN.

BARTOLIN, à Colette.

Que me dites-vous là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

PATELIN.

Tout le village en est déjà informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, feignant de pleurer.

Hi, hi, hi.

PATELIN, à M. Bartolin.

La pauvre fille! méchante affaire pour monsieur Guillaume.

BARTOLIN.

Je vous rendrai justice ; ne pleurez pas tant.

COLETTE, feignant de pleurer.

Il était mon fiancé, é, é, é.

BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'était pas encore votre mari.

COLETTE, feignant de pleurer.

Je ne le pleurerais pas tant, s'il avait été mon mari, i, i, i.

BARTOLIN.

Il sera puni ; et déjà, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je reviens dans un moment.

(Il s'en va.)

PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller : mon oncle est d'intelligence avec nous, et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout à fait conclu.

SCÈNE VI.

BARTOLIN, COLETTE, PATELIN.

BARTOLIN, à M. Patelin.

Non, de ma vie je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là ; les coups, ou le trépan, l'ont entièrement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, feignant de pleurer.

Ah, ah, ah.

PATELIN, à M. Bartolin.

Que je plains le pauvre monsieur Guillaume. C'était un homme! il y avait plaisir d'avoir affaire avec lui.

BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? Voilà un homme mort; et sa fiancée qui me demande justice?

PATELIN, à Colette.

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi...

COLETTE.

Hélas! monsieur, je ne suis ni intéressée ni vindicative; et s'il y avait quelque expédient honnête... Vous savez combien j'aime ma maîtresse, votre fille, qui est filleule de monsieur (montrant Bartolin).

BARTOLIN.

Ma filleule? Hé bien! quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valère, monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux; son père refuse d'y consentir. Vous êtes si habile l'un et l'autre! voyez s'il n'y aurait pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

BARTOLIN, à M. Patelin.

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

PATELIN.

C'est prendre la voie de la douceur.

BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener; il faut que je lui en parle moi-même. Mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

PATELIN.

Hé... Je n'avais pas encore fait dessein de marier ma fille... cependant... pour sauver la vie à monsieur Guillaume... Allons, allons, j'y donnerai les mains; et je serais fâché de faire pendre un homme.

BARTOLIN.

J'entends qu'on me l'amène... (A Colette.) Vous, allez vite faire

enterrer secrètement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DEUX RECORS, GUILLAUME.

BARTOLIN.

Ah! vous voici! Hé bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

GUILLAUME.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

BARTOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

GUILLAUME.

Peste soit de moi!

BARTOLIN.

Oh çà! j'ai une chose à vous proposer. Il ne tient qu'à vous de sortir d'affaires, et de vous en retourner chez vous en liberté.

GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? Serviteur donc.

BARTOLIN.

Oh! attendez. Il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu?

GUILLAUME.

Belle proposition! Je n'aime ni l'un ni l'autre.

BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

BARTOLIN.

C'est la vôtre. Écoutez : monsieur Patelin a une fille belle et sage.

GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

GUILLAUME.

Eh ! que m'importe ?

BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

GUILLAUME.

Je n'y consens point.

BARTOLIN, aux recors.

Qu'on le mène en prison.

GUILLAUME.

En prison ?... Maugrebleu !... Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

BARTOLIN.

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE VIII.

PATELIN, GUILLAUME, BARTOLIN, COLETTE, VALÈRE, HENRIETTE, deux recors.

PATELIN, à M. Bartolin.

Voilà le contrat... (A M. Guillaume.) Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

GUILLAUME, à part.

Que de patelineurs !

BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties : expliquez-vous vite. Voulez-vous sortir d'affaire ?

GUILLAUME.

Oui.

BARTOLIN, lui présentant le contrat.

Signez ce contrat.

GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

BARTOLIN, aux recors.

En prison, et les fers aux pieds.

GUILLAUME.

Les fers aux pieds ! tubleu, comme vous y allez !

BARTOLIN.

Ce n'est encore rien : je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

GUILLAUME.

Donner la question !

BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire ; et après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

GUILLAUME.

Pendre ? Miséricorde !

BARTOLIN.

Signez donc : si vous différez un moment, vous êtes perdu ; je ne pourrai plus vous sauver.

GUILLAUME.

Juste ciel ! (il signe) que ne faut-il pas faire ?

BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable... (Après que M. Guillaume a signé.) Voilà qui est bien : je vais jeter au feu la procédure, et je vous en félicite.

GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

PATELIN.

L'honneur de votre alliance...

GUILLAUME.

Ne vous coûte guère.

VALÈRE.

Mon père, je vous proteste....

GUILLAUME.

Va-t'en au diable.

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée...

GUILLAUME.

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE IX.

UN PAYSAN, AGNELET, et tous les acteurs de la scène précédente.

LE PAYSAN, à Agnelet.

Marche, marche, de par le roi!

AGNELET.

Miséricorde!

GUILLAUME.

Ah, traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

BARTOLIN.

Attendez. (Au paysan.) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier; par quoi je le mène en prison.

BARTOLIN, à Agnelet.

Ouais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fi, non.

BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET.

C'était une tête de viau, monsieur.

GUILLAUME, à M. Bartolin.

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi le contrat, que je le déchire.

BARTOLIN.

Cela est juste.

PATELIN, à M. Guillaume.

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

GUILLAUME.

Dix mille écus? Il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est. Mais vous me payerez les trois cents écus de votre père?

PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

GUILLAUME.

Son billet?... Et mes six aunes de drap?

PATELIN, rit.

C'est le présent des noces.

GUILLAUME.

Des noces !... Au moins je tâterai de l'oie ?

PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

GUILLAUME.

A dîner ?... (Montrant Agnelet.) Oh ! ce scélérat payera pour tous, et il sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons !

FIN DE L'AVOCAT PATELIN.

LE SAGE.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE. — 1707.

NOTICE SUR LE SAGE.

Alain René le Sage naquit à Vannes, en Bretagne, en 1668. Il avait vingt-cinq ans quand il vint chercher fortune à Paris. Au nombre des amis qu'il ne tarda pas à s'y faire, se trouvait l'abbé de Lyonne, qui donna la première direction à ses travaux littéraires, en lui inspirant le goût de la littérature espagnole, dont il était lui-même amateur passionné. Le père de notre théâtre, le grand Corneille, avait eu quelques obligations aux auteurs de cette nation : le Sage leur dut aussi une partie de ses premiers succès. Mais le règne des *imbroglios* était fini : Molière avait créé la comédie, et l'auteur de *Gil Blas* comprit qu'il pouvait marcher sur les pas d'un tel maître. Personne, en effet, ne s'est plus approché de lui, personne n'a mieux peint les ridicules qu'il voulait flétrir. Sans s'immiscer aussi directement dans les affaires de l'État que le faisait Aristophane à Athènes, il eut la gloire de seconder l'action du gouvernement; car à l'époque où parut *Turcaret* on venait d'ériger un tribunal pour juger les traitants, véritables sangsues qui avaient contribué aux malheurs de la France. La comédie de le Sage eut un succès de circonstance que malheureusement la bassesse et la stupidité grossière des enrichis a perpétué jusqu'à nous. Mais ce qui soutiendra toujours *Turcaret* à la scène, c'est la grande variété de caractères, la foule de saillies, la verve intarissable de gaieté, qui en font l'une des pièces les plus divertissantes qui soient au théâtre.

Turcaret et *Crispin rival de son maître* doivent placer le Sage, comme auteur comique, immédiatement après Molière. Ce serait déjà beaucoup, si l'admirable roman de *Gil Blas* ne le mettait en première ligne comme romancier. Tous les ouvrages que le Sage écrivit dans ce genre sont encore lus par les gens de goût; tous offrent la finesse de critique, la raison, le badinage et le style qui se font remarquer dans le chef-d'œuvre.

Le Sage eut à se plaindre des Comédiens français, et cette raison l'éloigna de leur théâtre. Alors, avec Dorneval et Fuzelier, il fonda l'Opéra-Comique, et travailla pour le spectacle de la Foire : les cent pièces qu'il composa pour ces entreprises sont entièrement oubliées, bien que les lecteurs curieux reconnaissent dans quelques-unes les jeux d'un esprit supérieur.

Le Sage avait beaucoup de noblesse et d'indépendance de caractère : de nos jours, pas plus que de son temps, il n'eût fait fortune. Dans ses dernières années il se retira chez un de ses fils, chanoine à Boulogne-sur-mer. Il était devenu sourd, et faisait usage d'un cornet qu'il appelait son bienfaiteur : « Quand je trouve des visages nouveaux, disait-il à l'abbé « de Voisenon, et que j'espère rencontrer des gens d'esprit, je tire mon « cornet; si ce sont des sots, je le resserre, et je les défie de m'ennuyer. » A sa dernière heure, son fils venant à lui parler des peines de l'enfer : « Oui, mon ami, dit-il en l'interrompant, fais-moi bien peur. »

Le Sage mourut le 17 novembre 1747, à quatre-vingts ans.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.
MADAME ORONTE.
M. ORGON, père de Damis.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte, promise à Damis.
CRISPIN, valet de Valère.
LABRANCHE, valet de Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.

La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah! te voilà, bourreau!

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître? Tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir.

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province, par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monsieur; nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui?

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin : je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! Et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue : peste ! la jolie figure ! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALÈRE.

Oui : il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentiments ?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette desespérante Lisette ?

VALÈRE.

Que j'ai un rival ; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Et quel est ce rival ?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas si tôt propriétaires des trois belles maisons de monsieur Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part, parle-lui ; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (Il sort.)

SCÈNE II.

CRISPIN.

Que je suis las d'être valet ! Ah ! Crispin, c'est ta faute ; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN.

Est-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, ou je meure ! L'heureuse rencontre ! Que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avais-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse : il crie au voleur ; le guet vient ; on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet : j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LABRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage, sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai?

LABRANCHE.

On était furieusement prévenu contre moi; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non; ventrebleu! Je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je me suis retiré à Chartres; j'y sers un jeune homme appelé Damis : c'est un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est un homme universel : nous faisons ensemble toutes sortes de débauches; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'est-il pas vrai?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris? Où vas-tu?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maitre ?

LABRANCRE.

Monsieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui : nous allâmes voir monsieur Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte ; la dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah, parbleu ! cela étant, Valère mon maitre n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi ! ton maitre ?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique : mais puisque Damis...

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimait une jeune personne avec qui il avait fait les choses... de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition ; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèse.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tout faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retiré la parole de monsieur Orgon !

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin ; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche ; attends, mon enfant ; il me vient une idée... Dis-moi un peu, ton maître est-il connu de monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire ; mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle, de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser... ?

CRISPIN.

Mon maître ! Fi donc ! voilà un plaisant gueux, pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malepeste ! tu as raison ; cela n'est pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LABRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LABRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparaîtrons ensemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume : qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LABRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime,

et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître. Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore; et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse! Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire? conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils : l'un, d'oublier Valère; et l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second : cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette ! tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience : oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère; son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment : vous reviendrez quand je vous en ferai signe. (Angélique se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, LISETTE; ANGÉLIQUE, dans le fond du théâtre.

LISETTE, sans faire semblant de voir madame Oronte.

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah, madame ! je ne vous voyais pas ! Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique au sujet de son mariage. Vous avez, lui disais-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes : c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre ! moi, gêner ma fille ! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments ! Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais...

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siège de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai ; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien, madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh ! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui ? Valère !

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos (vous m'en faites souvenir), il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés ! Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE, ayant fait signe à Angélique de s'approcher.

Oui, madame, il me l'a dit lui-même ; et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, s'approchant, à sa mère.

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres ; mais vous savez...

MADAME ORONTE, à Angélique.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de ses parents ; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, à madame Oronte.

Ce n'est pas assez, madame ; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

MADAME ORONTE.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-dessus : je prends Valère sous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'est moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, LISETTE.

MADAME ORONTE, à son mari.

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE, à sa femme.

Ha, ha! Peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis; mais il est gentilhomme; et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, bas, à madame Oronte.

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère; et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, bas, à madame Oronte.

Courage; ne mollissez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée, pour s'en dédire?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, bas, à elle-même.

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, bas, à elle-même.

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, bas, à madame Oronte.

Oui! vraiment, voilà un amant bien protégé!

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oronte; serviteur très-humble à mademoiselle Angélique; bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE, à M. Oronte.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres; il marche sur mes pas : j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, bas, à elle-même.

O ciel!

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience. Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LABRANCHE.

Oh, monsieur! il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous : c'est le garçon de France qui a les meilleures manières. Quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE, à Labranche.

Est-il poli? est-il sage?

LABRANCHE, à madame Oronte.

S'il est sage, madame! il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris : tudieu! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon n'est-il pas avec lui?

LABRANCHE, à monsieur Oronte.

Non, monsieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (Il donne une lettre à monsieur Oronte.)

M. ORONTE lit le dessus de la lettre.

« A monsieur, monsieur Craquet, médecin, dans la rue du « Sépulcre. »

LABRANCHE, reprenant la lettre.

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, riant.

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LABRANCHE tire plusieurs lettres, et en lit les adresses.

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyons celle-ci. (Il lit.) « A monsieur Bredouillet, avocat « au parlement, rue des Mauvaises-Paroles. » Ce n'est point encore cela ; passons à l'autre. (Il lit.) « A monsieur Gourmandin, cha- « noine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (Il lit.) « A monsieur Oronte. » Ah ! voici la lettre de monsieur Orgon... (Il la donne.) Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LABRANCHE.

La goutte est un terrible mal. Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette et toute la compagnie !

M. ORONTE lit.

« Je me disposais à partir avec Damis ; mais la goutte m'en a « empêché. Néanmoins, comme ma présence n'est point absolu- « ment nécessaire à Paris, je n'ai point voulu que mon indisposition « retardât un mariage qui fait ma plus chère envie, et toute la con- « solation de ma vieillesse. Je vous envoie mon fils, servez-lui de « père comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur, ORGON. »

Que je le plains !

SCÈNE VIII.

CRISPIN, dans le fond ; ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE, à Labranche.

Mais qui est ce jeune homme qui s'avance ? ne serait-ce point Damis ?

LABRANCHE, à M. Oronte.

C'est lui-même. (A madame Oronte.) Qu'en dites-vous, madame ? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur ?

MADAME ORONTE, a Labranche.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CRISPIN, appelant.

Labranche ?

LABRANCHE, à Crispin.

Monsieur.

CRISPIN.

Est-ce là monsieur Oronte, mon illustre beau-père?

LABRANCHE.

Oui ; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, à Crispin.

Soyez le bienvenu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. (Montrant madame Oronte.) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme. Voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste ! la jolie famille ! (Regardant Angélique.) Je ferais volontiers ma femme de l'une, (regardant madame Oronte) et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE, à Crispin.

Cela est trop galant. (A Lisette.) Il paraît avoir de l'esprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN, à madame Oronte.

Quel air ! quelle grâce ! quelle noble fierté ! ventrebleu ! Madame, vous êtes tout adorable. Mon père me le disait bien : Tu verras madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

MADAME ORONTE.

Fi donc !

CRISPIN, à part.

La plus désag... (Haut.) Je voudrais, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE, riant.

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, à Crispin.

Je l'estime infiniment, monsieur votre père : que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LABRANCHE, à M. Oronte.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage ; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE, à Labranche.

Hé ! mais, toutes les conditions sont arrêtées entre nous, et signées ; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN, à M. Oronte.

Compter la dot ! oui, c'est fort bien dit. Labranche ! Permettez que je donne une commission à mon valet. (A part, à Labranche.) Va chez le marquis. (Bas.) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit ; tu m'entends. (Haut.) Et tu lui diras que je lui baise les mains.

LABRANCHE, sortant.

J'y vole.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE, à Crispin.

Revenons à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition ; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, d'un air inquiet, appelle.

Labranche !

M. ORONTE.

Vous êtes bien emu, qu'avez-vous ?

CRISPIN, bas, à lui-même.

Maugrebleu de la question...! (Haut.) J'ai oublié de charger Labranche... (Bas, à lui-même.) Il devait bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Eh bien ! ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN, à M. Oronte.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué !

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ! Mais la justice est une si belle chose, qu'on ne saurait trop cher l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens ; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'est pas concevable : il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes ? Il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie était une femme, d'accord; mais cette femme

avait dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnait des conseils : c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, donnant la main à madame Oronte.

Madame!

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite. (Crispin, M. Oronte et madame Oronte sortent.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis; cela n'est pas difficile a deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, pleurant.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil; et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE; VALÈRE, dans le fond.

VALÈRE, à lui-même.

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours, qu'il méditait un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, à Angélique.

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point; c'est elle-même. (S'approchant.) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit...? Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre.

LISETTE.

Hé! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et, dès ce soir, il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Si du moins, après son mariage, elle demeurait à Paris, passe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis!

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monsieur Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement! oh, oh! approfondissons un peu cette affaire : il me paraît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez querir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE, s'en allant.

Dans un moment je suis de retour.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle : je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage.

Je vois venir monsieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

SCENE XIII.

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette.

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié; il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure. Valère est allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Eh! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention? Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison.

SCÈNE XIV.

LISETTE, M. ORONTE; LABRANCHE, dans le fond.

M. ORONTE.

Je vois paraître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement. Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, s'en allant.

Si cette nouvelle pouvait se confirmer!

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche, viens çà... Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Écoute; ton maître a la mine d'un vert galant.

LABRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles : il a

un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité : je sais tout; je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres

LABRANCHE, à part.

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles; je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monsieur? Que je meure, si je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler? (Il appelle vers sa maison.) Holà, quelqu'un! qu'on me fasse venir un commissaire.

LABRANCHE, le retenant.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, riant.

Rien : parbleu, le trait est excellent! Ha, ha! monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'est-ce que cela signifie?

LABRANCHE, riant.

On nous l'avait bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de sa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LABRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, bas, à part.

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi, vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, bas, à part.

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruse qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE, haut.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeste! monsieur, que vous êtes pénétrant! comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCENE XVI.

CRISPIN, dans le fond, sortant de la maison de M. Oronte; M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE, à Labranche.

J'aperçois ton maître : je veux rire avec lui de son prétendu mariage; ha, ha, ha, ha!

LABRANCHE, affectant de rire.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE, riant, à Crispin.

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! on m'est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assurée) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ha, ha, ha, ha! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LABRANCHE, riant, et faisant des signes à Crispin.

Hé, hé, hé, hé! il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN, affectant de rire, à M. Oronte.

Ho, ho, ho, ho! cela est tout à fait plaisant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, serait assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable! monsieur Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrais savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LABRANCHE, à Crispin.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, faisant l'étonné.

Valère! Qui est cet homme-là?

LABRANCHE, à M. Oronte.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connait pas... (A Crispin.) Hé, là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en souviens; à telles enseignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de monsieur Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardents pour la réussite de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre.

LABRANCHE, à M. Oronte.

Il n'est pas sot, ce Valère; il n'est, parbleu, pas sot.

M. ORONTE, à Labranche.

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis, palsembleu! pas bête; et, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (Il va pour sortir, et revient sur ses pas.) Ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec monsieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant: mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN, à M. Oronte.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE, à Labranche.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, la belle acquisition! si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LABRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. (A Crispin.) Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, embrassant M. Oronte.

Ah! quelle bonté, monsieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnaissance.... mon cœur... enfin, j'en suis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (Il va pour sortir.)

CRISPIN, l'arrêtant.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent! je veux que, dans une heure, vous épousiez ma fille.

CRISPIN, riant.

Ha, ha, ha, que cela sera plaisant!

LABRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout à fait drôle.

SCÈNE XVII.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

LABRANCHE.

Ils se connaissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois ; mais, grâce à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, regardant vers le fond du théâtre.

O ciel !

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-temps !

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE, dans le fond.

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte. Mais je vois un jeune homme : serait-ce Damis ? Abordons-le ; il faut que je m'éclaircisse. (Il s'approche.) Juste ciel ! c'est Crispin.

CRISPIN, à Valère.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival, il s'appelle Damis ; je n'ai rien craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié! Tenez, monsieur, voilà son valet que j'ai mi dans vos intérêts : il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE, à Labranche.

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit en ces termes?...

(Il lit la lettre de Damis.)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en cette ville « ces jours passés. J'ai épousé secrètement une fille de condition. « J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire, de vive voix, « tout le détail de ce mariage. DAMIS. »

LABRANCHE, à Valère.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maitre vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LABRANCHE.

Bon!

CRISPIN.

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfants, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus longtemps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est pas encore à Paris; il n'y sera que dans deux jours : je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique.

Vous connaissez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagème?

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Crispin, que ne te dois-je pas!

CRISPIN.

Demandez, pour plaisir, à ce garçon-là, si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit! c'est le plus grand fourbe de Paris; il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité; et si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance, je vous promets.

CRISPIN.

Eh! monsieur, laissez là les promesses; songez que, si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LABRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur; éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN.

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, le repoussant.

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourais de peur que monsieur Oronte ne nous surprit avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignais aussi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE, regardant de loin.

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LABRANCHE, regardant toujours.

Le chemin de Flandre ; oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu avec tant d'attention ?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu ! serait-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas ! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui ?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est monsieur Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis ?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monsieur Oronte, et tout va se découvrir.

LABRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Va m'attendre à l'auberge.

SCENE XX.

LABRANCHE.

Ce que je crains le plus, c'est que monsieur Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON, à lui-même.

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LABRANCHE, bas, à lui-même.

Vous n'êtes pas encore chez eux. (haut.) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON, haut.

Ah! je ne te voyais pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monsieur! c'est donc ainsi que vous surprenez les gens! Qui vous croyait à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à monsieur Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si

bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LABRANCHE.

Rendez grâce au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE.

Eh! oui, morbleu, je les ai vus : je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi!

LABRANCHE.

Contre vous. Hé quoi! a-t-elle dit, monsieur Orgon nous manque de parole : qui l'aurait cru? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LABRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois. « On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres ; on dira plutôt « que monsieur Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les « ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole. »

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête; elle ne connait personne, elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Oh! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'a donné seulement deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche : peuvent-ils être capables d'un pareil emportement, et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi; je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LABRANCHE.

Bon, rendus! Ils sont bien en état de se rendre! Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que... (Il va pour entrer chez M. Oronte.)

LABRANCHE, le retenant.

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous voulez leur parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison, ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non; viens, Labranche; je les verrai demain. (Il sort.)

LABRANCHE.

Je marche sur vos pas.

SCÈNE XXII.

LABRANCHE.

Ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot : il me fâche de la partager avec un associé ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois : il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais, non. Rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire : quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon ! (Il sort.)

SCÈNE XXIII.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encor, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monsieur! vous vous imaginez.....

M. ORONTE.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi! je suis le plus pauvre génie du monde. Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers. (Il sort.)

SCÈNE XXIV.

LISETTE.

Cuais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration. (Elle rêve.)

SCÈNE XXV.

LISETTE, VALÈRE.

VALÈRE, à lui-même.

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici : car enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE, apercevant Valère.

Ah, monsieur!

VALÈRE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien longtemps. Où est la lettre de Damis?

VALÈRE.

La voici ; mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème.

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin! Qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Hé, parbleu! c'est mon valet

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette : Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah ! c'en est trop ; je perds patience, je suis au désespoir.

SCÈNE XXVI.

MADAME ORONTE, VALÈRE, LISETTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE, à madame Oronte.

Supposer ! moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous?

LISETTE, à madame Oronte.

Eh ! madame, monsieur Valère n'a rien supposé ; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCENE XXVII.

MADAME ORONTE, VALÈRE, M. ORONTE, M. ORGON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Mais voici monsieur Oronte qui revient ; monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE, dans le fond.

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON, dans le fond.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, s'approchant, à sa femme.

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire : il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole ; Damis est effectivement marié.

M. ORGON, à madame Oronte.

Cela est vrai, madame ; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE.

Monsieur Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE, à M. Orgon.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE, à M. Orgon.

Et Labranche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON, à M. Oronte.

Labranche, dites-vous? Ah, le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, bas, à part.

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, bas, à part.

Mon traître se serait-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII.

M. ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu'est-ce que je vois?

LABRANCHE, à Crispin.

Ahi! nous sommes découverts; sauvons-nous. (Labranche et Crispin veulent se retirer.)

VALÈRE, les arrêtant.

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez. (Valère met la main sur l'épaule de Crispin; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de Labranche.)

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, à Labranche.

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE, à M. Orgon.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet ! juste ciel ! un valet !

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN, à Valère.

Doucement, monsieur, doucement ! ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, à Labranche.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LABRANCHE, à M. Orgon.

Allons, monsieur, bride en main, s'il vous plait ; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LABRANCHE, d'un ton pleureur.

Je suis un fripon ; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection !

VALÈRE, à Crispin.

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, d'un ton emporté.

Scélérat, fourbe ; que diable ! monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE, à Labranche et à Crispin.

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LABRANCHE, à M. Oronte.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche ; tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE.

Non, non ; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Eh bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire : ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE, à Crispin.

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN, à M. Oronte.

Non, monsieur, demandez à Labranche ; nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE, à Crispin et à Labranche.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir : puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien, messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. (Il se met à genoux devant M. Oronte.)

LABRANCHE, se mettant aussi à genoux.

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés de faire des fourberies ; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE, à M. Oronte.

Eh ! monsieur, laissez-vous toucher ; nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante.

MADAME ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié ; je demande grâce pour eux.

LISETTE, bas, à part.

Les habiles fripons que voilà !

M. ORGON, à Crispin et à Labranche.

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère : il ne faut songer qu'à se réjouir. (Aux valets.) On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, se relevant.

Oh ! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, se relevant.

Oui, monsieur, nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire un meilleur usage; et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commission.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus longtemps. Entrons. J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte. (M. Orgon donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique.)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

ACTEURS.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la Baronne.
MADAME TURCARET, sa femme.
LE CHEVALIER, LE MARQUIS, } petits-maîtres.
LA BARONNE, jeune veuve, coquette.
M. RAFLE, usurier.
M. FURET, fourbe.
MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.
FRONTIN, valet du Chevalier.
FLAMAND, valet de M. Turcaret.
JASMIN, petit laquais de la Baronne.
MARINE, LISETTE, } suivantes de la Baronne.

La scène est à Paris, chez la Baronne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier deux cents pistoles!

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine...!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce serait trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée ; vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, au cas que M. Turcaret vint à vous manquer ; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte : c'est un chevalier de Paris ; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là...?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément; et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Hé! quoi?

MARINE.

Que M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité

on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise; je veux bannir de mon cœur le chevalier : c'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glace : commencez par là le grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, à la baronne.

Je viens de la part de mon maître, et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, d'un air froid.

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer ?

MARINE, d'un air brusque, à Frontin.

Bon jour et bon an.

FRONTIN, présentant un billet à la baronne.

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, bas, à la baronne.

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, prenant le billet.

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, bas, à la baronne.

Sotte curiosité !

LA BARONNE, lit.

« Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse : je vous l'en-
« voie et vous le sacrifie; mais vous ne devez point me tenir
« compte de ce sacrifice, ma chère baronne : je suis si occupé, si
« possédé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être
« infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas
« davantage; j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu
« tout mon argent, et Frontin vous dira le reste. LE CHEVALIER. »

MARINE, haut, à Frontin.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN, à Marine.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE, à Frontin.

Où est le portrait ?

FRONTIN, donnant le portrait, à la baronne.

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin !

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minau-

deries. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement ; elle nous a, ce matin, envoyé son portrait ; nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN, à Marine.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste ! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices ! vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, à la baronne.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier ? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil ; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Tu as vu cette comtesse, Frontin ; n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN.

Non, madame ; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière ; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étaient des paroles perdues ; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, regardant toujours le portrait.

Quel âge a-t-elle, Frontin ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien ; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon maître donc,

après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage : il demande ses pistolets.

LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine ! ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé ! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu. « M. le chevalier, lui-« dis-je, qu'allez-vous faire? vous passez les bornes de la dou-« leur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, « conservez-vous du moins, vivez pour votre aimable baronne ; « elle vous a, jusqu'ici, tiré généreusement de tous vos embarras ; « et soyez sûr (ai-je ajouté seulement pour calmer sa fureur) « qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, bas.

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois ; M. Turcaret a bon dos, « il portera bien encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Eh bien, madame! à ces mots (admirez le pouvoir de l'espérance), il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché, et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi,

et que, n'étant point en argent comptant... (Elle veut tirer son diamant.)

MARINE, la retenant.

Hé! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, remettant son diamant.

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, à Frontin.

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il sera fâché, lui...! (bas à part.) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, haut, à la baronne.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine!

MARINE, à la baronne.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE, tirant son diamant.

Attends, Frontin.

MARINE, à Frontin.

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, à Marine.

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (Donnant son diamant à Frontin.) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (Il sort.)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires; madame,ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hé fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère peut-être.

LA BARONNE, regardant le portrait.

Non; j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, prenant le portrait.

Attendez... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, rendant le portrait à la baronne.

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de monsieur Turcaret.

MARINE, bas à la baronne.

Oh! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, présentant un petit coffre à la baronne.

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, montrant le coffre à Marine.

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE l'ouvre.

Que vois-je! un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE, bas.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non; ce sont des vers que monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de monsieur Turcaret!

LA BARONNE, lisant.

« A Philis..... Quatrain..... » Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute. (Elle lit.)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé ! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (Marine sort.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depuis que je sis chez monsieur Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE.

FLAMAND, apercevant M. Turcaret.

Le voici, madame, le voici. (Il sort.)

SCÈNE VII.

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, riant.

Ho, ho!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, à M. Turcaret.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il, ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment, dix mille écus! Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, bas, à part.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée ! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur ; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère !

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi? vous sortez si tôt ?

M. TURCARET.

Oui, ma reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, faisant la révérence à M. Turcaret.

Adieu, monsieur ; je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. (Il lui donne une poignée d'argent.) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi ! (M. Turcaret sort.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN, MARINE.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance; sans vous, j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, bas, à elle-même.

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE, au chevalier.

Eh! oui, merci de ma vie! je m'y suis intéressée: elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, à Marine.

Taisez-vous, Marine; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques. (Il fait semblant de fouiller dans ses poches.) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, à Marine.

C'est de l'argent comptant.

MARINE, à Frontin.

J'ai bien affaire de son argent ! Eh ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine... !

MARINE.

Eh ! fi, fi ! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente! ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (Elle sort.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE, à Frontin.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, au chevalier.

Oh! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE, au chevalier.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, et monsieur Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, et il est

amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame; il faut mettre tout à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention; on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature; il en faut faire de l'argent : je ne connais personne pour cela, chevalier, chargez-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folie de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage : le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des moments d'équité; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle a si bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentiments généreux, je reconnais mon maître.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, bas, à Frontin.

Paix, Frontin, voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien !

LA BARONNE, s'en allant.

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance

(Il conduit la baronne, qui rentre dans son appartement, et il sort.)

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, lui donnant le diamant.

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant; l'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut : elle verrait tout aller sens dessus dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires; enfin c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où donc est-elle à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même : vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités : elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. (Il s'en va.)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale.

SCÈNE III.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, apercevant M. Turcaret, à elle-même.

Mais je vois M. Turcaret : ah ! qu'il paraît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, essoufflé.

Ouf ! je ne sais par où commencer, perfide !

LA BARONNE, bas, à elle-même.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, haut.

Le début est agréable ; et vous employez de fort jolis termes, monsieur !

M. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités ; Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier !

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ne me répondez point. Parlez : qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé! sur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi : ah! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non; j'ai affaire à un extravagant, à un possédé. Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyais!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela!

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, essoufflé.

Eh bien! parlez, madame, parlez; je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridi-« cule, me disait-elle à tous moments, que de voir la veuve d'un « colonel songer à un monsieur Turcaret, un homme sans nais-« sance, sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt per-« sonnes de la première qualité; lorsque vous refusez votre aveu « même aux pressantes instances de toute la famille d'un marquis « dont vous êtes adorée, et que vous avez la faiblesse de sacrifier « à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-

vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mites l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirais, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur; le reconnaissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice : pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas, non! Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah ! Marine ! coquine de Marine ! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter : elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; et que si, aujourd'hui pour demain, je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot : où diable avais-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! (Se mettant à genoux.) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour ; et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET, se levant.

Quelle bonté ! Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là ; consentez-y, madame : j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Et quels sont-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction !

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah ! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie ! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf ! j'étouffe d'amour et de joie ; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE.

Oublions le passé ; il faut que je vous fasse une prière.

M. TURCARET.

Une prière ? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais ; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonasse ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, à la baronne.

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomies!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. (A Frontin.) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN, à M. Turcaret.

Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis, c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique; tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique?

FRONTIN.

Hé! oui, d'une écriture que vous connaissez; là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, à la baronne.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

TURCARET.

Oh ! qu'oui, madame, oh ! qu'oui ; d'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, à Frontin.

Oh ! çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître ; mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fites toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame ; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surène pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame; il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET, à la baronne.

Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Oh! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET, à la baronne.

Qu'il est ingénu! (A Frontin.) Hé bien! nous verrons cela tantôt. (A la baronne.) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau, le poëte; aussi bien, je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup : peste! c'est un homme bien agréable... Oh! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté....

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense....

M. TURCARET.

Hé fi, madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (Il sort.)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor a ce génie supérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue. (Elle entre dans une autre chambre.)

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle, te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette! on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui

s'y doit passer ; tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier ; c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE VIII.

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER dans le fond.

FRONTIN, apercevant le chevalier.

Le voici qui vient.

LISETTE, à Frontin.

Je ne l'avais pas encore vu. Ah ! qu'il est bien fait Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER, s'approchant.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (Apercevant Lisette.) Mais que vois-je ? Quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN, au chevalier.

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, monsieur ; il y a longtemps que nous nous connaissons, je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres ; vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! monsieur, que diable! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud! (A Lisette.) Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là? Ah, la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, à part.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, à part.

Que leurs expressions sont flatteuses! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER à Frontin.

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur : j'ai les inclinations roturières; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE.

Tréve de douceurs, monsieur le chevalier; je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison : aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre, aussitôt que j'aurai parlé à la baronne. (*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE X.

FRONTIN.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur; de là, chez l'agent de change; de chez l'agent de change, au logis; et puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez

agissante ; mais patience, après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin! as-tu commandé le souper? Fera-t-on grande chère?

FRONTIN, à la baronne.

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? Ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse!

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois monsieur Turcaret.

SCÈNE III.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONNE.

Oui, monsieur : que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qui m'en semble? elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE.

La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, à Lisette.

Vous savez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, et surtout en bâtiments. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, dans le fond ; LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, à la baronne.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE, à M. Turcaret.

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts : je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS, à lui-même.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, à lui-même, reconnaissant le marquis.

Ah, morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, à lui-même.

Il y a près de deux jours que je le cherche. (Apercevant M. Turcaret.) Eh ! que vois-je ?... oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même ; c'est monsieur Turcaret. (S'approchant.) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ! vous empruntez sur gages ? Palsembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, bas, à lui-même.

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé, morbleu! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS, à M. Turcaret.

Ah, parbleu! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, à la baronne.

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq cents louis : on m'adressa à monsieur Turcaret; monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra, ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous

et quelques deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie ; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante ; c'était un des plus beaux brillants ; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme..... (Il regarde le diamant de la baronne.) Eh !... le voilà, ma dame ! Vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE, au marquis.

Autre méprise, monsieur; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur!

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié ; il était laquais de mon grand-père ; il me portait sur ses bras ; nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point : le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens ; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au

bal, au lansquenet ; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi, je ne change point ; je mène une vie réglée, je suis toujours à table ; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et que l'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitants; n'est-ce pas, monsieur Turcaret ! (A la baronne.) Ma tante pourtant veut que je me corrige : et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis ; elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

Je soupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu jusqu'au jour ; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma tout aimable; dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis ; prêtez-le-nous quelquefois ; ou je viendrai si souvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins : touchez là, renouvelons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connaissance, madame; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre : ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages ! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père ! Rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela serait vrai : le beau reproche ! il y a si longtemps ! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur !

M. TURCARET, à Flamand.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui ? butor !

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez ; là, ce monsieur.. Monsieur chose.

M. TURCARET.

Monsieur chose !

FLAMAND.

Hé oui ! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin drès, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver : qu'il m'attende.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET, à la baronne.

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici : il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non : qu'il vienne ici, monsieur; vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous serez contente.

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, M. Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, regardant dans un bordereau.

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour

le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là : laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, après avoir regardé dans son bordereau.

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...!

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera ; j'ai pris mes mesures : cela sera reglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, après avoir regardé dans le bordereau.

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs, pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon ! hé ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires ? trop bon, trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts ; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, regardant dans son bordereau.

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d'heure : qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, s'en allant, et revenant.

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh! ventrebleu, M. Rafle, qu'elle le soit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX.

M. TURCARET.

Malepeste! ce serait une sotte aventure, si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE X.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

Madame m'a envoyé savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XI.

M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET, à Frontin.

Tu ne seras point de trop; approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera point difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes...!

TURCARET, à Lisette.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement...! Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin.

FRONTIN, à Lisette.

Il est vrai; mais je suis fâché que monsieur ne réponde pas assez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET, à Frontin.

Je n'y réponds pas!

FRONTIN.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lisette : monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, à M. Turcaret.

Ah! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET, à Lisette.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes : elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, monsieur! il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous : si vous voulez, je me chargerai du soin....

M. TURCARET.

Volontiers. Tu me parais assez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention. Ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN, lui remettant la bourse.

Voilà déjà soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car depuis le peu de temps que j'y suis il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans : c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage. C'est assez, ma princesse; je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII.

LISETTE.

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon chevalier, à moi; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'était pas en fonds; il n'avait pas chez lui toute la somme : il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le : que veux-tu que j'en fasse? La baronne est là-dedans; que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne! quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne; elle ne savait comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monsieur! C'est mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin; monsieur Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes : adieu. Voilà monsieur le marquis qui vous cherche.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te

trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh ! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi ; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu ; un autre s'en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît ; dans ce temps-ci, il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement : j'y allais l'autre jour, un peu chaud de vin ; j'étais en pointe, j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de

gorge, une tournure de hanches. J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Ah! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle

me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé ; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme ; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connaissance ; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison...?

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma comtesse n'est pas difficultueuse ; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours

barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

Il sort dans le moment, madame... ha, ha, ha!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connaissent, ils ne s'aiment point; il s'est passé tantôt, entre eux, une scène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi ; monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, embrassant M. Turcaret.

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, au chevalier.

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier ; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? Malepeste! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement. Une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là! Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (Il va pour sortir.)

M. TURCARET, l'arrêtant toujours.

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, bas, à M. Turcaret.

Laissez-le aller, monsieur. (Le chevalier sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE, à la baronne.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque. (Bas, à l'oreille de la Baronne.) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer...

SCÈNE VIII.

M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE, à M. Furet.

C'est moi : que voulez-vous?

M. FURET, à la baronne.

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, à part.

Voilà un plaisant original!

LISETTE, à M. Furet.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET, à Lisette.

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, à la baronne.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, à M. Turcaret.

Tout beau, monsieur! d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame, sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi! Voyez ce que c'est. Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connais rien; je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN, à Lisette.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, à la baronne.

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux.....

LA BARONNE, à M. Furet.

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET, à la baronne.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET, à M. Turcaret.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame.

M. TURCARET, à M. Furet.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi: je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, après avoir mis des lunettes, lit.

« Par-devant, etc., furent présents en leurs personnes haut et « puissant seigneur George-Guillaume de Porcandorf, et dame « Agnès-Ildegonde de la Dolinvillière, son épouse, de lui dûment « autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont reconnu devoir à « Éloi-Jérôme Poussif, marchand de chevaux, la somme de dix « mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, continuant à lire.

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze « mulets, quinze chevaux normands sous poil roux, et trois « bardeaux d'Auvergne, ayant tous crins, queues et oreilles et « garnis de leurs bâts, selles, brides et licols.

LISETTE.

Brides et licols ! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là ?

M. TURCARET, à Lisette.

Ne l'interrompons point. (A M. Furet) Achevez, mon ami.

M. FURET, continuant de lire.

« Au payement desquelles dix mille livres lesdits débiteurs ont « obligé, affecté et hypothéqué généralement leurs biens présents « et à venir, sans division ni discussion, renonçant auxdits droits ; « et, pour l'exécution des présentes, ont élu domicile chez Inno- « cent-Blaise le Juste, ancien procureur au Châtelet, demeurant « rue du Bout-du-Monde. Fait et passé, etc. »

FRONTIN, à M. Turcaret.

L'acte est-il en bonne forme, monsieur ?

M. TURCARET, à Frontin.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur ! Oh, il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Comment chagrinant ! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

LISETTE, à la baronne.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari ! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice ! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret ?

M. TURCARET, à la baronne.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur ; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, à M. Turcaret.

Quelle déférence on a pour vos sentiments !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne soutenons point un procès contre l'avis de monsieur Turcaret.

LA BARONNE, à Lisette.

Le ciel m'en préserve! je vendrais plutôt mes bijoux et mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux! et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Vous vous moquez; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... Suis-nous, sergent; on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins; songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai, des affaires, aux plaisirs.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole.

Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin, et la bonne dupe que monsieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète : ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, à la baronne.

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE, à Jasmin.

Faites entrer. (Jasmin sort.)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

SCÈNE XII.

LA BARONNE, MADAME JACOB, LISETTE.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard : mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE, à madame Jacob.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une procureuse ; elle ne l'a mise que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE, à madame Jacob.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, à part.

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh ! vraiment, si je n'avais pas d'autre ressource, comment pourrais je élever mes enfants aussi honnêtement que je fais? J'ai mon mari, à la vérité ; mais il ne sert qu'à grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

Si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet !

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin ; la bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, à la baronne.

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh ! bien, je le suis moi, madame Jacob ; mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB, à Lisette.

J'ai votre affaire ; c'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection ; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

MADAME JACOB, à la baronne.

Hélas ! je devrais faire dans Paris une autre figure : je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je suis sœur de monsieur

Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE, d'un air étonné.

Vous êtes sœur de M. Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, d'un air étonné.

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob !

MADAME JACOB, à Lisette.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées : c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui : c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est; il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah, le mauvais frère!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisaient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB, à la baronne.

Ils le font bien encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! monsieur Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris

LA BARONNE.

Lisette!

LISETTE, à la baronne.

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme!

MADAME JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; et j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE, à madame Jacob.

Du dérangement dans ses affaires ?

MADAME JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas ? c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, bas, à elle-même.

A qui le dit-elle ? Qui le sait mieux que nous ?

MADAME JACOB.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape ; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE, déconcertée.

Oui, cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOB.

Oh ! que j'en suis aise ! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (A Lisette.) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle ?

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame : sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCENE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette !

LISETTE.

Eh bien, madame!

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût eu une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!.. Mais qu'est-ce donc que cela? qu'avez-vous? Je vous vois toute chagrine : merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme! il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets, mettons monsieur Turcaret à feu et à sang; rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III.

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND.

LISETTE, apercevant Flamand.

Mais que nous veut ce monsieur ?

LA BARONNE, à Lisette.

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'est moi.

LISETTE.

Eh ! c'est Flamand, madame ! Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! Quelle métamorphose !

FLAMAND, à Lisette.

Doucement, mademoiselle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand : puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je viens ici tout exprès pour la remercier ; c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi, de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibray ; j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND, à la baronne.

Je vous envoierai, madame, de petits présents de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh que si fait ! Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les plaçont : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué ; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous !

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, repoussant Flamand.

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibray. Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot; c'est moi qui vous le dis, dà: entendez-vous?

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais; il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, à la baronne.

C'est monsieur le marquis avec une grosse et grande madame.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une image...

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE, au marquis.

Je suis très-disposée à cette union... (Bas, à Lisette.) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET, à la baronne.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agréments dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame ; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palsembleu ! non ; je m'y connais, madame : et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis : ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, bas, à elle-même.

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET.

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins, je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE, à madame Turcaret.

C'est une façon de collége pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lo, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti!

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté! Les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se deguise en Amour, peut-être.

MADAME TURCARET.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse apparemment, en Grâce?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, à madame Turcaret.

En Vénus! Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, bas.

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (Apercevant madame Turcaret.) Mais que vois-je!

MADAME TURCARET, apercevant le chevalier.

O ciel!

LA BARONNE, bas, à Lisette.

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS, au chevalier.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME TURCARET, bas.

Quel contre-temps!

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier : est-ce que tu connaîtrais ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah, l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE.

MADAME JACOB, à la baronne.

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, à madame Turcaret.

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, bas, à part.

Payons de hardiesse. (Haut, à madame Jacob.) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connaissez pas madame Jacob? Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB, au marquis.

A une comtesse! Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, m'amie.

MADAME JACOB, à madame Turcaret.

Une insolente! moi, je suis une insolente! Jour de Dieu! ne vous y jouez pas: s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas: la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance ! Vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux : mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris ; je voudrais, par plaisir, qu'il vint ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER, à madame Jacob.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame ; nous attendons à souper monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET, à part.

Ahi !

LE MARQUIS.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob ; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, à elle-même.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison !

LISETTE, à part.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, à elle-même.

J'en vais sortir tout à l'heure. (Elle va pour sortir.)

LE MARQUIS, à madame Turcaret, l'arrêtant.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh ! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh ! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS, au chevalier.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis ; de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS, à la baronne.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

MADAME JACOB.

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET.

La malheureuse journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi !

LE MARQUIS.

Je suis au comble de ma joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE.

M. TURCARET, à la baronne.

J'ai renvoyé l'huisier, madame, et termine... (Apercevant sa sœur.) Ahi ! en croirai-je mes yeux? ma sœur ici... ! (apercevant sa femme.) et, qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret : vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaines; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB, à M. Turcaret.

Ah, mon frère !

M. TURCARET, à madame Jacob.

Ah, ma sœur ! (A lui-même.) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là ; embrassez ces deux objets chéris. Ah ! qu'il paraît ému ! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, bas.

Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, bas.

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux, laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS, à la baronne.

Il vous a dit qu'il était veuf! hé, parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Parlez : pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, tout interdit, à la baronne.

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que... je n'aurais point de femme... (Bas.) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi, madame! Oh! pour cela, non : vous ne la connaissez pas, c'est un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

MADAME TURCARET, à son mari.

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province! Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET, au marquis.

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager : j'irai chez ses maîtresses faire un charivari; et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'insolente!

LISETTE, bas.

La conversation finira mal.

LA BARONNE, à madame Turcaret.

Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET, à la baronne.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie... (Il veut frapper sa femme; le chevalier le retient.)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret; vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER, se mettant au-devant de M. Turcaret.

Monsieur...!

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, JASMIN, LISETTE.

JASMIN, à M. Turcaret.

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, à Jasmin.

Ah! (A madame Turcaret.) Je vais revenir : je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison.. .(Il sort.)

MADAME TURCARET, à son mari.

Je crains peu vos menaces. (Jasmin sort.)

SCÈNE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE.

LE CHEVALIER, à madame Turcaret.

Calmez votre esprit agité, madame; que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET, au chevalier.

Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE, à madame Turcaret.

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET, à la baronne.

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne monsieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

O malheur imprévu! ô disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN, au chevalier.

Les associés de monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur. (Elle sort.)

MADAME TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner : mais la justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS, à Frontin.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN, au marquis.

J'en doute ; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER, à Frontin.

Eh bien?

FRONTIN, au chevalier.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que monsieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'appartenais à un chevalier : mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER, à lui-même.

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, au chevalier.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par là que mon brillant n'a

point été mis en gage ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, riant.

Ha! ha! ma foi, chevalier, tu me fais rire ; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, au chevalier.

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER, à Frontin.

Non : je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

(Le marquis et le chevalier sortent.)

SCÈNE XVI.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté ; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini ; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

D'ALLAINVAL.

L'ECOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR D'ALLAINVAL.

Léonor-Jean-Christine Soulas d'Allainval, abbé, naquit à Chartres, et mourut à Paris, à l'Hôtel-Dieu, le 2 mai 1753, dans la même misère où il avait vécu. On sait peu de choses de sa vie : le besoin le rendit obscur. On prétend qu'il couchait dans les chaises à porteur qu'on voyait alors au coin des rues. Il commença en 1725 à travailler pour le Théâtre-Français et pour le Théâtre-Italien, et quoique ses succès ne fussent pas éclatants, ses pièces auraient pu le faire vivre honorablement; mais il était bizarre. *L'Embarras des richesses*, qu'il donna au théâtre Italien, et *l'École des bourgeois*, jouée au théâtre Français et reprise en 1770, sont ses meilleurs ouvrages. Celui-ci reparaît souvent sur la scène. « Cette pièce, dit la Harpe, a peu d'intrigue; mais il y a du dialogue et des mœurs... Le naturel et le bon comique y dominent; on y remarque surtout une excellente scène, celle où l'homme de cour se concilie un moment M. Mathieu, *son cher oncle.* » *L'Embarras des richesses* est une pièce bien conduite et bien dénouée, qui ne manque pas d'intérêt : les autres sont : *la Fausse Comtesse, les Réjouissances publiques, ou le Gratis, le Tour de carnaval, l'Hiver, la Fée Marotte.* D'Allainval publia aussi quelques livres, entre autres, (en 1731), *l'Éloge du Car*, mais *l'École des bourgeois* est le seul titre aujourd'hui qui fasse souvenir de son nom.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 SEPTEMBRE 1728.

ACTEURS.

M. MATHIEU, frère de madame Abraham.
DAMIS, cousin et amant de Benjamine.
UN COMMISSAIRE, } parents de madame Abraham.
UN NOTAIRE, }
PICARD, laquais de madame Abraham.
LE MARQUIS DE MONCADE.
UN COMMANDEUR, } amis du Marquis.
UN COMTE, }
M. POT-DE-VIN, intendant du Marquis.
UN COUREUR du Marquis.
MADAME ABRAHAM.
BENJAMINE, fille de madame Abraham.
MARTON, suivante de Benjamine.

La scène est à Paris, chez madame Abraham.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MADAME ABRAHAM.

Enfin, ma chère Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de M. le marquis de Moncade! Il me tarde que cela ne soit déjà, et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mère; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c'est que, comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

MADAME ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous? Il est neveu de feu mon père; nous avons été élevés ensemble : je ne connaissais personne plus aimable que lui, j'ignorais même qu'il en fût; je lui trouvais de l'esprit, du mérite : il était amusant, tendre, complaisant; je l'aimais aussi.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait[1]! qu'il est petit! qu'il est mince! Son mérite paraît ridicule, sa tendresse, maussade. C'est un petit homme de palais, la tête pleine de livres, attaché à ses procès, un bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le marquis de Moncade! le beau point de vue[2]! que de légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles grâces surtout!

MADAME ABRAHAM.

Les bourgeoises, qui ne sont pas connaisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant : les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de grâces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le marquis[3]!

MADAME ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois; et sans les cent mille francs qu'il vous devait, je ne l'aurais jamais connu.

[1] Style affecté de l'époque, qu'emploie l'auteur pour s'en moquer.

[2] On voit encore ici que l'auteur a soin de mettre ces locutions singulières dans la bouche d'une bourgeoise qui veut imiter le grand monde.

[3] Cette réflexion, dans sa naïveté, est profondément comique. Cette scène est très-courte, et cependant l'exposition est complète.

SCÈNE II.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, Marton? C'est lui, apparemment.

MARTON, à madame Abraham.

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

MADAME ABRAHAM, à Benjamine.

L'incommode visite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE, à madame Abraham.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance.

MADAME ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple[1]! J'avais cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasserait: mais point du tout; je ne sais où j'ai péché un si sot frère. Voilà comme était feu votre père.

MARTON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le marquis?

MADAME ABRAHAM.

Non, garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

MADAME ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudra-t-il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour? Vraiment, monsieur Mathieu, je vous le conseille! venez un peu m'étourdir de vos raisonnements; je vous attends.

MARTON.

Le voilà. (Elle sort.)

[1] Cette expression n'est pas exempte de recherches; le style de madame Abraham est une parodie de celui du marquis de Moncade; mais, au lieu d'un jargon élégant, ses phrases affectées, et mêlées d'expressions communes, trahissent la bourgeoise et ajoutent au comique de son rôle.

SCÈNE III.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

M. MATHIEU rit.

Ah, ah, ah, ah.

MADAME ABRAHAM, à Benjamine.

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU.

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

MADAME ABRAHAM, à M. Mathieu.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, madame Abraham, et sur le vôtre aussi : elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de me dire que... Oh! ma foi, cela est fort plaisant.

MADAME ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, à part.

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariiez ce soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un marquis : est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. (Bas à madame Abraham.) Il le prend mieux que nous ne pensions.

MADAME ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

Quoi! ma sœur? ai-je dit. — Oui, votre sœur, votre propre sœur, madame Abraham. — Bon, bon! quelle peste de conte! — Rien n'est plus vrai. — Eh! non, je ne vous crois point. Quelle apparence? Ma sœur, qui fait encore actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un marquis! Allons donc, vous vous moquez. — Mais vous ne riez pas, vous autres.

MADAME ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinents qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant : je ne pensais pas que c'était vous donner un ridicule.

MADAME ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, monsieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire; je m'en vais retrouver ces impertinents nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

MADAME ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu! non, votre honneur m'est trop cher.

MADAME ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera partout comme des folles.

MADAME ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La ville est une sotte; et vous aussi, monsieur mon frère.

BENJAMINE.

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU.

Comment donc! la chose est-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle...

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU, stupéfait.

Ma sœur!

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, mon frère, il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et depuis la mort de son père, j'ai encore augmenté considérablement son bien; je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération; et jugez si je choisis bien : c'est M. le marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous? C'est un seigneur ruiné.

MADAME ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai; et, demain, il sera aussi à son aise qu'aucun autre seigneur de la cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

MADAME ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avait pour bien que ses aïeux : quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu!

MADAME ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment.

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisaient à pleines mains dans ma caisse, et elle ne croyait pas que je l'eusse encore assez payée.

MADAME ABRAHAM.

Elle avait raison : vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étais son mari qu'en peinture, elle craignait de déroger avec moi : en un mot, j'étais le George Dandin de la comédie.

MADAME ABRAHAM.

Elle en usait encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

MADAME ABRAHAM.

Des mépris à ma fille! des mépris[1]! Ma fille est-elle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, en vérité vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face: il n'y a que vous qui parliez comme cela. Et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort désagréable! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferais point, dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon oncle, quand monsieur le marquis ne serait pas un galant homme comme il est, je me flatterais, par ma complaisance, de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi! vous aussi, ma nièce? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

MADAME ABRAHAM.

Laissez là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter? Qu'il était neveu de feu son père? Elle le sait bien. Qu'il la lui avait promise en mariage? J'en conviens. Que c'est un conseiller, aimable, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine; et que si elle n'est pas à Damis, mon bien ne sera pas à elle.

MADAME ABRAHAM.

Eh! gardez-le, monsieur Mathieu, gardez-le; elle est assez riche par elle-même; et ce serait trop l'acheter, que d'écouter vos sots raisonnements.

[1] Ce passage semble être une imitation en prose de celui de l'*Andromaque* de Racine, lorsque Hermione dit à Pyrrhus :

> . . . . . Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?
> Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
> Pensez-vous que ma vue inspire du mépris?

Et la fin rappelle ces deux vers de *Tartufe* :

> Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
> Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu. Et quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

MADAME ABRAHAM.

Adieu, monsieur Mathieu, adieu.

SCÈNE IV.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

MADAME ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement : peut-être y aurait-il donné son agrément.

MADAME ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Bon, bon! ah! qu'il se défâchera bientôt! il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu ; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : et je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir en qualité d'oncle, parmi les seigneurs qui viendront, sans doute, à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne [1]. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous mes parents. Ce sont des gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCÈNE V.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MARTON.

Miséricorde! Pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

[1] Vers du *Misanthrope* :

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne

BENJAMINE, à Marton.

Damis ? Quoi ! il est de retour ?

MARTON, à Benjamine.

Apparemment.

MADAME ABRAHAM, à Marton.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, non, reviens ; il vaut mieux...

MARTON, à madame Abraham.

Hâtez-vous de résoudre, il approche.

MADAME ABRAHAM.

Eh ! faut-il tant de façons ? Il faut le congédier.

BENJAMINE, à madame Abraham.

Pour moi, je me retire; je ne saurais soutenir sa vue.

MADAME ABRAHAM, à Benjamine.

Marton nous en défera. (A Marton.) Charge-t'-en.

MARTON.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

MADAME ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh ! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCÈNE VI.

MARTON, seule.

De la pitié pour un homme de robe ! La pauvre espèce de fille ! Je crois, le ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore ; mais j'y vais mettre ordre. Oh ! ma foi, il tombe en bonne main : le voilà.

SCÈNE VII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Bonjour, monsieur.

DAMIS.

Comment se portent ma chère Benjamine et madame Abraham, ma tante?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser, à ma terre, mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il fallait y rester pour les terminer; elles en auraient été charmées : et, en votre place, j'y retournerais sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y sont pas, monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étaient.

MARTON.

Eh bien, on m'a défendu de faire entrer personne : cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense, à coup sûr, n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur : elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

MARTON.

Comment! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure; cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je vais vous envelopper cette malhonnêteté dans un compli-

ment; mais vous ne voyez rien. Ma maîtresse donc m'a chargée de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle : bien entendu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah, ciel ! Benjamine cesserait de m'aimer ?

MARTON.

La grande merveille !

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine ? De quoi suis-je coupable à son égard ? Que lui ai-je fait ?

MARTON.

Eh non, monsieur Damis ! elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée : il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction : mais il étale une figure charmante, il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, ravissants ; il chante, il parle en même temps, et de mille choses différentes à la fois : tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent ; ce sont des nouveautés, elles en ont les grâces : il parle d'épouser, il parle de la cour, de nous y faire briller. Cela est tentant, et vous conviendrez qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi ! elle va épouser un homme de cour ?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, monsieur le marquis de Moncade ; et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne, et je me donne à l'écuyer de monsieur le marquis.

DAMIS.

Monsieur le marquis de Moncade ? Marton, je n'ai donc plus d'espérance ?

MARTON.

Bon ! il y a un dédit de fait ; et c'est ce soir qu'ils s'épousent.

Aussi, il fallait que vous allassiez à votre campagne ! Eh ! mon de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le temps de sa réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidèle ! je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui dise un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robe sont tenaces !

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, observant de loin; DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Ma chère Marton !

MARTON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne..

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS.

Veux-tu me voir à tes genoux ?

MARTON.

Eh ! levez-vous, monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure pour me refuser la faveur...

LE MARQUIS, sans être vu, à part.

Les faveurs !

MARTON.

Que voulez-vous, monsieur ?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS.

Oh, oh! diable, diable! il offre sa bourse! Il est, ma foi, temps que je vienne au secours de la pauvre enfant. (Il s'approche de Damis et de Marton.)

DAMIS.

Prends-la, de grâce.

MARTON, regardant la bourse.

Il m'attendrit...

LE MARQUIS, se mettant entre eux deux.

Courage, monsieur, courage! Mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS, s'en allant.

Que je suis malheureux!

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Hé! non, hé! non, que je ne vous fasse pas fuir. Revenez donc, monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton : je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah! monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des tourments qu'elle vous fait souffrir.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, MARTON.

LE MARQUIS.

Comment, comment, Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespères? Mais vraiment tu as tort, il est assez aimable. Tu te piques de cruauté! Eh fi, mon enfant! eh fi! cela est vilain; c'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission...

LE MARQUIS.

Toi, cruelle, Marton ! avec ces yeux brillants, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant ? Je n'aurais jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais ? Tout le monde y serait trompé comme moi. Toi, cruelle !

MARTON.

Eh ! non, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Eh ! tu ne l'es pas ? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance : cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant ? N'est-ce pas quelque petit avocat ?

MARTON.

Non, monsieur le marquis ; c'est un conseiller.

LE MARQUIS.

Un conseiller ? La peste, Marton ! un conseiller ? mais, ventrebleu, tu choisis bien : tu as du goût, tu ressembles à ta maîtresse : tu cherches à t'élever. Je t'en félicite.

MARTON.

Monsieur le marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu ? C'est Damis qui sort ? c'est à Damis que je viens de parler ? Ah ! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit ? je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long, tu cherches à rompre les chiens [1] : non, non, tu n'y réussiras pas, je ne prends point le change. Je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandait des faveurs ; tu étais interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettait...

MARTON.

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l'introduire auprès de ma maîtresse.

[1] Terme de chasse, qui veut dire ici : *tu cherches à détourner la conversation.*

LE MARQUIS.

Et que ne me le disais-tu? je l'aurais introduit moi-même: c'est un plaisir que j'aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas : j'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois?

MARTON.

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble, on le lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme ?

LE MARQUIS.

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher? Il est vrai, cela est fort difficile.

MARTON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais, cela est dur à elle, cela est inhumain : renvoyer, congédier ainsi pour moi un soupirant, un jeune homme qu'on aimait, un mari promis! Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? comment a-t-il reçu ce compliment ?

MARTON.

Avec désespoir.

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devais bien lui dire, pour le consoler, que c'était moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moncade, qui lui enlevait sa maîtresse : cela lui aurait fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon ! la raison est bien faite pour ceux qui aiment !

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde? D'où vient que je ne vois personne, ni mère ni fille? Ne sont-elles pas ici ? Benjamine est-elle encore couchée? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

SCÈNE X.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

MARTON, au marquis.

Voilà déjà madame Abraham.

MADAME ABRAHAM.

Eh! monsieur le marquis, quoi! vous êtes ici?

LE MARQUIS, à madame Abraham.

Vous voyez, depuis une heure.

MADAME ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LE MARQUIS.

Et je commençais à jurer [1] furieusement contre vous et contre votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

MADAME ABRAHAM.

Marton, va auprès de ma fille : qu'elle vienne au plus vite ici.

(Marton sort.)

SCÈNE XI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable, madame Abraham, comment diable! je n'y prenais pas garde. Quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! En honneur, on vous trouverait encore des retours de jeunesse : oui, on ne vous donnerait jamais l'âge que vous avez.

MADAME ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, madame Abraham? Mais ne me mentez pas, je suis connaisseur.

[1] La licence des mœurs de la cour, sous la régence, pouvait autoriser une pareille inconvenance de langage.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah ! madame Abraham, cela vous plait à dire. Trente-neuf ans ! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentiments, ce goût noble, ce visage prudent ? Vous me trompez assurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh ! ma foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'être démentie.

MADAME ABRAHAM.

On s'en fâcherait d'un autre ; mais vous donnez à tout ce que vous dites une tournure si polie.... Monsieur le marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS, galamment.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

MADAME ABRAHAM.

J'aurais été charmée que vous eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh ! madame Abraham, parlons des choses qui nous réjouissent ; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit : je me repose sur vous de tous mes intérêts.

MADAME ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains, je vous assure.

LE MARQUIS.

Eh ! je le sais.

MADAME ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement à vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh ! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon intendant ; il doit venir : vous vous arrangerez avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Je viens de faire porter à votre hôtel mille louis, pour faire les faux frais des noces.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, je ne veux point de cela.

MADAME ABRAHAM.

Ah ! monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Exigez-vous absolument que cela soit ainsi? Eh bien, allons, je les accepte : êtes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance.

MADAME ABRAHAM.

Il est vrai; mais...

LE MARQUIS.

Je suis pourtant fâché contre vous : on dirait que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini : parlons de votre fille. Hem! ne la verrons-nous point? La voilà peut-être. Non; c'est un de vos gens.

SCÈNE XII.

UN LAQUAIS, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS.

Madame, on vous demande.

MADAME ABRAHAM, au laquais.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur le commandeur de...

MADAME ABRAHAM

Qu'il attende.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XIII.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'il attende! Ah! madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition! un commandeur!

MADAME ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas; gardez-le toujours, cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse. Allez, allez faire affaire avec le commandeur.

MADAME ABRAHAM.

Vous laisserai-je seul vous ennuyer ?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

MADAME ABRAHAM.

C'est pour un instant, et j'entends ma fille.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, seul.

Les sottes gens que cette famille ! Il y aurait, ma foi, pour en mourir de rire. Mais il y a déjà huit jours que cette comédie dure, et c'est trop : heureusement elle finira ce soir : sans cela, je désespérerais d'y pouvoir tenir plus longtemps, et je les enverrais au diable, eux et leur argent. Un homme comme moi l'achèterait trop.

SCENE XV.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, tendrement.

Eh ! venez donc, mademoiselle, venez donc. Quoi ! me laisser seul ici, m'abandonner ! Cela est-il bien ? cela est-il joli ? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le marquis, je suis excusable. J'étais à m'accommoder pour paraître devant vous : mais comme je savais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avançais ; tout allait de travers : je croyais que je n'en viendrais jamais à bout. Cela me désespérait.

LE MARQUIS, gracieusement.

C'était donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez ? Je suis touché de cette attention. Vous êtes aujourd'hui belle comme un ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monsieur le marquis ; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les moments de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh ! mademoiselle, vous avez un air de qualité ! Défaites-vous donc de ces discours et de ces sentiments bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ! ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la cour ? Les femmes y pensent tout différemment ; et, loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime ?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime ! Mais cela est fort bien, continuez, courage. Un mari qu'on aime ! Gardez-vous bien de parler ainsi, cela vous décrierait, on se moquerait de vous. Voilà, dirait-on, le marquis de Moncade : où est donc sa petite femme ? Elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui, elle en est folle. Quelle petitesse ! quel travers !

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari ?

LE MARQUIS.

Du moins il y a du ridicule. A la cour, un homme se marie pour avoir des héritiers ; une femme, pour avoir un nom : et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer ! le moyen de pouvoir bien vivre ensemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde, en bons amis. On ne s'y pique ni de cette tendresse bourgeoise, ni de cette jalousie qui dégraderait un homme comme il faut. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme : « Eh ! bonjour, mon cher chevalier. Où diable te fourres-tu donc ? Je viens de chez toi : il y a un siècle que je te cherche. Mais, à propos, comment se porte ma femme ? Êtes-vous toujours bien ensemble ? Elle est aimable au moins ; et, d'honneur, si je n'étais son mari, je sens que je l'aimerais. D'où vient donc que tu n'es pas avec elle ? Ah, je vois, je vois... je gage que vous êtes brouillés ensemble. Allons, allons, je vais

lui envoyer demander à souper pour ce soir : tu y viendras; et je veux te raccommoder avec elle. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paraît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui ne l'a jamais vu que de loin. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela paraît étranger; on y tombe des nues, on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y sommes à l'aise, parce que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt : il n'est pas mauvais. Mais (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin, je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à monsieur le marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot-de-vin, vous le connaissez donc, monsieur le marquis de Moncade?

POT-DE-VIN.

Si je le connais? Vraiment, je le crois : j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTON.

Son intendant? Quoi! vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc, mademoiselle Marton, fi donc! un homme de robe! est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devait pas un sou, il payait tout comptant, tout passait par ses mains; point de mémoires, pas le moindre petit procès : il n'y avait pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison; je n'y faisais rien, je me rouillais; j'y perdais mon temps et ma jeunesse; j'y enterrais le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTON.

Chez monsieur le marquis, je crois que vous le faites bien valoir, le talent?

M. POT-DE-VIN.

Oh! ma foi, parlez-moi d'un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux! quelle générosité! quelle grandeur d'âme! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur par-

ler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment; ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement; c'est un temps qu'on vole à leurs plaisirs : on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucun détail : et monsieur le marquis pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne tout comme il me plait; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, j'abats, je plante, je vends, j'achète, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en aperçût.

M. POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme.

MARTON.

Bon ! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connais pas?

M. POT-DE-VIN.

Ah ! que madame Abraham a d'esprit ! que c'est une femme bien avisée, bien prudente ! Elle fait là une bonne affaire, de donner sa fille à monsieur le marquis; et, entre nous, mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, monsieur Pot-de-Vin ?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disais un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferais manquer.

MARTON.

Comment donc?

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que monsieur le marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe je suis arrêté par un nombre infini de gros financiers et d'agioteurs. — Eh ! monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'amour, et des millions. — Messieurs, il n'est plus temps, j'en suis fâché. Monsieur le marquis a fait un dédit. — Eh ! nous le payerons avec plaisir, nous l'achèterons tout ce qu'il vaudra. Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse; monsieur Pot-de-Vin, voilà mille louis : prenez, livrez-nous sa main, qu'il épouse ma fille; vous le pouvez, si vous voulez. Au moins, parlez-lui de nos richesses.

MARTON.

C'est-à-dire qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. Et vous les rebutez tous ?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds. Ils ne manquent pas de me dire : — Ah ! madame Abraham vous a mis dans ses intérêts ? — Non, messieurs, elle ne m'a encore rien donné. — Cela n'est pas possible, monsieur Pot-de-Vin ; elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or. — Je ne suis pas intéressé, messieurs. — Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si monsieur le marquis savait cela, peut-être changerait-il de visée ; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah ! monsieur Pot-de-Vin, monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé !

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort ; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marton : monsieur le marquis inspirera la générosité à son épouse ; vous verrez vos profits croître au centuple ; et vous connaîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur ou celle d'un bourgeois.

MARTON.

Voici monsieur le marquis, je vous laisse avec lui.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-Vin ? Quoi ! me venir relancer jusqu'ici ? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une Furie attachée à mes pas. Çà, parlez donc, que voulez-vous ? qui vous amène ?

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre? Ah! oui, à propos; vous avez raison, c'est moi qui vous l'ai ordonné; je n'y pensais pas, je l'avais oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie? mes équipages...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le carrossier...

LE MARQUIS.

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le doreur...

LE MARQUIS.

Les harnais bien brillants?...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le sellier...

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis : mais le tailleur, le marchand de galon...

LE MARQUIS.

Le tailleur, le marchand de galon, le doreur, le diable : qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux...

LE MARQUIS.

Je ne les connais point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux et avec madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le français? cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Avec ma permission? Monsieur Pot-de-Vin, vous êtes mon intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulais prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serais fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde : j'en passe par tout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez-en de même avec moi : laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, tirant un papier de sa poche.

Monsieur le marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter : arrêter un mémoire ici? Est-ce le temps, le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc : il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN.

(Il lit.)

« Mémoire des frais, mises et avances faits pour le service de monsieur le marquis de Moncade, par moi, Pierre-Roch Pot-de-Vin, intendant de mondit sieur le marquis...

LE MARQUIS.

Eh! laissez là ce maudit préambule.

(Il se jette dans un fauteuil.)

M. POT-DE-VIN.

« Premièrement...

(Le marquis fredonne un air, et M. Pot-de-Vin s'arrête.)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez, je vous écoute.

M. POT-DE-VIN.

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procureur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc, pour les engager à veiller aux affaires de monsieur le marquis, cent sept livres. »

LE MARQUIS se lève, et répète deux pas de ballet.

Fort bien, fort bien, allez toujours votre train.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir mené les susdits à l'Opéra, voiture et rafraîchissements y compris, soixante-huit livres onze sous six deniers. »

LE MARQUIS, chante.

C'est trop languir pour l'inhumaine;
C'est trop, c'est trop...

M. POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce n'est pas trop : en honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, riant.

Eh! qui diable vous conteste rien, monsieur Pot-de-Vin! je n'y songe seulement pas. Quoi! voulez-vous encore m'empêcher de chanter? C'est une autre affaire. Achevez vite.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été parrain du fils de la femme du commis du secrétaire du rapporteur de monsieur le marquis, cent quinze livres. Item... »

LE MARQUIS, lui arrachant le mémoire.

Eh, morbleu! donnez. Item! hem! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez; j'ai tout entendu, j'arrête votre mémoire. Votre plume. Voilà qui est fait. Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCÈNE III.

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Mon cher marquis!

LE MARQUIS, courant à l'embrassade.

Ah! c'est toi, gros commandeur? Allez, allez, monsieur Pot-

de-Vin : ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir madame Abraham.

(M. Pot-de-Vin sort.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah ! marquis, marquis, je t'y prends avec monsieur Pot-de-Vin chez madame Abraham ! Je te devine, mon cher : le fait est clair, tu viens emprunter...

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Fi donc, commandeur, fi donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque ; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah ! quelle femme, quelle femme !

LE MARQUIS

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu'il était. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande chienne...

LE MARQUIS.

Doucement, commandeur ; doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami : n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre ? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle, et cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensai comme toi : mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère ?

LE MARQUIS, riant.

Oui, mon cher commandeur; j'épouse sa fille, j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses, là, là, sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très-sérieusement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela est risible : ah, ah, ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir. J'épouserais le diable, madame Abraham même. Elle achète l'honneur de faire porter mon nom à sa fille, deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, marquis! c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir, quand tu seras un peu familiarisé avec les espèces de l'usurière! Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon, bon! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille, et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit conseiller, neveu de feu monsieur Abraham, que Benjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avait à moi pour plus de cent mille francs de billets : elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien, elle craignait que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh! ma foi, je m'en prie; je t'amènerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre : bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parents de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! morbleu, qu'ils en soient, marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu les connaisses déjà : des procureurs, des notaires, des commissaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paraîtra la première fois à la cour: oh! morbleu, quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire; qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux, et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introducteur, le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connaître. Bon, elle vient à propos.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, BENJAMINE, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Approchez, mademoiselle; voilà monsieur le commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, marquis! une grande demoiselle, bien faite, bien aimable, bien raisonnable! Ah! vous êtes un fripon; vous me trompiez, mon cher; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monsieur le commandeur.

LE MARQUIS, au commandeur.

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR, au marquis.

Foi de courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, à part.

Que ces gens de cour sont galants!

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment, marquis! je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'était un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la ville; c'est une pierre précieuse qui aurait toujours été enterrée, et qu'on n'aurait jamais su mettre en œuvre. Oui, oui, je vous en souhaite, messieurs les bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure! Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites, attendez-vous-y!

LE MARQUIS.

Mademoiselle, monsieur le commandeur s'est offert à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonne main; il connaît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos dames,

et de la joie que votre venue répandra. Mais j'aperçois madame Abraham; son aspect m'effarouche: je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS, au commandeur.

A la noce, ce soir.

LE COMMANDEUR, au marquis.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Ma mère, voilà monsieur le commandeur qui se sauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis est toujours badin.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, madame, plumez-moi ces petits bâtards de la fortune, dont les pères avares ne meurent jamais: aidez-les à dissiper en poste le trésor enterré de leurs pères, avant qu'ils en soient maîtres; c'est dans l'ordre: écorchez-les tout vifs, je vous les abandonne. Mais piller des gens de condition! des commandeurs encore! Ah, ah! madame Abraham, il y a de la conscience.

MADAME ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas monsieur le commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non, et je vais écrire à quelques autres seigneurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parents et ceux de feu votre mari?

MADAME ABRAHAM.

Non, monsieur le marquis, je n'en ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, monsieur le marquis; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

MADAME ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisants visages! ils auraient bonne grâce à se trouver avec tous vos seigneurs! c'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non, vous me connaissez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous; ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parents dans mes lettres à mes amis, et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert : est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir : j'y cours, vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma mère, empêchez donc monsieur le marquis d'y aller.

MADAME ABRAHAM.

Eh! monsieur le marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serais au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine : et, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frère, j'en fais mon affaire : je veux aller moi-même le prier.

MADAME ABRAHAM.

Ah! monsieur le marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi? est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille?

BENJAMINE.

Eh ! mais...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non.

MADAME ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire !

LE MARQUIS, gracieusement.

Eh ! tant mieux, ventrebleu ! voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton : il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paraître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive mal.

LE MARQUIS.

Moi ? un homme de cour ? Cela serait nouveau. Ah ! ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il ? N'est-ce pas ici, vis-à-vis ?

MADAME ABRAHAM.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis. (A Benjamine.) Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment ? Hé bien ! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu. Je vais à monsieur Mathieu. (Il va pour sortir.)

Madame Abraham et Benjamine le reconduisent.

LE MARQUIS, se retournant.

Où allez-vous donc, mesdames ?

MADAME ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh ! mesdames, laissez-moi sortir, je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, ma fille, voilà pourtant cet homme de condition qui, au dire de monsieur Mathieu, devait t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah! ma mère, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela était dans l'ordre; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'aurait fait en notre place.

MADAME ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage?

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

MADAME ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut: mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

MADAME ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier! Mais monsieur le marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvait arracher son consentement?

MADAME ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

MARTON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON.

Madame, monsieur Pot-de-Vin, l'intendant de monsieur le marquis de Moncade, est là: lui dirai-je d'entrer?

MADAME ABRAHAM.

Non : je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même temps à tous nos parents. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

MARTON, BENJAMINE.

MARTON.

Madame votre mère dit qu'elle va écrire à tous vos parents; et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miséricorde! est-elle folle? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh! Marton, monsieur le marquis le veut, il s'en est expliqué.

MARTON.

Il fallait lui dire que c'étaient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui! par ma foi, c'est donc qu'il veut se donner la comédie.

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'âme, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et surtout mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crève-cœur de me voir devenir grand' dame, de m'entendre appeler madame la marquise! Oh! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton?

MARTON.

Assurément, elles en crèveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver, une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelants de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah ! que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres : - En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait; cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de cour ! qu'a-t-elle donc de si aimable ? Voyez ! — Bon, bon ! dira une autre, il est bien question d'être aimable ! Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes, que ce grand seigneur se rend ? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime ? Fi donc ! c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera ! et j'en serai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir !

MARTON.

Ah ! je le crois. Mais, surtout, n'oubliez pas d'appuyer sans cesse, en leur parlant, sur les titres de leurs tristes maris. Je les vois crever de dépit en vous entendant dire, en les quittant : « Adieu, messieurs les notaires, les commissaires, les procureurs : adieu, mes cousines, leurs épouses ! madame la marquise de Moncade vous baise bien les mains; elle vous offre son crédit à la cour, où son rang l'appelle : disposez-en si vous en avez besoin. » A ces mots, la consternation se répand sur tous les visages : la foule des parents se disperse en rougissant, pâlissant, frémissant : et nous, en riant de leur humiliation, nous partons pour la cour, pour la cour ! Ah ! mademoiselle, sentez-vous bien ce que c'est que la cour ? Ah ! pour moi, la tête m'en tourne.

BENJAMINE.

Et à moi aussi. Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi, c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelque autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelque autre ? Quoi ! tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! il serait bien fou de ne pas le faire.

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connais mieux que toi : je suis sûre que ma

perte lui sera bien sensible. Il m'aimait trop pour pouvoir m'oublier si tôt : tu verras que, n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe ?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste quand tu lui as annoncé son congé ?

MARTON.

Fort triste : je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

SCÈNE X.

MARTON, BENJAMINE, DAMIS.

MARTON, à Benjamine.

Tenez, le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton.

(Elle sort.)

DAMIS, à Benjamine, voulant la retenir.

Arrêtez, cruelle.

SCÈNE XI.

MARTON, DAMIS.

MARTON.

Cruelle ! c'est bien le moyen de l'arrêter ! Hé ! monsieur Damis, qui diantre ! vous faites fuir ma maîtresse ? Je vous avais si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de marquis, et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous ? lui faire des reproches? Imaginez que vous l'avez appelée infidèle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Prenez l'intention pour le fait, et portez vos doléances ailleurs. Adieu, monsieur le conseiller : je suis votre très-humble servante.

SCÈNE XII.

DAMIS, seul.

Elle me fuit ! elle m'abandonne ! elle m'oublie ! avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter !

SCÈNE XIII.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amants ; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

M. MATHIEU.

Hé bien ? hé bien ?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon !

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille !

DAMIS.

Elle peut épouser son marquis.

M. MATHIEU.

Chansons !

DAMIS.

Non, non; l'infidèle ! ah, combien je la méprise !

M. MATHIEU.

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh ! taisez-vous, vous dis-je ; je vais parler à madame Abraham et à Benjamine d'un ton qu'elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il fallait leur dire ; mais ne vous embarrassez pas, ma nièce ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi ; dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection, c'est tout dire.

SCÈNE XIV.

M. MATHIEU, seul.

Oh, oh, madame ma sœur, et vous, mademoiselle ma nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment... Il vous faut des seigneurs, et ruinés encore ! Ah, ah ! laissez-moi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas. Nous faire cet affront !.... Que ce monsieur le marquis aille épouser ses marquises et ses comtesses. Ah ! que je voudrais bien, à l'heure qu'il est, le tenir ! que je le recevrais bien ! que je lui dirais bien son fait ! ni crainte ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne crains personne. Oui, je donnerais, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurais à lui décharger ma bile !

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, à part.

Voilà apparemment mon homme ; je le tiens.

M. MATHIEU, à part.

C'est lui, je pense ; qu'il vienne, qu'il vienne !

LE MARQUIS.

Monsieur, de grâce, n'êtes-vous pas monsieur Mathieu ?

M. MATHIEU, brusquement.

Oui, monsieur. (A part.) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monsieur le marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, brusquement.

Monsieur, je suis votre serviteur. (A part.) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi; je suis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, à part.

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse, je vous y ai attendu; et j'y serais encore si vos gens ne m'avaient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, à part.

Il vient de chez moi?

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS.

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc, je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (A part). Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez, par avance, que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! monsieur le marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, à part.

Je ne sais où j'en suis avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU, un peu brusquement.

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grâce, parez-moi du titre de votre neveu : c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux?

(Il se met à genoux.)

M. MATHIEU se met aussi à genoux pour le faire relever.

Eh! monsieur le marquis, monsieur le marquis... Mon neveu, puisque vous le voulez...

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous.

M. MATHIEU.

Non, monsieur. (A part.) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement : est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire...

M. MATHIEU.

Ma sœur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croyable? Madame Abraham, quoi! vous que j'estimais, en qui je trouvais quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas vous-même informé monsieur Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids? vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur; j'en ai honte pour vous : et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisais de vous.

M. MATHIEU, bas.

Ce courtisan est le plus honnête homme du monde. (Haut.) Ma sœur croyait encore que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime : sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festins; c'est ce soir que nous devons épouser : mais je vais rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Hé non, hé non! monsieur le marquis, je ne mérite pas...

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, il faut l'excuser...

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, monsieur Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis... mon neveu...

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation si je tiens ma parole.

M. MATHIEU, à part.

Oh! ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grâce, mon cher oncle. Je cours chez moi écrire a votre nièce et à mes amis; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connaître. Adieu, mon oncle. (A part, en s'en allant.) La bonne pâte d'homme!

SCÈNE XVI.

M. MATHIEU, seul.

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce seigneur: je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur à cause de moi: oh! quelle bonté! quel beau naturel! J'en ai pensé pleurer de tendresse. Allons revoir madame Abraham et Benjamine; elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance. Mais que deviendra Damis? Ce qu'il pourra; il se pourvoira ailleurs. Il m'attend chez moi... Oh! ma foi, je n'oserais plus y aller rentrer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien! mon frère, j'avais grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Moncade? Damis lui convenait beaucoup mieux? je ne savais ce que je faisais?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savais ce que je disais.

MADAME ABRAHAM.

J'étais une imbécile, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un seigneur?

M. MATHIEU.

Je vous demande pardon, j'étais un sot.

MADAME ABRAHAM.

Elle devait être malheureuse avec lui?

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les expressions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisaient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisait regarder monsieur le marquis avec de mauvais yeux : je me le représentais comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire, comme un petit-maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux : mais point du tout; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étais trompé; c'est un jeune seigneur sage, posé, aimable, plein d'esprit...

MADAME ABRAHAM.

Ah, ah! je connais bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chère nièce. Je jurerais que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh! ma foi, j'en suis enchanté.

MADAME ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à M. Pot-de-Vin, son intendant, que je lui assurais tout mon bien: je voudrais avoir cent millions, je les lui donnerais avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnaissance et de la mienne.

M. MATHIEU, riant.

Je voudrais que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici: je venais vous quereller, j'y ai trouvé Damis au désespoir, il m'a encore animé contre vous: enfin, j'étais dans une colère si grande, que je croyais que j'allais vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru, j'ai senti peu à peu que ma colère s'évaporait; et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

MADAME ABRAHAM.

Je savais bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse; je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

MADAME ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah, ah! laissez-moi faire, il n'y a qu'à appeler Martou.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

MADAME ABRAHAM.

Pour le congédier; elle l'entend à merveille : elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. (Elle appelle.) Marton! Bon : la voilà qui vient à propos.

SCÈNE II.

BENJAMINE, MARTON, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MARTON.

Madame, voilà le coureur de monsieur le marquis qui demande à vous parler.

MADAME ABRAHAM, à Marton.

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, monsieur le coureur.

SCÈNE III.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Très-humbles saluts, mademoiselle Benjamine. Serviteur, madame Abraham. Votre valet, M. Mathieu. (A Marton.) Bonsoir, friponne. (A Benjamine.) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moncade.

(Benjamine prend le billet avec vivacité.)

LE COUREUR.

Tètebleu, comme vous prenez cela! on voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

MADAME ABRAHAM, au coureur.

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR, à madame Abraham.

Grand merci, madame.

M. MATHIEU, au coureur.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime monsieur le marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, monsieur. (A Benjamine.) Et vous, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, à part.

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR.

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE, au coureur.

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc des amis de mon maître.

BENJAMINE.

Un duc, ma mère!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces. Votre très-humble et très-obéissant. (A Marton.) Sans adieu, mon adorable.

SCENE IV.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE, présentant le billet à M. Mathieu.

Tenez, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connaissiez mieux ce que vaut monsieur le marquis.

M. MATHIEU, prenant le billet.

Avec plaisir.

MADAME ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi, je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU lit.

« Enfin, mon cher duc... mon cher duc!... (Il lit la suscription.) « A monsieur, monsieur le duc de... »

MADAME ABRAHAM.

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, riant.

Oui, justement. Il nous a donné le billet qu'il portait à ce duc, ami de son maître. Peste du butor!

MADAME ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, riant.

« Enfin, mon cher duc, c'est ce soir que je... que je m'encanaille...

MADAME ABRAHAM.

Plaît-il, mon frère? Que dites-vous? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, lui montrant la lettre.

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

MADAME ABRAHAM lit.

« Que je... m'encanaille....

BENJAMINE lit.

« Que je... m'encanaille...

MARTON, lisant.

« Oui... canaille.

BENJAMINE.

Serait-il possible, Marton?

MARTON, à Benjamine.

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (Il lit.) « Enfin, mon cher duc, c'est ce soir « que je m'encanaille: ne manque pas de venir à ma noce, et d'y « amener le vicomte, le chevalier, le marquis, et le gros abbé. « J'ai pris soin de nous assembler un tas d'originaux qui composent « la noble famille où j'entre. Vous verrez premièrement ma belle- « mère, madame Abraham: vous connaissez tous, pour votre « malheur, cette vieille folle...

MADAME ABRAHAM.

L'impertinent!

M. MATHIEU.

« Vous verrez ma petite future mademoiselle Benjamine, dont « le précieux vous fera mourir de rire.

MARTON.

Écoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat!

M. MATHIEU.

« Vous verrez mon très-honoré oncle monsieur Mathieu, qui « a poussé la science des nombres jusqu'à savoir combien un écu « rapporte par quart d'heure... » Le traître!

MARTON.

Le bon peintre!

M. MATHIEU.

« Enfin, vous y verrez un commissaire, un notaire, une accolade « de procureurs. Venez vous réjouir aux dépens de ces animaux-« là, et ne craignez point de les trop berner: plus la charge sera « forte, et mieux ils la porteront; ils ont l'esprit le mieux fait du « monde, et je les ai mis sur le pied de prendre les brocards des « gens de cour pour des compliments. A ce soir, mon cher duc. « Je t'embrasse.

« Le marquis DE MONCADE. »

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTON.

Je crains bien que nous ne soyons pas emmarquisées.

MADAME ABRAHAM.

Aurait-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtisans. Je me serais donné au diable que c'était un honnête homme : j'étais en garde contre lui, et il m'a pris comme un sot.

MARTON, à M. Mathieu.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au coureur.

MADAME ABRAHAM.

Quand je lui en aurais donné dix, je ne m'en repentirais pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCÈNE V.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Hé! morbleu, mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre; et je vous ai donné celle que monsieur le marquis écrivait à un duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le cachet n'est pas rompu : je vais la raccommoder, et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo : il n'est pas aisé, il m'assommerait. Serviteur.

MARTON, au coureur.

Au diable, messager de malheur!

SCÈNE VI.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE.

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est sans doute quelque nouvelle insulte : mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore longtemps de nous; son coureur va lui-même le faire donner dans le panneau; et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

MADAME ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU, à Benjamine.

Il faut vous raccommoder avec Damis; il m'attend chez moi. Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle : laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée!

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui!

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Hé bien! le ferai-je venir?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTON, sortant.

Adieu le marquisat, adieu la cour.

SCÈNE VII.

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MADAME ABRAHAM.

Encore une chose qui me chagrine, mon frère.

M. MATHIEU.

Qui? Qu'est-ce?

MADAME ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la faiblesse de faire à ce beau marquis un dédit de cent mille livres.

M. MATHIEU.

Cent mille francs? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

MADAME ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Allez, allez, vous êtes encore trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide!

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

MADAME ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire; car je suis outrée, je ne me posséderais pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire.

(Elle sort).

SCÈNE VIII.

BENJAMINE, M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

Vous! Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle.

SCÈNE IX.

BENJAMINE, seule.

Que vais-je lui dire? Que sa présence m'embarrasse!

SCÈNE X.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait? Vous épousez le marquis de Moncade? Je vous perds pour toujours? Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah, Benjamine!

BENJAMINE.

Ah, Damis! je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, tout infidèle que vous êtes. Je voudrais que le marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine. Mais non, vous êtes trop belle, trop bonne : qui pourrait jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Hé bien, si cela était, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurais à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittais, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chère Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assurerait?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le marquis, oubliez votre infidélité; et moi, je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ah! ma chère Benjamine! Quoi! je revois en vous cette tendresse...

BENJAMINE.

Oui, Damis, et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(Damis lui baise la main.)

SCÈNE XI.

DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. (*A Damis.*) Hé bien! que vous avais-je promis?

DAMIS.

Ah! monsieur, il fallait ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE, *à Damis.*

Et moi, pour me faire connaître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Fort bien. Notre cousin le notaire est ici : je lui ai expliqué les intentions de votre mère et les miennes : il travaille à votre contrat de mariage. Oh! ma foi, monsieur le marquis aura un pied de nez.

SCÈNE XII.

MARTON, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARTON.

Voilà monsieur le marquis qui vient ici avec deux seigneurs de ses amis.

BENJAMINE.

Évitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore temps de paraître. En attendant que le contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur. Marton, reste là pour les recevoir.

SCÈNE XIII.

MARTON, *seule.*

Le maudit coureur! Hem! je l'étranglerais, le chien qu'il est, avec son quiproquo! Il n'y a que moi qui perds à cela. Oh! il n'en est pas quitte.

SCÈNE XIV.

MARTON, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, embrassant Marton.

J'embrasse d'abord. Est-ce là ta future, marquis? Elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh non! comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est, à coup sûr, quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, commandeur. (A Marton.) Mais où est donc madame Abraham, monsieur Mathieu, mademoiselle Benjamine? Je les croyais ici. Va donc leur dire qu'ils viennent; que ces messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTON, au marquis.

J'y vais, monsieur. (Elle va pour sortir.)

LE MARQUIS, l'appelant.

St, st. Et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas?

MARTON.

Assurément. Ils seraient bien difficiles!

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivait-il sur ce ton?

MARTON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis, il est ici : ne sera-t-il pas des nôtres? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis-lui bien.

MARTON, en s'en allant.

Quel dommage que de si jolis hommes soient si scélérats dans le fond!

SCENE XV.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Parbleu! marquis, tu me mets là d'une partie de plaisir des plus singulières. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS, au comte.

Tant mieux : elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR, au marquis.

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE.

Le commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, au commandeur.

Oui ; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde : ce sont des simagrées, elle se rengorge, elle s'évanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même ; on voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh! morbleu, commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris et de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR, au comte.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris-brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

SCÈNE XVI.

MARTON, UN COMMISSAIRE, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

MARTON.

Monsieur le marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, à Marton.

Qu'est-ce déjà que ce visage-là ?

MARTON.

C'est M. le commissaire, un beau-frère de feu M. Abraham.

LE MARQUIS.

Apprêtez-vous, mes amis ; voilà déjà un de nos acteurs. Soyez le bien venu, mon oncle le commissaire.

MARTON, bas.

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

M. le marquis...

LE MARQUIS.

Commandeur, comte, embrassez donc mon oncle le commissaire.

LE COMMANDEUR.

Embrassons.

LE COMTE.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterais.

LE COMTE.

Oh ! je connais monsieur le commissaire ; c'est un galant : tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE, au comte.

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

Il n'y a pas longtemps que je lui ai soufflé une jeune personne auprès de qui il avait déjà fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un commissaire : il est à la source.

MARTON, bas.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE XVII.

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

MARTON.

Messieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, dans le fond, à sa famille.

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham... Allons, commandeur, comte, je vous les présente, faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS, au commandeur.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonnerait plus.

MADAME ABRAHAM, à part.

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi, madame Abraham. Morbleu! je vous donne mon estime. Le diable m'emporte, vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée [1].

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écus. Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or.

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher oncle monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, à part.

Tu ne seras pas mon très-cher.

LE COMMANDEUR

Que je vous embrasse aussi, monsieur Mathieu : il y a longtemps que je cherchais à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connaît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS.

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien?

[1] C'est-à-dire, *ayant le meilleur des gendres*. Rotrou, Molière et Destouches ont dit également *s'engendrer*, pour, *se donner un gendre*. C'est un barbarisme

MARTON, bas.

Je m'étonnais qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon âme.

LE COMTE.

Je suis son serviteur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connaisse. J'épouse sa maîtresse, eh bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, bas.

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepeste! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE.

Je suis à madame la marquise.

BENJAMINE, au comte.

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; et si M. le marquis ne vous épouse pas je vous épouserai, moi.

BENJAMINE, bas.

Je mérite bien cela.

SCÈNE XVIII.

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE NOTAIRE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

M. MATHIEU, bas.

A notre tour, nous allons voir beau jeu. (Haut.) Approchez, mon cousin le notaire.

LE MARQUIS.

Il vient fort bien. Soyez le bien venu, mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez

de moi, sans doute; mais il n'est pas temps de rire. Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le notaire a raison. Oui, signons; nous rirons bien davantage après.

(Tout le monde signe.)

DAMIS.

Souffrez qu'à mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, riant.

Plait-il?

LE MARQUIS, riant.

Comment, comment? Qu'est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, riant.

Il y a du malentendu.

MADAME ABRAHAM.

Cela veut dire, monsieur le marquis, qu'il y a longtemps que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme.

MARTON, au marquis.

Le mot de l'énigme est que votre coureur a donné, par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle une lettre que vous écriviez à un duc de vos amis...

MADAME ABRAHAM, au marquis.

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, riant.

Ah, ah! marquis, tu ne seras pas marié.

LE COMTE.

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham! Je ne connaissais pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliais, je me déshonorais, j'épousais sa fille: elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. Ah! embrassez-moi, bonne femme! je n'oublierai jamais ce service. Mais vous payerez le dédit, n'est-ce pas?

MADAME ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire, mon-

sieur. Je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu, madame Abraham; adieu, mademoiselle Benjamine. Adieu, messieurs. Adieu, monsieur Damis : épousez, épousez; je le veux bien. Nous devrions, le comte, le commandeur et moi, vous faire l'honneur d'assister à votre noce : mais cela vous gênerait peut-être. Ma foi, mes amis, laissons libres ces bonnes gens, et retirons-nous. Adieu... Ne bougez pas. (Il sort en riant, avec le comte et le commandeur.)

SCÈNE XIX.

MARTON, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, DAMIS, BENJAMINE, M. MATHIEU.

MARTON.

Hé bien! vous vous promettiez de le berner : c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTON, aux spectateurs.

Et vous, messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

LA CHAUSSÉE.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

3 février 1735.

NOTICE SUR LA CHAUSSÉE.

Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée naquit à Paris, en 1692. Neveu d'un fermier général, il pouvait prétendre aux faveurs de la fortune : il y renonça pour se livrer entièrement aux lettres. Quoiqu'il fût lié de bonne heure avec la Motte, il resta fidèle aux bons principes, et défendit la poésie contre son détracteur. A cette époque, l'art de la versification régnait en despote : la prose, comme la roture, gardait un ton modeste. Plus tard, à l'aide des révolutions, la poétique de la Motte devait s'introduire par la force des idées, selon la loi des temps, et sans nom d'auteur. Si la Chaussée n'avait pas écrit en vers, son théâtre serait tombé dans le plus profond oubli. Le mérite de la versification a cela de bon, qu'il dispense à la rigueur d'une intrigue compliquée ; cependant le père du théâtre français n'avait pas cru que les vers pussent se soutenir seuls à la scène : Rodogune, Héraclius, Don Sanche d'Aragon, en sont la preuve. Nous croyons aujourd'hui que la force de conception du sujet et des caractères est la première condition d'existence au théâtre : Molière pensait sans doute ainsi, lorsqu'il écrivit en prose le *Festin de Pierre*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme* et le *Malade imaginaire*. Ce n'était pas que le talent du poëte lui manquât ; mais la richesse du sujet l'effrayait sans doute pour l'espace. La versification demande de la place ; l'on ne dit pas en vers tout ce qu'on veut dire, sans faire de grands sacrifices de détails ; et quelles comédies plus remplies à cet égard que celles du grand maître?

La Chaussée passe à tort pour avoir créé le drame, c'est-à-dire la comédie larmoyante ou la tragédie bourgeoise : avant lui, Corneille avait pensé que « la pitié pourrait être excitée plus fortement en nous par la vue des « malheurs arrivés aux personnes de notre condition, que par l'image de « ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques. » Mais la Chaussée fut le premier qui se borna exclusivement à ce genre mixte qui, de nos jours, envahit le théâtre ; il avait pour le faire réussir toutes les conditions exigées à cette époque : il écrivait en vers, son style joignait l'élégance à la pureté ; ses pièces, conduites régulièrement, étaient simples et attendrissantes. Aussi son triomphe fut-il complet ; et, sous le feu des saillies de Piron et de Collé, qui ne cessèrent de poursuivre les *homélies du révérend père la Chaussée*, le succès lui resta-t-il fidèle.

La Préjugé à la mode, *Mélanide*, *l'École des mères* et *la Gouvernante*, sont pour la Chaussée des titres impérissables dans l'histoire du théâtre ; et quoique ces pièces ne soient plus représentées, on ne peut nier qu'elles n'aient un mérite réel.

La Chaussée s'est essayé dans la tragédie et dans la farce, mais sans vocation véritable. Il mourut le 14 mars 1754, âgé de soixante-deux ans.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 3 FÉVRIER 1735.

ACTEURS.

CONSTANCE.
DURVAL, époux de Constance.
ARGANT, père de Constance.
SOPHIE, nièce d'Argant.
DAMON, ami de Durval, amant de Sophie.
CLITANDRE, DAMIS, marquis.
FLORINE, suivante de Constance.
HENRI, valet de chambre de Durval.

La scène est au château de Durval.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

Ah! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense,
Et celle de l'hymen, vous?

CONSTANCE.

Ce doute m'offense.
Vous me connaissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

Madame, pardonnez...
(A part.)
Épouse vertueuse autant qu'infortunée!

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée:

Damon, soyez-en sûr; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi! votre liaison...?

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnais point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs et d'alarmes!
Elle outrage à la fois mon amour et ses charmes.
On se trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne sais quel exemple, ou plutôt quelle erreur,
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable?
Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable.
Enfin, elle me croit complice d'un époux....

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Brisons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espère,

Vous savez que son sort dépend de votre père.

CONSTANCE.

J'attends Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus...

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée et de langage.
Surtout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, à part, en sortant.

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux?
Que Durval devrait bien y borner tous ses vœux!

SCÈNE II.

CONSTANCE.

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidèle et si sage!
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?...
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse.
L'éclat ne servirait encor qu'à me trahir;
D'un ingrat qui m'est cher je me ferais haïr;
Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine:
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCÈNE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurais prévenu.

ARGANT, d'un ton fâché.

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paraissez ému!

ARGANT.

Je suis même en colère.
Je sors de chez Sophie; elle tient de sa mère.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;

Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi! vous savez...?

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

Durval est à peu près ce que je fus jadis ;
Ce temps n'est pas si loin que je ne m'en souvienne.
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, et me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et, véritablement, une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devait être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savait pas, ni vous non plus, madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme ;
Elle crut perdre au change ; elle dissimula
Peut-être près d'un mois; après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge ;
Madame se plaignit, et mon père en fut juge.
Le bonhomme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie....
Je répondrais de même, et j'irais en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit et m'enchante...
Eh! bien, madame, soit; vous êtes très-contente...
Oui... très-heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites partout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste et cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... J'enrage de bon cœur...
Mais, de grâce, achevez de me tirer d'erreur;
Ma nièce est votre amie, et je lui sers de père.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chère.

ARGANT.

Oui; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit.
Damon et votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, et ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée? Où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimères pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses désirs;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma nièce en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin et d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, à part.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
(Haut.)
Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée;

Je ne méritais pas d'être si fortunée ;
Mais enfin, si mon sort cessait d'être aussi doux,
Si j'avais à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherais ma honte en me rendant justice,
Et je me garderais d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur aurait pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connaître,
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentiments, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense :
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma nièce ;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse ;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi
J'avais à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma nièce l'aimerait ?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie[1].
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus ; c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelque inquiétude.
En cela j'aurais tort de la désapprouver :
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

[1] Acception vicieuse, au lieu de *je le soupçonne.*

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
(Sophie paraît.)
Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCÈNE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, à Sophie.

Ma nièce, comment donc entendez-vous la chose?

SOPHIE, en regardant Constance.

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier! quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire;
Damon.

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT.

Hé! c'est apparemment madame que voilà,
Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en était un.

ARGANT.

Parbleu, c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi! vous me souhaitez un semblable partage?
(En montrant Constance.)
Madame est donc heureuse?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir [1].
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois :
Peut-être, si mon sexe, abusé tant de fois,
Pouvait espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirais Damon.... L'exemple me rend sage :
Madame, j'ai des yeux, et je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paraître ;
On lui reprocherait tout ce qu'il voudrait être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis et mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le soujugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité [2].

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, en montrant Constance.

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance, heureuse! elle?

CONSTANCE, avec vivacité.

Oui, madame, je le suis.

[1] *Prévenir* est employé ici à tort pour *prévoir*.

[2] Apparemment que ce préjugé existait quand l'auteur a écrit, car on n'en aurait pas souffert la supposition; il n'y en eut jamais de plus bizarre, on peut même dire de plus monstrueux. Que, dans un certain monde et pendant un certain temps, l'opinion ait fait de la fidélité conjugale un travers et un ridicule, au point que l'on ait rougi de l'avouer, il faut bien le croire, puisque tant d'écrivains l'attestent; et c'est une preuve que les fantaisies de la mode et les caprices de l'esprit de société peuvent amener le plus étrange renversement dans toutes les idées de la morale et du bon sens. (LA HARPE.)

SOPHIE, avec vivacité.

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes et de grâces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgrâces?
Elle a dit mon secret; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connais plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, et je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue...?

SOPHIE.

Oui, malgré vous, madame,
J'ai vu.... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.
Mais que dis-je? J'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément!
Celle-ci ne veut pas épouser son amant;
Constance... Mais qui diable y pourrait rien comprendre?
En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre:
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(Il sort.)

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, à Sophie.

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE, en rêvant.

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable;
Je le disais.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable?
Oui, ma chère Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devraient être égaux...! Mais ils ont fait les lois.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave!
Sa femme est sa compagne, et non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE, tendrement.

M'en soupçonneriez-vous?

SOPHIE.

Non, je vous rends justice;
Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice;
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon
Tous vos soins de paraître heureuse en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime!

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien faible retour!

L'estime d'un époux doit être de l'amour :
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres[1].
Quoi ! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres ?
Se contenteraient-ils de n'être qu'estimés ?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née et trop tendre, et trop vive,
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :
J'aimerais trop Damon ; j'en ferais un ingrat,
Et j'en mourrais, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE, d'un ton affectueux.

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté ?
Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui vous en reste ?
Ce n'était qu'une embûche et qu'un piége funeste,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCÈNE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

Madame, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle ?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement... !
Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE.

Mon époux ?

FLORINE.

Votre époux... ! Lui... ! La demande est bonne !

[1] Idée aussi juste que vraie, et exprimée avec précision.

Est-ce jamais par là que son chemin s'adonne [1] ?
Il est vrai que ceci serait assez nouveau :
Vous logez l'un et l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais...

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourrait être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas... ? C'est votre habit...

CONSTANCE.

Comment ?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, madame ; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Écoutez-moi, de grâce ;
Ou plutôt venez voir : c'est un habit de chasse ;
Mais d'un air, mais d'un goût ! Venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller !
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête ?
D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, après avoir rêvé.

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi ! madame, serait-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, et qui s'adresse à moi !

FLORINE.

A qui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE, à Sophie, après avoir rêvé.

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse ?

[1] Locution familière et peu usitée, qui veut dire : *Est-ce que c'est son chemin d'y passer en allant ailleurs ?*

Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse....

SOPHIE, avec vivacité.

Oui, j'aimerais assez qu'il prît ces libertés!

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités...?
Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange aventure?

SCÈNE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, à part.

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présents.
(Haut.)
Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez!

DURVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre :
Je ne l'aurais pas cru, malgré tous mes soupçons;
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons [1],
Qui ne sortiront pas sitôt de ma mémoire.

CONSTANCE, à Sophie.

Je l'avais bien prévu... Monsieur, pouvez-vous croire...?
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah! cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en suis la cause; il faut que je la justifie.
(A Durval.)
Je n'imaginais pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, à part.

Ce temps n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat!

CONSTANCE.

Épargnez...

[1] On ne sait trop de quelles leçons veut parler ici Durval. Un des défauts du style de la Chaussée est d'être un peu entortillé.

FLORINE.

Point de grâce.
Ah! si pour un moment j'étais en votre place...

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher,
Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume;
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire [1] enfin sans pousser un soupir!

CONSTANCE, à Sophie.

Vous me perdez, madame.

DURVAL, à part.

Il faut lui découvrir....

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je souffrais trop de la voir si contrainte;
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat:
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie!

SOPHIE.

De grâce, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, avec vivacité.

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, avec fierté.

Florine, je vous chasse,
Sortez.

FLORINE, à Constance.

Moi?

DURVAL, en ramenant Florine.

Révoquez un arrêt si cruel;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
(A Florine.)
Viens, cet avis mérite une autre récompense;

[1] Même au figuré, on ne saurait dire qu'un cœur *expire*.

Tiens, prends...

FLORINE, en recevant quelques louis.

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

DURVAL, à Constance.

Madame, faites grâce à ses vivacités.

FLORINE, à Durval.

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.

(Durval la lui donne.)

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, à Constance, d'un air plus enjoué.

C'est assez... Savez-vous l'étiquette du jour ?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, à part.

Oui, c'est bien là de quoi madame s'embarrasse!

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, et bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame; on partira lorsque vous serez prête...
(En la regardant.)
Vous avez un habit convenable à la fête...

CONSTANCE, avec embarras.

Monsieur...

DURVAL, vivement.

Le rendez-vous est au milieu du bois :
De là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette calèche et ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laissait dépérir votre train ;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main...
(Constance se trouble, et paraît interdite.)
Madame, ce discours semble vous interdire !
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire :
Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

FLORINE, à part.

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.

Que je suis malheureuse !

DURVAL.

A quelle occasion ?

CONSTANCE.

Ah ! je n'aurais jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, contrefaisant l'étonné.

Vous parlez de licence ! en quoi donc, s'il vous plaît ?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sais ce que c'est...
En un mot...

DURVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche ?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux avec cette calèche...

DURVAL.

Eh bien ?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...
Mais c'est assez ; je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présents qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connaître...?

FLORINE, à part.

J'aurais déjà tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourraient-ils s'arrêter ?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, à part.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée ?

CONSTANCE.

Je voudrais ignorer que je suis offensée.

DURVAL, à part.

N'importe, donnons lui de violents soupçons.
(Haut.)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, et même avec instance,
D'éclaircir ce mystère... il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire... et que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...
De plus... présents ou non... madame, vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez si vous vous en servez.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, à Constance.

Eh bien! que dites-vous de cette complaisance?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, après avoir rêvé.

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présents?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisants [1] :
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut [2].
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galants déterminés, prêts à tout entreprendre :
Je crois qu'on en pourrait accuser ces messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

[1] Il paraît que le mot *plaisant* était encore employé pour *qui plaît*.
[2] Ce dernier *il*, se rapportant à tout, est incorrect. Il faudrait qu'il y eût au moins : *lui fait valoir le tout*, pour que cette phrase fût française.

CONSTANCE.

Eh ! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas ! je sens assez le poids de mes malheurs :
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.
(A Sophie.)
Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... Laissez-moi, par égard.
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes :
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.
(Elle sort.)

SOPHIE, en la regardant aller.

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus ; ils se ressemblent tous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL paraît rêveur; il va et vient.

Notre cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, toujours distrait.

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il serait malaisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devait être, elle n'est point venue.

DURVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle... Allons; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui; mais je ne vais guère en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle!
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur :
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, après avoir regardé partout.

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir choisissons ce moment.

(Il soupire.)

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours,

Que ma faible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, et même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves :
Toujours jaloux, et prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre et délicieuse,
Dont le cœur et l'esprit, la raison et le temps,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmants;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple et plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, d'un air pénétré.

Eh bien! sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystère;
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées...
J'aime... Hélas! que ce terme exprime faiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON, avec étonnement.

Quoi! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours!
Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non; je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins[1];
Permets-moi d'achever : je compte sur tes soins.

DAMON, en s'éloignant.

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, en le ramenant.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois,
Mais que je crois aimer pour la première fois,
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance!

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah! Durval,
A mon ravissement rien ne peut être égal...
N'est-ce point un dépit, un goût faible et volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

DURVAL.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusements imprévus et nouveaux
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossière.
Je lui fais des présents de la même manière...
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits;
Je le sens, je l'en veux accabler désormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime[2].

[1] *Inquiétudes* serait plus correct que *besoins*.

[2] Le sens de ce vers est un peu trop général; car l'expérience a prouvé que beaucoup de riches se sont appauvris en faisant du bien à ce qu'ils aimaient. (GEOFFROY.)

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser... ? Durval, y songes-tu?

DURVAL.

Oui; je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son âme est atteinte;
Cependant je feignais en écoutant sa plainte;
J'affectais un air libre, et vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte.
Un préjugé, fatal au bonheur des époux [1],
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment du ridicule... ? Et quelle en est la cause?
Quoi! d'aimer sa femme?

DURVAL.

Oui; le point est délicat :
Pour plus d'une raison je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avais imaginé d'obtenir de la cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage.
Damon, voilà pourquoi Constance est du voyage :
J'y croyais être libre et seul avec les miens;
Je comptais y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenants,
Mon rang m'attire ici mille respects gênants...
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connais, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs.

[1] Tous les honnêtes gens, dans toutes les classes de la société, ont toujours regardé ce préjugé comme extravagant et ridicule. Quelle idée pourrait-on avoir d'un pays, d'un gouvernement et d'un siècle où l'opinion aurait attaché de la honte au sentiment le plus honnête et le plus légitime, où il eût été contre l'usage d'aimer sa femme? (GEOFFROY.)

Ainsi des autres; c'est à quoi je dois m'attendre [1]...
Je ne pourrai jamais soutenir cette esclandre;
Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connais l'espèce,
Sans que dans mon désert un seul ami paraisse.
Et véritablement quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle?

DAMON, froidement.

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON, ironiquement.

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire; il ne tient qu'un moment...
(Vivement.)
Dis-moi, trahirais-tu tout autre engagement?
Oserais-tu produire une excuse aussi folle?
Au dernier des humains tu tiendrais ta parole;
Il saurait t'y forcer aussi bien que les lois.
(Tendrement.)
Mais une femme n'a, pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa faiblesse et ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

DURVAL.

Je suis désespéré; mais je cède à l'usage.
Suis-je le seul? Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, vivement.

Oui, lorsqu'il ne s'agit

[1] L'usage avait pu établir, dans certaines classes du grand monde, que les époux, en public, paraîtraient étrangers l'un à l'autre : c'était une espèce de tribut que la société levait sur l'hymen; mais rien n'empêchait le mari et la femme, après avoir payé cet impôt à la frivolité du jour, de jouir tranquillement, dans l'intérieur de la famille, de tous les avantages attachés à l'union conjugale. (GEOFFROY.)

Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit :
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices,
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait [1].

DURVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette ;
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

DURVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurais préféré.
Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,
Comment daignera-t-elle user de sa victoire ?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire,
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les espèces,
Surtout lorsque l'on cherche à flatter ses faiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connais pas ce sexe impérieux :
Dans notre abaissement il met son bien suprême ;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux quand nous l'avons séduit ?
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous sommes,

[1] Belle maxime, bien exprimée.

De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer?

DURVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechute, un nouvel abandon;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets et de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes!
Plus je vais employer de faiblesse et d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
(Il rêve.)
Ah! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée....

DAMON, en l'embrassant.

Ah! cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer...!

DURVAL.

Que dis-tu?
Quelle méprise!

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc?

DURVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allais succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire.
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssais, que ferais-tu de plus?

DURVAL, d'un ton pénétré.

Hélas! il faut se rendre, et lui sauver la vie.

C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
Sois content, mon cœur cède et se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.
(Il fait quelques pas pour sortir; Constance arrive, il se trouble.)
Quelle rencontre, ô ciel! C'est elle qui s'avance....
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence?
(Il veut s'en aller, Damon le retient)

SCÈNE II.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, après quelque résistance, se rapproche avec Damon (A Constance.)

Je retenais Damon, qui voulait s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que madame était incommodée.

CONSTANCE, à Durval.

Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison.

DURVAL, avec douceur.

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas! j'avais besoin d'un peu de solitude.
Vous savez le sujet de mon inquiétude;
Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite...

DURVAL.

Est-ce pour ces présents? On saura vos refus.

CONSTANCE.

Ah! j'étais respectée, et je ne le suis plus.

DURVAL l'embrasse, et tendrement.

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, avec trouble.

Cela suffit, madame...

(A Damon.)
Je ne sais où j'en suis.

DAMON, bas, à Durval.

Il faut t'aider un peu.

DURVAL, bas et vivement, à Damon.

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, étonnée, s'approchant d'eux.

Qu'avez-vous?

DURVAL, un peu remis.

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...
Sachez donc un secret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous...

CONSTANCE.

Eh bien?

DURVAL.

Notre embarras ..
Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus attendre...
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...
Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur...?

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon?

DURVAL, vivement

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérité, madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...
Il est timide, il craint de vous trop rabaisser...
Il n'ose vous prier de vous intéresser
A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrète.

DURVAL.

Je le disais.

CONSTANCE.

Il sait combien je le souhaite.

DURVAL.

Ah! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

DURVAL.

Moi, je réponds pour lui;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, bas, à Durval.

Morbleu! parlez pour vous.

CONSTANCE, bas.

Quel garant infidèle!

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis;
On en jouit sans peine et sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, et de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, tendrement.

Je sens que ce portrait devrait être fidèle.

DURVAL, en la regardant de même.

Madame, on en pourrait trouver plus d'un modèle.

SCÈNE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, aux autres, en entrant.

Voilà ce que jamais on n'aurait attendu.

DURVAL, troublé, à Damon.

C'est Clitandre et Damis; m'auraient-ils entendu?

CLITANDRE, en riant.

Venez, rassemblons-nous; la scène est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(Il rit.)
Laisse-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE, à Durval.

On m'écrit... Tu riras.

DURVAL, froidement.

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! par ma foi,
Nous ne le craindrons plus cet aimable volage,
Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstants;
Nous le connaissons tous, et même à nos dépens :
Sainfar.

ARGANT.

Je le connais : son père fut de même;
Il était en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez;
Voyons, quels contre-temps lui sont donc arrivés?

DAMON.

Peut-être quelque époux, d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgents.

CONSTANCE.

Aurait-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se serait-il battu?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut;

Il est amoureux fou.

TOUS, c'est-à-dire, Durval, Argant, Damon.

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :
Je vous le donne en cent. Qui l'aurait jamais cru?

DURVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

CLITANDRE.

Eh mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plait qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas, je le plains; l'esclavage en est rude;
Il faut trop les aimer, et trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette actrice?

CLITANDRE.

Eh non, aucunement

CONSTANCE.

Mais ne serait-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme elle-même...

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, à Damon.

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, à Constance.

On vous en avait dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, avec un peu de fierté.

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :
C'est un cœur égaré que le devoir ramène,
Que l'amour fait rentrer dans sa première chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise :
Je vous laisse railler et médire à votre aise.

SCÈNE IV.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon! bon! c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son âme...
Eh bien, notre galant aime jusqu'à sa femme!
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant[1].

DURVAL, à Clitandre.

Et que dit on partout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, Durval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la cour, à la ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage :
En fin fond de province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, et bientôt se haïr.

[1] Pourquoi donner une morale relâchée au père de la vertueuse Constance? Pourquoi lui faire dire des plaisanteries forcées sur la liaison conjugale? (PETITOT.)

ARGANT.

C'est un enlèvement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage :
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, et non pas d'en sortir.

DURVAL.

Ils jouissent, sans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui, trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, Durval.

DURVAL, à Damon.

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve...! J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, à Damon.

Ami, quels propos!

DAMIS, à Durval.

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des nôtres?

DURVAL, avec embarras.

Moi? point du tout ; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, avec indignation.

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiraient composer tout le public entre eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, messieurs, un peu plus de morale :
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirais, indigné de tout ce badinage :
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer sans y prendre intérêt;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, à Damon.

Je n'ai jamais douté de ta philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, et même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas : on en est convenu.
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la pièce; on l'a fort applaudie :
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, froidement.

Si l'on veut.

DAMON, avec colère.

C'est une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme *l'Époux amoureux de sa femme.*

ARGANT.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner :
Il n'est pas fort commun, mais il pourrait gagner ;
Et la société n'y ferait pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien

DAMIS.

Les dames y joueront : Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance :
Durval contrefera l'amoureux de Constance :
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
(A Clitandre.)
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet : qui pourrait bien le faire...?
(A Durval.)
Ah! ton valet de chambre, Henri; c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui ; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort apparemment...?

DURVAL, froidement.

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la pièce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi bien que ma nièce.

(Il sort.)

DAMIS, à Durval.

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, d'un air ironique.

En est-ce assez? Dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il fallait cet exemple, afin de te confondre.
Où m'allais-je embarquer?... Ne me presse donc plus :
Tes conseils désormais deviendraient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrète,
Et vous y prenez même un rôle.

DURVAL.

Oui, je m'y prête.
A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre.
Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurais dû refuser... Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle;
Je me perdrais : je vais retirer ma parole [1].

DAMON.

Est-il temps? Il fallait ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
(à part.)
Il le faut embarquer.

DURVAL, après avoir rêvé.

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, et de m'en retourner.
Je le vais annoncer, et partir tout de suite.
(Il va pour sortir, et revient.)

DAMON.

Quelle faiblesse!

DURVAL.

Écoute : avant que je les quitte,

[1] Toute la conduite de Durval, ses embarras, ses terreurs paniques, la honte qui l'empêche de se réconcilier avec sa femme, sont aujourd'hui inconcevables, et, du temps même de la Chaussée, pouvaient passer pour une exagération théâtrale. (GEOFFROY.)

J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois
Que son portrait est fait ; car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage :
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage.
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin,
Je voudrais l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vite?

DURVAL.

Dès ce soir même.

(Il sort.)

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON.

Enfin Durval nous reste, et j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrais-je chercher à vouloir m'en instruire...?

SCÈNE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, en traversant le théâtre.

Ah! vous voici, monsieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, est-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur; mais je sais le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! tâchez de m'instruire.

DAMON.

Durval devait partir, un contre-ordre est venu;
C'est par ce contre-temps que je suis retenu.

SOPHIE.

Un contre-temps, monsieur!

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est...
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime

Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui :
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidèle ;
On pouvait l'adoucir.

DAMON.

Il est donc vrai, cruelle?
Un autre plus heureux, plus digne apparemment...

SOPHIE, vivement.

Me ferait encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime?
J'aurais eu votre cœur, si j'avais votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi ! faut-il vous aimer pour vous rendre justice?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... J'en voudrais guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si Durval...

SOPHIE.

Je connais jusqu'où va votre zèle ;
Que vous justifiez cet époux infidèle [1].

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; et moi j'ai de justes alarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.

[1] *Je connais que vous justifiez*, n'est pas français ; mais on dit, *je sais que vous justifiez*.

Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez : elle est étrangère chez elle ;
Une personne à charge, et sans autorité;
Exposée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidèle : inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, et nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh! croyez-vous...? Mais non...

DAMON.

Quoi...?

SOPHIE.

Ce que je voulais dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grâce.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Écoutez : je suis franche, et vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je crois connaître à fond votre heureux caractère;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chère :
Peut-être l'on pourrait vivre heureuse avec vous,
Si la constance était au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...
Durval vous ressemblait.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne...

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.
Damon, vous me perdrez si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance;
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si Durval...

SOPHIE.

En ce cas....

DAMON.

Achevez, prononcez...
Hé quoi! vous hésitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?
(Tendrement.)
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourrait l'espérer.

SOPHIE.

Eh bien! il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce temps je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.
En un mot, je prétends...

DAMON.

Imposez sans réserve :
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous ?

SOPHIE.

Écoutez jusqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah ! si je vous adore !...

SOPHIE.

Eh bien ! je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, et ces soins enchanteurs,
Dont toute autre que moi se laisserait surprendre.
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerais sans pouvoir vous le dire !

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier ; dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir?
(Elle veut sortir.)

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence ;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

(Il lui prend la main.)
Oui, ma bouche et mes yeux sauront se contenir.
(Il se jette à ses genoux.) (Il lui baise la main.)
J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie...
(Il continue à lui baiser la main.)

SOPHIE, interdite.

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMON, étonné.

Me serais-je échappé?
(Il recommence.)

SOPHIE, en voulant se débarrasser.

Je le crois... Au surplus...
Encore.... Une autre fois ne nous oublions plus.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

DAMON.

Je serai donc heureux, et je le suis d'avance;
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver :
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCÈNE IV.

DAMIS, DAMON, rencontré par Damis.

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh! faites-moi la grâce
De ne pas m'en charger! que quelque autre le fasse.
(Il sort.)

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS, à Clitandre.

On le lui fera prendre... Ah! je te cherche aussi.
C'était pour te donner ton rôle; le voici.
Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étais chez les dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas, comme toi, ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux :
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudrait avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi! tu voudrais sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'alarme et m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh! qui diable se vante!
Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve (cela m'arrive assez souvent),
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visière.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même manière...
A propos, sais-tu bien...?

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que, sans y songer...

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire? Il faudrait s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

(A part.)
Je t'entends. C'est un fat que je veux dérouter.
(A Clitandre.)
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,
Entendons-nous; surtout point de supercheries :
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligents;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune :
Établis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera partout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout :
Il faut rouler, il faut avancer : le temps passe;
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs certain égard nous convient à tous deux.
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs:
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cède à tes désirs.

CLITANDRE.

Eh bien! quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrais séduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçait pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, mystérieusement.

J'espère.

DAMIS, le contrefaisant.

Et moi de même...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance; et toi, songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DAMIS se met à rire en le voyant aller.

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh, parbleu! nous verrons qui s'en fait plus accroire.
Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement;
C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître :
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
(Il tire un portrait.)
Je sais me fabriquer des preuves de bonheur :
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCÈNE VII.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

Durval, voilà ton rôle et celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance :
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, et lui donner le sien.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DURVAL, DAMON.

(Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.)

DAMON.

A quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh morbleu! laisse là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardais sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire est encore frappé :
De toutes mes terreurs, il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune.
Me garantiras-tu...? Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas
Retrouverai-je encor sa première tendresse,
Cette conformité, cette même faiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur
Que le ciel pour moi seul avait mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon âme?
J'ai cessé trop longtemps d'entretenir sa flamme.
Eh! de quoi son amour se serait-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert de toutes mes instances!
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets;
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été;
Tous tes égarements n'ont point trop éclaté.

Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond...

DURVAL.

Quel espoir!
Quel amour que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attends encore, ami: ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudra mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la dernière fois je puis donc y compter?

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(Damon sort.)

SCÈNE IX.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Ai-je là quelqu'un...? Hé...! va-t'en, et reviens vite.

HENRI.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquitte?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement:
Va, cours, vole, et reviens le dire promptement.

(Henri reste.)

Que fais-tu là, planté contre cette muraille?

HENRI.

A quel appartement, monsieur, faut-il que j'aille?

DURVAL.

Plaît-il? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sache si madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez madame? Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCÈNE X.

DURVAL.

Pourvu qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble...?
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

SCÈNE XI.

DURVAL, HENRI.

HENRI.

Monsieur, présentement
Clitandre et Damis...

DURVAL.

Sont chez elle apparemment?
Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRI.

Oui; mais la compagnie à l'instant est sortie;
En sorte que madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment! madame est seule?

HENRI.

Oui, seule, absolument.

DURVAL.

Est-il sûr? L'as-tu vu?

HENRI.

Le rapport est fidèle.
Oui, monsieur, elle n'a que Florine avec elle.

(Il s'éloigne.)

DURVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde.
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits...?
Quel contre-temps s'oppose à ce que je désire...!
Oui; car, pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...

Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...
Que faire...? Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne...?
Je ne puis le risquer... Il faut y renoncer...
Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans doute... Aussi bien sa présence...
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance...
Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,
Causeraient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime...!
(A Henri.)
Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait...?
Ai-je là ce qu'il faut...? Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma première visite.
Le plus fort sera fait; le reste ira de suite.

(Il se met à écrire.)

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis longtemps,
Le patron reprenait haleine à mes dépens...
Tant mieux : plus un maître aime, et plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement
Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.

(Il continue d'écrire.)

HENRI, tirant son rôle.

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. A moi, le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon ministère :
Je suis homme de chambre, et presque secrétaire.
A quelqu'un de nos gens il pourrait convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

(Il feuillette et retourne son rôle de tous côtés.)

Je veux être pendu si j'entends cette gamme...
Ah! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné!
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste! en voici bien long tout d'un article écrit!
Voyons : c'est moi qui parle; aurai-je de l'esprit?
(Il lit.)

« Oui, Nérine, je suis à l'imbécile maître
Qui s'est acoquiné, dans ce taudis champêtre,
« A la triste moitié dont il s'est empêtré;
« Son ridicule amour ici l'a séquestré :
« C'est un oison bridé tapi dans sa retraite,
« Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête. »
Le bel équivalent, au lieu du sens commun!

DURVAL, impatient.

Acquin!... Contenons-nous... Chassons cet importun.
(A Henri.)
Vous plairait-il d'aller un peu plus loin attendre?
Aurais-je dû le dire? Ayez soin de m'entendre
Lorsque j'appellerai; que l'on se tienne prêts.

HENRI.

Allons; hé! qu'on me selle un coureur vif et frais.
(Il sort.)

SCÈNE XII.

DURVAL.

(Il se lève.)
Le parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets... Étouffons ce scrupule...
(Il se remet.)
Ce coquin sortira .. Je ne sais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achevons, si je puis.
(Il écrit.)
Puissé-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre!
Holà!... Henri!... Voyons, relisons cette lettre.
(Il lit.)
« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs... »
(Il lit bas.)
Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

(En signant.)
Je voudrais me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliais d'y joindre aussi ces diamants.
(Il tire un écrin.)
Constance est peu sensible à ces vains ornements,
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri!... Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCÈNE XIII.

DURVAL, HENRI, en équipage de postillon.

HENRI.
Monsieur, me voilà prêt; vous n'avez qu'à parler.

DURVAL.
Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRI.
A Paris... C'est, je crois, vers certaine duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

DURVAL, en cachetant la lettre.
Tu n'iras pas si loin.

HENRI.
Ma foi, monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La duchesse se plaint que, pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec madame vous... feignez de renouer.
Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterais une simple soubrette.

DURVAL, en donnant la lettre et l'écrin.
Va chercher la réponse, et donne cet écrin.

HENRI.
Et des bijoux aussi! L'affaire ira grand train.

DURVAL.
Finissons ces discours; va-t'en où je t'envoie:
Je t'attends. Que surtout personne ne te voie.
(Henri sort.)

SCÈNE XIV.

DURVAL, rêvant.
D'un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me serai-je pas un peu trop engagé?

Je le crains : cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée...
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour.
Mais qu'y faire à présent...? Te voilà de retour?

SCÈNE XV.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Eh bien! quelle réponse?

HENRI.

Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

DURVAL, reprenant la lettre.

Étourdi!

HENRI.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse?

HENRI.

Ah! si vous l'aviez dite...

DURVAL, à part.

Non? Tant mieux! ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop; j'en avais du regret.
Cet écrin peut suffire : il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance, avec raison, viendra me confier
Cette insulte nouvelle, et s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
(Il reprend l'écrin, et met la lettre dans sa poche.)
C'est bien dit; je m'en tiens à ce dernier moyen :
(à Henri.)
Damon l'approuverait. Je n'ai besoin de rien.
(Il sort.)

SCÈNE XVI.

HENRI, en le voyant aller.

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.

Diable! ceci m'aurait donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurais dû porter,
Qui m'aurait dû valoir en espèce courante,
Combien? Dix, vingt louis; ma foi, mettons-en trente.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, avec un paquet de lettres et l'écrin à la main.

Durval n'est point ici : va, ne perds point de temps;
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends.
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite;
Il ne daignerait pas me rendre une visite.
Fais en sorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours; mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE II.

CONSTANCE.

Hé quoi! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie!
Au moment que je prends un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(En montrant un paquet de lettres.)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, et d'un nouveau parjure.
Une rivale indigne, et barbare à la fois,
M'avertit que Durval, qui vivait sous ses lois,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Est-ce elle qu'il trahit? Et, pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(En montrant l'écrin.)
Ces indignes présents, dont on veut m'accabler.

SCÈNE III.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé Durval?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-temps !

FLORINE.

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, madame, éclatez, cessez de vous contraindre :
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, tendrement.

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerais, s'il en était besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh ! qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs et les larmes.

FLORINE.

Bon ! il vous laissera gémir et soupirer.
On croit nous faire grâce, en nous faisant pleurer :
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne,
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurais de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE, remettant les lettres dans sa poche.

Je me garderai bien de faire cet éclat.
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur et son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, et de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile :

Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et, quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présents qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, madame, encore du chagrin;
Ce ne sera pour lui que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déjà fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois...? Il est vrai... j'y serais trop sensible;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la première fois ne m'obéirait plus,
Et j'en aurais après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin; tu connais l'indiscret...
Que je le hais!

FLORINE.

Lequel?

CONSTANCE.

Ah! tu me désespères!

FLORINE.

Je vous l'ai dit, madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu voudras; mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

(Elle sort.)

FLORINE.

Allons, madame, quitte à faire une bévue.

SCÈNE IV.

FLORINE.

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrin?
Entre nos deux marquis le choix est incertain;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles.

Étourdis par instinct et par réflexion,
Effrontés sans succès et sans confusion [1],
Impudents, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos faiblesses :
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?...
Comment le démêler?... C'est en vain que j'y pense.
C'est l'un ou l'autre : mais de quel côté pencher?...
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher,
Si j'empochais l'écrin?... J'en aurais pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point : l'intention est pure;
On y pourrait donner tout une autre tournure.
(Elle voit Clitandre et Damis.)
Mais la fortune ici les amène tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

Reprenez votre enjeu, la boëte est complète;
Ma maîtresse, à ce prix, ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous savez ce que c'est; entre vous le débat.
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DAMIS, CLITANDRE, recevant l'écrin.

DAMIS.

Eh! c'est à toi, marquis, que tes présents reviennent.

[1] Si l'auteur a voulu dire, *sans être jamais confus*, cette tournure elliptique est vicieuse.

CLITANDRE.

A moi! c'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paraît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit...

DAMIS.

Prends toujours, à bon compte;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disais-tu...?

CLITANDRE.

Tu devais m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurais, à coup sûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mettais ta conquête.
(Il ouvre l'écrin.)
Comment, diable! Ah! marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus.
On avait ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui. Le tour est plaisant !

SCÈNE VII.

DURVAL, DAMIS, CLITANDRE.

DURVAL, à part, en entrant.

Que vois-je ? Mon écrin !

CLITANDRE, à Durval.

Nous disputons ensemble

DAMIS, en montrant l'écrin.

En voici le sujet.

DURVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.
(A part.)
Constance aura pensé qu'il venait de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, ironiquement.

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.
(En lui montrant l'écrin.)
Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DURVAL.

C'est comme s'il l'avait.

DAMIS.

Apprends donc ce mystère.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine dame, à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

DURVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, en regardant Clitandre.

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, en regardant Damis.

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferais bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ose le reconnaître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, ironiquement.

Eh! mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin, de grâce, dites-moi
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est claire.

DAMIS, en frappant sur l'épaule de Durval.

Si je l'avais donné, crois qu'on l'aurait gardé.

DURVAL.

Tiens, marquis, cet espoir lui paraît hasardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre;

Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrètement causé cet embarras ?
Quelque autre pourrait être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?

DAMIS.

Oh ! qu'il paraisse donc, ce rival ténébreux !
En tout cas, que celui qui fait le généreux
Cherche quelque autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DURVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grâce, fais-en une ; il y va de ta gloire ;
Sans quoi, Durval et moi, nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

DURVAL.

En puis-je être témoin ?

DAMIS, à Durval.

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
(Il le place au fond du théâtre.) (A Clitandre, à demi-bas.)
Te voilà bien... Et toi, surtout, point d'imprudence.
(Il tire un portrait, Clitandre se trouble.) (A Durval.)
Tiens, considère un peu... Vois sa confusion.
(A Clitandre.)
Est-ce là le portrait de celle... en question...
De la dame à l'écrin ?... Eh bien ?

CLITANDRE, avec confusion.

Ah ! l'infidèle !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, en regardant Clitandre.

Infidèle... ! Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle ?
(A Durval.)
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois, pense un peu mieux de moi.

SCÈNE IX.

DURVAL.

Est-ce une illusion... ? Est-ce un songe funeste... ?
Quel rapport... ! Ah ! cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurais forcer mes esprits révoltés...
Le doute... la fureur... O ciel... ! Ah ! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse... ?
Constance, est-il possible... ? Ai-je bien entendu ?
Ton faible cœur s'est-il lassé de sa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Était-ce à moi d'y prendre une folle assurance ?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejetons loin de nous... Le puis-je ? Quand j'y songe !
Quoi ! d'une vérité puis-je faire un mensonge... ?
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissait dans mon cœur !
Ah ! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire ?
L'affreuse vérité découvre ce mystère [1]...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai, que je crus affecté.
Elle ne se faisait aucune violence.
Tout ce que je croyais le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

[1] Cela n'est pas exact. La vérité est le résultat de la découverte d'un mystère, mais elle ne le *découvre* pas ; c'est le hasard, la perspicacité, etc.

SCÈNE X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, en suivant Durval.

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles ?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, avec un regard fixe sur Damon.

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étais douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

DURVAL, en prenant la main de Damon.

Constance a surpassé ton attente et la mienne.

DAMON.

Tant mieux!

DURVAL, avec fureur.

Holà..! Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Sa cause est imprévue.
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui...!

DAMON.

Quel courroux!

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi! serais-tu jaloux ?

DURVAL.

Je ne le fus jamais ; j'estimais trop Constance :
Je serais trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, avec fureur.

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avait son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystère affreux.

DAMON.

Que je ne saurais croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

DURVAL.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

DAMON, en apercevant Constance.

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, avec un air un peu plus modéré.

Madame, épargnons-nous la plainte et le reproche :
Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfère à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est, de tous vos bienfaits, le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma dernière demeure :
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

DURVAL.

Eh! madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus.
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous!
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mère,
N'être pas moins fidèle, et vous être plus chère!

DURVAL, avec fureur.

Je ne puis supporter cette témérité :
Perfide ! il vous sied bien ce langage affecté !

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

DURVAL.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse ?
Hé quoi ! de quels transports êtes-vous enflammé ?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé ?

DURVAL.

Il fallait savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait ?

DURVAL.

Vous osez encor me défier ?

CONSTANCE.

Hélas ! dois-je mourir sans me justifier ?
Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs...

DAMON.

Elle est évanouie.

(Constance se laisse aller dans un fauteuil ; et, en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement ; mais il est aperçu par Durval, qui les saisit.)

DURVAL, en saisissant le paquet de lettres.

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion ?
Sans doute, ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidèle.

DAMON.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DURVAL, CONSTANCE, presque évanouie.

DURVAL.

Que m'importe le soin de ses jours et des miens ?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.

Ah, ciel! quelle ressource accablante et funeste!
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, ouvrant les yeux.

Ah! que tenez-vous là? Je voulais les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DURVAL.

Plus vous craignez, et plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux;
Durval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grâce... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on aurait répondu;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ARGANT, DAMON, DURVAL, CONSTANCE, FLORINE.

FLORINE, en courant à Constance.

Ah! ma chère maîtresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE, à Durval.

Constance à vos genoux!

(Ils la relèvent, et la mettent dans un fauteuil.)

DURVAL.

Reconnaissez l'erreur qui vous prévenait tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre:

Jugez qui de nous deux était le plus à plaindre.
(A Argant.)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant; je vous en fais arbitre

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

DURVAL, distribuant des lettres.

En voici; lisez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, en prenant un billet.

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent :
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion...
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, surpris, en ouvrant les billets.

Diable! Allons doucement; ceci change la thèse.
Ce billet-là...

DURVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Eh! mais, par parenthèse,
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

DURVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, en regardant, reconnaît son écriture.

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT, en lui rendant le sien.

N'allons pas plus avant; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît; c'est lui qui l'a voulu.

(Elle lit.)

« Que je suis offensé de toutes vos alarmes!
« S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
« Ils ont fait, dans leur temps, leur effet sur mon cœur.
« Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
« Une épouse n'est point une rivale à craindre.
« Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?
« Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
« Et de me soupçonner d'un si grand ridicule. »
Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne nous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE s'avance pour lire la sienne.

Autre lecture... Enfin... Oh! par ma foi,
Celui-ci me paraît un peu trop fort pour moi.

(Elle rend ou brûle le billet.)

Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.

(Damon reprend les billets.

DURVAL, en revenant de son étonnement.

Mais enfin le portrait...

SOPHIE.

Quoi! vous récriminez!

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure?
C'est être trop cruel.

FLORINE, vivement.

C'est un traître, un parjure,
Qu'une autre traiterait de la bonne façon.

SOPHIE.

(Elles enlèvent Constance.)
Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, entraînée malgré elle.

Je ne puis... Permettez... Quoi ! ne pourrai-je apprendre...?

SOPHIE.

Non. Ce n'est plus à vous, madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, en se retournant vers Damon.

Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.

(Elles sortent.)

DAMON.

O ciel!

SCÈNE XIV.

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, à Durval.

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne saurait avoir des preuves assez claires;
Et, par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, et la cause est commune.
Vous verrez aussitôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, et sonner le tocsin;
Protéger l'accusée, et s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendresse et de zèle;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains; mais que faire? Elle a barre sur vous :

Il faut, en attendant, se taire, et filer doux.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

Tu me vois pénétré de douleur et de rage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel orage...
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi...!
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage?...
Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux que d'être convaincu?

DURVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchais plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie;
Mais je connais Constance, et je mettrais ma vie...

DURVAL.

Tu la perdrais... Constance... O regret superflu!
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu;
Mon exemple a causé la chute qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulais pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendrait peut-être mon ouvrage:
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paie assez cher, hélas! en ce moment.
J'avais beau m'enflammer et m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidèle;
Et je mourais du coup que j'allais lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentiments que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux ; mais enfin je cède à ta prière :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entière.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé
Qui m'arrache un récit que j'aurais refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURVAL, DAMON, en domino.

(Il paraît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.)

DURVAL.

Viens; tandis que le bal, dans cette galerie,
Occupe tout le monde, achève, je te prie.
Que veut dire ce peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol; et voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure;
Il l'a vu travaillant à cette miniature:
Alors notre marquis a formé le dessein
De se l'approprier, et d'en faire un larcin.
Un de ses gens, qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander: le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devait t'être remis.
C'est ce que j'en ai su, sans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance:
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

DURVAL.

Quelle scélératesse...! Ah! permets, cher ami...

DAMON.

Attends; je ne sais pas les choses à demi.
Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres;
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries:
Ils s'étaient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte[1],

[1] *Faire la leçon*, signifie autre chose: il fallait dire, *après leur avoir donné une leçon.*

(En lui donnant le portrait.)
J'ai repris le portrait, et je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, abattu.

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence!
Et, d'un autre côté, quelle affreuse vengeance!

DAMON.

Mais tu me parais peu sensible à ce succès.

DURVAL.

Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte!

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

DURVAL, attendri, et les larmes aux yeux.

Que fait-elle à présent?... Que faut-il que j'espère?
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chère?...
Ah! je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, et cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendrait funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle;
Peins-lui mon désespoir. Ah! quel que soit ton zèle
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance :
Je lui serais suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

DURVAL.

Me refuserais-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON, avec vivacité.

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussitôt braver l'objet de sa fureur,
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur!
La honte me retient...

DAMON.

Durval, elle t'abuse :
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse.

DURVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits
Où je jure à Constance un éternel mépris?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des serments que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'amour pardonne tout. Mais je t'ouvre un moyen;
Je dois avec Constance avoir un entretien;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe :
C'est elle qui m'a fait demander cette grâce;
Pendant le bal, j'espère en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement;
Je dois rester masqué.

DURVAL.

Si je prenais ta place?

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, après avoir rêvé.

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurais trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut et doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce serait essuyer toute leur violence;
Ce serait m'exposer à ses premiers transports;
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre aurait ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit et la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

DURVAL.

Ma faiblesse est étrange :
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois?
Je te laisse; sers-moi pour la dernière fois.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DAMON, FLORINE, éloignée.

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,

Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!...
S'il me désavouait?... Ah! trop cruel ami!...
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCÈNE III.

FLORINE.

Quelle sera la fin de cet événement?
Gare le cloître! il fait un triste dénoûment.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiète;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite:
Prendre congé du siècle à l'âge de vingt ans;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce temps.
Passe, quand jusqu'au bout on a joué son rôle;
Du moins le souvenir du passé vous console;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien:
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien;
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre?
Me plaindre que le temps coule trop lentement;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins: eh bien! on les essuie;
On s'accoutume, on roule, et l'on pousse la vie;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint:
On s'agite, on se flatte, on espère, et l'on craint;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne:
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, en domino, démasquée; FLORINE.

CONSTANCE, en regardant derrière elle.

Damon suivait mes pas... et je ne le vois plus;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille;
Notre entretien sera plus sûr et plus facile.

SCÈNE V.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE congédie Florine.

Vous voici... Reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchait de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'allaient trahir:
C'est encor un motif qui m'a contrainte à fuir.
(Elle essuie ses yeux.)
Je rappelais un temps bien cher à ma mémoire:
Quand Durval commença mon bonheur et ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison [1].
Aurais-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut. Aurais-je dû m'attendre,
Pouvais-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre
Le serait encor plus? Je vis, de jour en jour,
Qu'on ne saurait donner de bornes à l'amour.
Quel que fût le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce temps? Vous ne croirez jamais
D'où vient le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune;
Ma tendresse bientôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiscret:
Je le vis; il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore,
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour.
J'eusse été trop heureuse! En ce malheur extrême,
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses lois.

[1] Locution peu naturelle, et difficile à comprendre. L'auteur veut dire sans doute: *je l'aimai avant l'époque où le cœur commence à parler chez les jeunes filles.*

Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre :
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la première fois, dans l'état où je suis.
Je ne vous aurais pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin, est-il bien vrai que Durval ait rendu
Justice à son épouse? Ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avait-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux ?...
Je m'y perds.... Cependant je lis dans sa pensée.
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre, plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliène encore;
Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! peut-être j'étais dans cette conjoncture;
Ce qui m'est revenu flattait ma conjecture[1].
Je le désire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites mot?... Que dois-je en augurer?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avait quelque apparence,
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyait les transports que mon cœur vous déploie...
Ah! qu'il ne craigne rien que l'excès de ma joie!...
Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'est sur quoi je cherchais à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?...

[1] Ces deux vers sont bien obscurs.

Mais n'importe! malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie...
Ah! daignez, par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence;
Vous n'osez...

LE MASQUE, à part.

Ah! c'est trop me faire violence!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeste regret...?

(Elle voit un portrait entre ses mains.)

Mais.... Qu'ai-je vu? Comment...? D'où vous vient mon portrait?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, en lui présentant une lettre.

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre.
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir...

(Elle ouvre le billet.)

De la main de Durval ces lignes sont tracées.
Mais que vois je? Des pleurs les ont presque effacées.

(Elle lit.)

« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.
« Chère épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse
« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
« Vous avez rallumé ses premières ardeurs :
« Trop heureux s'il expire en obtenant sa grâce!... »
Ah! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux?
Conduisez-moi, courons...

DURVAL, démasqué, à ses pieds.

Il est à vos genoux...
C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès, et venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton cœur :

Je reprends avec lui ma vie et mon bonheur.

DURVAL.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

CONSTANCE.

Oui ; laisse-moi goûter une joie aussi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh ! de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chère,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en souvenir, pour le mieux réparer.

(En entend du monde ; Constance paraît inquiète.)

Devant tout l'univers je vais me déclarer...

SCÈNE VI.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment, diable ! La scène a bien changé de face.
Ah ! ah ! mon gendre en conte à sa femme... Il l'embrasse !...
Mais est-ce tout de bon ?

FLORINE.

Certes, l'effort est grand.

SOPHIE, ironiquement, à Damon.

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, avec véhémence.

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore ;
C'est ma femme, en un mot, c'est elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit :
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidents-là.

Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, à Sophie.

Oserais-je, à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention?

SOPHIE.

(A Constance.)

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chère Constance...
(Elle l'embrasse.)
Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

ARGANT, en lui prenant la main et la mettant dans celle de Damon.

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé...
Le conseil en est pris, quand l'amour l'a donné.

FIN DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

L'ÉCOLE DES MÈRES,

COMÉDIE. — 1744.

ACTEURS.

M. ARGANT.
MADAME ARGANT.
LE MARQUIS, leur fils.
MARIANNE, leur fille.
M. DOLIGNI PÈRE.
M. DOLIGNI FILS.
ROSETTE, suivante de madame Argant.
FLEUR, valet de chambre du marquis.
UN SUISSE.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.
UN COUREUR.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans la maison de monsieur et de madame Argant.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

M. DOLIGNI PÈRE, M. DOLIGNI FILS.

DOLIGNI FILS.

Mon père, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI PÈRE.

Pourquoi ?

DOLIGNI FILS.

Madame Argant tient sa fille en couvent;
Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.

DOLIGNI PÈRE.

Projets de femme! autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille;
Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

DOLIGNI PÈRE.

Doligni, laissons là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,
Chacun, de père en fils, employés comme toi.
Va, j'ai passé par là; tu feras comme moi.

DOLIGNI FILS.

Et si j'aimais ailleurs?

DOLIGNI PÈRE.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudrait, en ce cas, devenir infidèle.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

DOLIGNI PÈRE.

Pour qui donc?

DOLIGNI FILS.

Je le croirais presque.
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI PÈRE.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque.
J'aurais été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma première amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrète.

DOLIGNI FILS.

Mais je ne connais point mademoiselle Argant.

DOLIGNI PÈRE.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh! quand elle en aurait quarante!

DOLIGNI PÈRE.

Ce serait encor mieux.

DOLIGNI FILS.

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI PÈRE.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGNI FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit et de figure.

DOLIGNI PÈRE.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus; et tout ce que j'en sais,

C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

DOLIGNI PÈRE.

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage?
A quoi sert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connaît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus.
Mais enfin le bien reste; et cet ami fidèle,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourraient se brouiller sans retour
Sert de médiateur, au défaut de l'amour.

DOLIGNI FILS, à part.

Il cessera d'être inflexible.

SCÈNE II.

ROSETTE, DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS.

DOLIGNI PÈRE.

C'est Rosette!

ROSETTE.

Monsieur, ma maîtresse est visible.

DOLIGNI PÈRE.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI PÈRE.

Voilà bien des délais.

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI PÈRE.

Tant mieux, j'en ai l'âme ravie.
C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour.

Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

SCÈNE III.

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGNI FILS, à part.

Il m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un père et d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI FILS.

J'aime; et mon père veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort; et son goût devrait suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence.
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI FILS.

Eh! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour et les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne font pas le sujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGNI FILS.

Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point.

Quand on est en gaieté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,
Des contes de couvent. Enfin, que sais-je, moi?
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

DOLIGNI FILS.

Non, jamais on n'a vu de fille si discrète.

ROSETTE.

Je sers d'exception.

DOLIGNI FILS.

Sois un peu moins secrète.
Le marquis, par hasard, n'est-il point mon rival?

ROSETTE.

Qui? lui!

DOLIGNI FILS.

Sa cousine est si belle!...
Il fait profession d'être un galant banal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talents séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiraient rien.

DOLIGNI FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possède que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse;
Et tant de cœurs conquis, bien ou mal à propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvait me séduire.

ROSETTE.

Comment, vous érigez ce marquis en héros!

DOLIGNI FILS.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire,
Pour connaître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne;
Mais pour une jeune personne
L'hommage du marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'Amour que je m'abuse!

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant

Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme;
Le marquis choisit mieux.

DOLIGNI FILS.

Eh! peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable:
La bonté de son cœur la rend inestimable.
C'est un trésor. Heureux qui pourra s'en saisir!
Mais enfin, par vous seul en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connaît point à la ville, à la cour:
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,
C'est qu'aucune beauté ne saurait le tenter
Qu'autant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie,
Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI FILS.

Quel travers! car il a de l'esprit, ce me semble?

ROSETTE.

L'esprit et le bon sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI FILS.

Tout ce que tu me dis ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même; il tourne ici ses pas.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS; ROSETTE.

LE MARQUIS.

Eh! bonjour, Doligni... Parbleu, que je t'embrasse.

ROSETTE, à part.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? Mon abord te trouble! il t'embarrasse!
(Regardant Rosette.)
J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher;
Je fais profession d'être un rival commode :
Avant qu'il soit peu, dans Paris
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amants sur le pied des maris.
Elle n'est pas si mal, au moins!

DOLIGNI FILS.

Cesse de rire.
Je parlais à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.
(Rosette hausse l'épaule.)
Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien roulait sur un sujet plus digne.

DOLIGNI FILS.

C'était sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le discret!
Quand on est tête à tête avec elle en secret,
Il est bien mal-aisé de lui parler d'une autre;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Trêve entre nous de gentillesse.

Si madame vous croit un être si parfait,
Eh bien, à la bonne heure; elle est fort la maîtresse.
Elle peut vous gâter, comme elle a toujours fait.
Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle,
Je pourrais m'égayer aux dépens des railleurs :
Ainsi, monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, et me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine était donc, entre vous,
Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui? moi! j'étais de la partie?

ROSETTE.

Eh! vraiment oui; monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah! ah!

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre),
Il me communiquait sa crainte et son erreur.
Il ne pouvait voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre
De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni?

DOLIGNI FILS.

Mais si j'avais le choix,
J'aimerais mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.
(A Rosette.)
Eh! que lui disais-tu pour calmer ses alarmes?

ROSETTE.

Mais nous en étions là, quand vous êtes venu;

Et j'allais à peu près lui dire, ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut savoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre amants de ces nœuds pleins de charmes
Que l'amour et le temps ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien: voilà tout le mystère;
C'est qu'au moins par le cœur et par le caractère
Il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute; et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE.

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui règne en ce siècle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux temps,
Et ne prendra jamais ces travers éclatants
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect.
J'y rentre, et je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS

Elle es plus que jolie.

DOLIGNI FILS.

Elle a, comme tu sais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerais-tu ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI FILS.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Quelle est cette folie?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer... c'est avoir de l'amour.
C'est...

LE MARQUIS.

Est-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu ?

DOLIGNI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre?
Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour ?

LE MARQUIS.

De véritable amour ! A l'autre !
Non, je n'en vis jamais à la ville, à la cour;
Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS, à part.

Quelle tête !
Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d'amants; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons,
Engagent à former entre eux des liaisons

Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS.

J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, et de se croire aimé.

DOLIGNI FILS.

Mais, Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS.

Mais tout comme d'une autre, on peut s'en amuser

DOLIGNI FILS.

Ah! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur allait se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Eh bien, le pis-aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI FILS.

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la déshonorer,
Et d'en rire après son naufrage?
Ah! marquis, quel projet! quelle malignité!
Si vous réussissez dans cette indignité,
A vos remords, un jour, craignez de rendre compte,
Croyez que, tôt ou tard, ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh! que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
L'usage et la nature, en faveur des plaisirs,
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ses désirs:
La morale y jouerait un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi, ce système est plein d'absurdités.
C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras, en amour, une excellente dupe.

Mais, pour me réjouir, je t'alarmais exprès.
Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-la marier; et nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connais cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat?

DOLIGNI FILS.

La célèbre Arthénice?

LE MARQUIS.

Oui; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI FILS.

Eh bien...?

LE MARQUIS.

Eh bien?

DOLIGNI FILS.

J'entends. Ma surprise est extrême.
D'autant plus qu'elle est fine, et que jusques ici,
De mille et mille amants, pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI FILS.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? Est-ce un don? Est-ce un art?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part:
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractère.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal
Qui, sans nulle raison, te saisit et te glace,
Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, partout, on est hors de sa place;
Elle suspend, arrête et fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit et du corps :
Elle en ôte l'usage, elle en ôte la grâce;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait.
Elle répand un air gauche, épais et stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide,
Aurait de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout; et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatants,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air et les mœurs du temps :
Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide et sensé.
Tu ne saurais parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes.
Déraisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon sens, et plus de badinage;
Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel apanage,
Fut toujours le fléau de la société :
Elle en chasse les ris, les jeux et la gaieté;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle.
On la vante mal à propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle :
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI FILS.

Tu traites la raison d'une manière étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu; je ne prends plus le change.

DOLIGNI FILS.

Il y paraît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.

Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'est Lafleur.

DOLIGNI FILS.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit fais tes réflexions

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Eh bien! mes commissions?

LAFLEUR.

Oh! palsembleu, monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LAFLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aise, et vous parlez de même.
Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place, respire; et point de ces dictons.

LAFLEUR.

Morbleu, je suis bien las de ces courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là?

LAFLEUR.

La liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LAFLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon!

LAFLEUR.

Demandez au suisse ; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh, mais! la matinée est un temps solitaire.

LAFLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LAFLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LAFLEUR.

Le tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-dà!

LAFLEUR.

Le traiteur.

LE MARQUIS.

Peste!

LAFLEUR.

Le loueur de carrosse.

LE MARQUIS.

Après?

LAFLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces messieurs sont venus?

LAFLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Leurs gens... !

LAFLEUR.

Oui, ce sont des sergents ;
Et voici, monsieur, de leur prose,
Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

(Il chante.)

Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LAFLEUR.

Chantez; c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS, en lui rendant les papiers.

Tiens, fais-en ton profit.

LAFLEUR.

Beau diable de présent!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su t'introduire?

LAFLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t-on?

LAFLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'instruire.
Comment a-t-on reçu les bijoux?

LAFLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LAFLEUR.

C'est qu'il n'était pas jour chez elle;
Et qu'ainsi je n'ai pu voir que sa demoiselle.
Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LAFLEUR.

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LAFLEUR, à part.

Ah! ce ne sera pas de rendre.
(Haut.)
On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LAFLEUR.

Tout à fait;
A ce baron qui la pourchasse :
Il prétend, dès demain, que la noce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon!

LAFLEUR.

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, rêvant.

Il faut que tout cela finisse.

(A Lafleur, qui rit.)

De quoi ris-tu? Dis donc.

LAFLEUR.

D'un tour assez falot,
Dont la suivante d'Arthénice
Vient, à votre sujet, de régaler un sot.
J'étais dans l'antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur...

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LAFLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
« Va-t'en, m'a-t-elle dit, au diable, avec ton maître.
« Depuis assez longtemps il a dû reconnaître
« Qu'il prend un inutile soin.
« Ma maîtresse n'en veut ni de près ni de loin. »
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête :
C'est que le vieux baron lui-même, à pas de loup,
Venait d'arriver tout à coup,
Qui, mordant à la grappe, et d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste cavalier,
M'a flatté, si jamais le hasard me ramène,
Qu'il aurait la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrais qu'il osât te faire cette grâce.

LAFLEUR.

Eh! non pas, s'il vous plaît; souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, et de là chez Passeau.
J'ai vu vos deux habits; ma foi, rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Été chez la Duchapt, et puis chez la Bourrai;
Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes :

L'une est en petit jaune, et l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LAFLEUR.

Vous les aurez dans peu;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou mons Lafleur est ivre,
Ou ces gens sont devenus fous.
Parbleu! je ferais bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LAFLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous.
Par l'homme en question j'ai fini mes messages :
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LAFLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, et de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LAFLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

LAFLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à jouir?

LAFLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin? Le suis-je?

LAFLEUR.

Ah! mon cher maître,
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc? Dis-le-moi; j'y consens.

LAFLEUR.

Eh! parbleu, tout vous duit à la fois; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Eh! ne sont-ce pas là des plaisirs innocents?

LAFLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?
Peut-on empêcher les jaloux?
Crois-moi, va, je connais le monde;
On n'y blâme que ceux qu'on voudrait imiter.

LAFLEUR.

En faux raisonnements votre morale abonde.
Mais, encore une fois, sachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout à fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mère en pourrait être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :
Songez-y; je vous signifie
Qu'elle pourrait fort bien la tirer du couvent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous savez que monsieur l'en presse assez souvent.

LE MARQUIS.

Eh! ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver, en buvant, aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse et de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LAFLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LAFLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LAFLEUR.

S'il venait en buvant, je roulerais carrosse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

MADAME ARGANT.

Le marquis viendra-t-il ?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il achève à présent de donner audience.

MADAME ARGANT.

Ah! Rosette!

ROSETTE.

Comment! qui vous fait soupirer?

MADAME ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, madame, y peut-il conspirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mère?

MADAME ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimère.

ROSETTE.

De la part du marquis que s'est-il donc passé?
Vous serait-il moins cher ?

MADAME ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

MADAME ARGANT.

Eh ! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, à part.

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui

D'un accès de raison qui passera bien vite.
(Haut.)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui ?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

MADAME ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh ! peut-il être mieux sans y perdre ? Il est bien.
(A part.)
S'il cessait d'être un fat, il ne serait plus rien.
(Haut.)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

MADAME ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

MADAME ARGANT.

Comment ?

ROSETTE.

Je le soutiens, et nous serons d'accord.
Quoi ! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France
Qui sait le mieux choisir une étoffe de goût ;
Qui s'habille et se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier sans en venir à bout ?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité ;
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité ;
Qu'il aime le plaisir, et contracte des dettes ?
Eh ! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour ?

MADAME ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

MADAME ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin Pour moi, je n'en suis point en peine.

MADAME ARGANT.

J'en accepte l'augure.... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari ?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

MADAME ARGANT.

Son obstination me paraît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né...

MADAME ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité!
Il faudrait arrêter cette témérité....
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
Aux dépens du marquis, s'entend,
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du cloître.

MADAME ARGANT

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?
Pour priver le marquis de la moitié du bien?

MADAME ARGANT.

Et m'empêcher par là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien.
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

MADAME ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu.
Il faut bien, à son tour, que monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracterait l'habitude importune.

C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison
Cette nièce orpheline, et presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir par la seule raison
(à part.)
Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa nièce et refuse sa fille.

MADAME ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
La tante la meilleure et la plus généreuse
Qu'on puisse jamais rencontrer.

MADAME ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déjà! L'aventure est heureuse!

MADAME ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, MADAME ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.
Je devais tout quitter, et ne point m'amuser.
(Il lui baise la main.)
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, à part.

Ah! comme il sait la prendre!

MADAME ARGANT.

Rosette a su vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette!

ROSETTE.

Moi, madame!

MADAME ARGANT.

Oui; soyez content d'elle.
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connaît bien.

MADAME ARGANT, à Rosette.

Va, compte qu'il saura récompenser ton zèle.

ROSETTE, à part.

Oui-dà !

MADAME ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCÈNE III.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

J'aurais à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

MADAME ARGANT.

Il n'en est pas besoin ; restez.
J'exigerais de vous une entière franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

MADAME ARGANT.

Vous me la promettez ?

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon âme est affermie ;
J'en fais profession, et surtout avec vous.

MADAME ARGANT.

Votre mère ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

MADAME ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embûches secrètes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé par goût ou par faiblesse,
J'excuserais votre jeunesse ;
Je fermerais les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement :
C'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée,
Mais à quoi votre sort ne peut pas être joint...
Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point.
Si votre âme à présent, un peu trop enchantée,

Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer sans répugnance
Dans des projets pour vous formés dès votre enfance,
Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez.
Oui, l'on vous a dit vrai : mais soyez plus tranquille.
C'est un amusement frivole et passager,
Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,
S'est fait depuis peu par la ville,
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement, si pourtant c'en est un,
Ne tient qu'autant qu'on veut; la rupture est facile;
Rien n'est plus simple et plus commun.
De semblables romans n'ont pas pour héroïnes
Des personnes assez divines
Pour fixer sans retour ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes:
C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on est leur amant sans en être amoureux.

MADAME ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime et mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscrètes.
Votre établissement est l'objet le plus doux
Que ma tendresse se propose;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

MADAME ARGANT

J'ai de l'ambition, mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

MADAME ARGANT.

Écoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
Mais ce n'est pas assez; et vous n'êtes pas né
Pour vivre et pour passer simplement votre vie

Dans l'indolente oisiveté
D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

MADAME ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez dessein de paraître au grand jour;
Que votre but ne soit de percer à la cour :
Un bien considérable en aplanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il serait un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance
Serait....?

MADAME ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporterait en dot
Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point.
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous si tôt que je devienne esclave?

MADAME ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi, madame? Eh! qu'importe
Quand mon aversion serait cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela comme en tout,
Le sacrifice est prêt : ce n'est pas une affaire.
Le désir de vous satisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût.
Mais mon père...?

MADAME ARGANT.

Ah! je sais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats
Votre père s'apaise, et finit par se rendre.
Par exemple, il avait fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

MADAME ARGANT.

Il a cédé.

N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état?
Au sujet de ce marquisat
Sa répugnance était extrême;
Il ne voulait pas s'y prêter:
Mais vous le désiriez; c'est sur quoi je me fonde:
Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde?
Mais celui de marquis me flatte infiniment;
Je vous l'avoue ingénument,
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon père à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

MADAME ARGANT.

Cette acquisition l'a longtemps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai; c'est ce qui m'étonne.

MADAME ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la scène sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
Ces embellissements et ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, et ce suisse surtout,
Ne seront pas trop de son goût.

SCÈNE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

M. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

M. ARGANT.

Eh! que t'importe?
Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Çà, monsieur, votre nom?

M. ARGANT.

Mon nom?...

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT.

Je n'en connais pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

UN LAQUAIS, à son camarade.

Connais-tu ça?

UN AUTRE LAQUAIS.

Moi? Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, pardonnez... Madame, c'est mon père.
Excusez des valets....

M. ARGANT.

Quel est donc ce mystère?

MADAME ARGANT.

C'est vous, monsieur Argant?

M. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci,
Qu'une espèce de singe, avec sa barbe torse,
Ne voulait point du tout laisser entrer ici:
Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un suisse, comme un sot, fait toujours son métier.

M. ARGANT.

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

M. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux portier.
Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine.
Est-il d'ici?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a son emploi.

M. ARGANT.

Fort bien, j'en suis ravi.
Parbleu! pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, monsieur?

M. ARGANT.

Déjà deux ou trois fois
Ce titre de monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithète pareille.
Le nom de père est-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyais vous traiter avec plus de respect;
Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paraît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sais que chez les grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusque dans la roture :
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sachez, en m'appelant par mon nom véritable,
Que le titre de père est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sais qu'au fond de l'âme

Il ne m'aime pas moins pour m'appeler madame.

M. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'est une affaire à part; je n'en veux point connaître.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, UN COUREUR.

M. ARGANT.

Quelle est cette autre espèce? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

M. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

M. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon maître.

M. ARGANT.

Quel est-il?

LE COUREUR.

Eh! parbleu, c'est monsieur le marquis.

M. ARGANT.

Quel marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

M. ARGANT.

Qui donc?

MADAME ARGANT.

Eh! c'est mon fils

M. ARGANT.

Lui?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS au Coureur, qui lui donne un billet.

Va-t'en.

SCÈNE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT.

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS.

D'abord,
N'avez-vous pas l'honneur d'être né gentilhomme?

M. ARGANT.

Un peu. Mais est-ce assez pour s'appeler Marquis?
Argant, vous êtes fou.

MADAME ARGANT.

N'avez-vous pas acquis...?

M. ARGANT.

Eh! quoi?

MADAME ARGANT.

Ce marquisat que nous avions en vue?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT.

Un marquisat!...

MADAME ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! madame...

MADAME ARGANT.

Ah! monsieur...

M. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

M. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

MADAME ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT.

Palsembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah! ciel! est-il possible!

MADAME ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Être aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes métairies,
Pays gras, terre à blé.

LE MARQUIS, à part.

Mais quelles gueuseries!
Mon père est bien désespérant!

M. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

MADAME ARGANT, à son fils.

Sachez vous contenir;
Ou plutôt, laissez-nous; je vais l'entretenir.

SCÈNE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Vous êtes bien cruel!

M. ARGANT.

Moi! la plainte est nouvelle!

MADAME ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

MADAME ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah! que je suis outrée!

M. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une terre titrée?
Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en aurait-il pas un?
Il n'est pas assez noble, et la terre est trop chère :
Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mère.
Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon?

MADAME ARGANT.

Que je suis malheureuse!

M. ARGANT.

Ah! c'est une autre affaire.
Ayons ce marquisat. Il faut vous satisfaire.

MADAME ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il temps d'écouter un frivole scrupule?

M. ARGANT.

Argant sera marquis.

MADAME ARGANT.

Eh! sans doute. Autrement
Ce serait le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT.

Je vais écrire.

MADAME ARGANT.

Promptement....

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

Je vous attendais avec impatience,
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

M. ARGANT.

Je m'en doutais bien.

MADAME ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une puissance.

M. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

MADAME ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entre autre avantage,
Une entrée à la cour, avec un régiment.
Il ne trouverait plus d'occasion si belle.

M. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous?

MADAME ARGANT.

Eh! mais apparemment
Que j'assure mon bien.

M. ARGANT.

C'est une bagatelle...
Et ma fille...?

MADAME ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT.

Mais, ma femme...

MADAME ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble.
Dans cet asile heureux, et par elle chéri,
Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux?

M. ARGANT.

Avec un bon mari.

MADAME ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre?
C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

DOLIGNI PÈRE, M. ARGANT.

DOLIGNI PÈRE.

Vous voilà de retour. On vient de me l'apprendre :
Aussitôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense?

M. ARGANT.

Ma femme...

DOLIGNI PÈRE.

Eh ! bien, quoi donc ?

M. ARGANT.

Vient de me désoler.

DOLIGNI PÈRE.

Si tôt ?

M. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence ..

DOLIGNI PÈRE.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler ?

M. ARGANT.

Non.

DOLIGNI PÈRE.

Pourquoi, je vous prie
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent ?

M. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affaiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins ?

DOLIGNI PÈRE.

Je n'en prends jamais pour mon compte ;
Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT.

Ma femme (et j'en rougis de honte)
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Éprise pour son fils d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.

DOLIGNI PÈRE.

Je le savais déjà. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse ?

DOLIGNI PÈRE.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce mariage-là n'aurait pas pu se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdument une jeune personne

Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT.

Il a donc votre aveu ?

DOLIGNI PÈRE.

Mais oui, je le lui donne.

M. ARGANT.

Hélas!

DOLIGNI PÈRE.

Son choix fera mon bonheur et le sien.

M. ARGANT.

J'espérais pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils serait aussi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle ?

DOLIGNI PÈRE.

Marianne.

M. ARGANT.

Ma nièce?

DOLIGNI PÈRE.

Oui; depuis quatre mois
Il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

M. ARGANT.

Marianne est l'objet dont son âme est charmée?

DOLIGNI PÈRE.

La présence décide; on se prend par les yeux :
S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT.

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux.
Voyez en même temps ma douleur et ma joie.
Ouvrez-moi votre sein; que mon cœur s'y déploie :
Comme un dépôt sacré, recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisait à regret.
Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille.
Que votre fils adore, et que vous chérissez...

DOLIGNI PÈRE.

Eh! bien... Vous vous attendrissez.

M. ARGANT.

Cette nièce...

DOLIGNI PÈRE.

Achevez.

M. ARGANT.

Marianne est ma fille.

DOLIGNI PÈRE.

Que m'apprenez-vous là ?

M. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insu de sa mère,
De retirer ici cette fille si chère,
Qu'elle voulait laisser dans un cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frère,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son père.

DOLIGNI PÈRE.

Bon!

M. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

DOLIGNI PÈRE.

Comment a-t-elle pu vous croire?

M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.
Feu mon frère eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi, d'autant plus que ma fille,
Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vu de sa vie aucun de ses parents.
Ne pouvant engager mon épouse obstinée
D'aller jusqu'à Poitiers voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

DOLIGNI PÈRE.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
Eh! trompez sans regret votre chère moitié.
Attraper une femme est prendre sa revanche.

M. ARGANT.

En un mot, j'ai pris ce détour.

DOLIGNI PÈRE.

Il est assez bon, ce me semble.

M. ARGANT.

Et je n'ai si longtemps retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoutumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer.

Et je m'en vais savoir si, pendant mon absence,
Ses charmes et son innocence
De son aveugle mère ont pu la faire aimer...
La voici qui paraît. Laissez-nous, je vous prie.
Surtout ne dites point ce que je vous confie;
Pas même à votre fils.

SCÈNE IX.

MARIANNE, M. ARGANT.

M. ARGANT.

Comment vont nos projets?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès?
Dis-moi, ma chère nièce, es-tu bien avec elle?
Tu sais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT.

Tout a donc réussi,
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Présumez un peu moins de mon faible talent.
Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faisais point un effort violent.
Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre
A mon obéissance a servi de soutien;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien :
Mais...

M. ARGANT.

L'heureuse nouvelle! Achève ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot : qu'il serve à t'animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, et de s'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur est la vôtre!

M. ARGANT.

Par des arrangements que la fortune a faits,

Ma femme est ta ressource; et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

M. ARGANT.

Comment donc ?

MARIANNE.

Étouffez une douce espérance,
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connais trop son cœur; il m'est inaccessible :
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible :
Il l'occupe, et n'y laisse aucun vide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. ARGANT.

Eh! que veux-tu de moi ?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grâce à mes pleurs.
En vous la demandant mon âme est déchirée.
Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

M. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes désirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde,
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer! Qu'elle me sera chère!
Je n'y sentirai plus le poids de ma misère.

Hélas! je l'ignorais dans mon obscurité :
J'y vivais sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT.

Non ; c'est un dessein pris, où je suis affermi :
Je te veux marier ; et je t'ai destinée
Au fils de mon meilleur ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il est à ton gré comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toujours la première des grâces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton époux...
Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces ?

SCÈNE X.

M. ARGANT, MARIANNE, UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Mademoiselle, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Tout doux.
Ce vieux monsieur-là, sauf son respect et le vôtre,
Eh bien !... est-ce monsieur ?

MARIANNE.

Oui.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Lui ? j'en suis ravi.

M. ARGANT.

Quel est cet importun ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'est le maître d'hôtel.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, mettant sa serviette sur l'épaule.

Monsieur, on a servi.

M. ARGANT, à Marianne.

Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable ! A chaque pas je tombe ici des nues.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE.

DOLIGNI PÈRE.

Vous rêvez ?

M. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que, dépourvu de biens (car jamais je n'en eus),
Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

DOLIGNI PÈRE.

Ami, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous y paraît neuf. Ne soyez pas surpris
Si vous n'en savez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, et n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux; les temps amènent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos ancêtres?
Nos enfants, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule et roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance une autre est abolie :
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf et véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

DOLIGNI PÈRE.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié :
Tout change de nature, à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange.

C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles
Garnis de marmousets et d'arbustes confus,
Qui font un bois taillis, où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, pièce à pièce apporté
Par un maître valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scène,
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives d'ailleurs! Je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parlaient tous ensemble.
Tous les fous de Paris étaient de ce repas.

DOLIGNI PÈRE.

Doucement, vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le marquis rassemble,
Et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'insectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendais pas de trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs, et de pagodes.
Mais enfin laissons là ces propos superflus;
Revenons au sujet qui me touche le plus.
C'est Marianne. Eh bien! m'avez-vous fait la grâce
De parler à ma femme?

DOLIGNI PÈRE.

Oui; mais je ne tiens rien.
Elle veut au marquis assurer tout son bien;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
A moins que votre fille...

M. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir.
J'espérais que ses soins, sa tendresse, et ses charmes,
Sur le cœur de ma femme auraient plus de pouvoir :
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

DOLIGNI PÈRE.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

M. ARGANT.

Elle aurait dû s'en faire aimer.

Hélas! je rapportais cette douce espérance.
Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet et le piége ont tourné contre moi.

DOLIGNI PÈRE.

Votre position est fâcheuse.

M. ARGANT.

Ah! sans doute.

DOLIGNI PÈRE.

Votre embarras est des plus grands;
Et, pour vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme?

M. ARGANT.

Autant que mes enfants.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh! depuis notre hymen, l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avais rien au monde.
Malgré ma misère profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De parents qui voulaient s'opposer à son choix.
Elle n'avait pas l'âge indiqué par les lois.
Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
Après bien des refus et de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une épouse adorable,
Qui jouissait déjà d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnaissance.

DOLIGNI PÈRE.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au couvent.

M. ARGANT.

Entre nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chère.

DOLIGNI PÈRE.

Eh bien, quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous: déclarez-vous son père.
Si vous prétendez la garder,

Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mystère.
Si vous n'osez le hasarder,
Je vous offre mon ministère.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
Entre la mienne et moi la paix était si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfants mutins et volontaires :
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise ;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir ;
Qu'il est temps de parler en père de famille,
En maître, s'il le faut, et si vous le pouvez.

M. ARGANT.

Que j'appréhende...!

DOLIGNI PÈRE.

Quoi! qu'est-ce que vous avez?

M. ARGANT.

Et si ma femme allait faire enlever sa fille,
Et se rendre en secret maîtresse de son sort?
Voilà ce que je crains, si je romps le silence.
Supposé que l'accès d'un aveugle transport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les persécutions feront le même effet ;
Et sa mauvaise humeur, ne cessant de s'accroître,
Obligera ma fille à préférer le cloître.

DOLIGNI PÈRE.

Il faudra tenir bon : peut-être...

M. ARGANT.

C'est un fait.
Je voudrais conserver la paix dans ma famille...
Il me vient un moyen. S'il est de votre goût,
Il pourrait concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente :
Eh bien! seriez-vous homme à vous en contenter?

DOLIGNI PÈRE.

Ceci change la thèse; elle est bien différente.

M. ARGANT.

Je le sais; je n'osais presque vous en parler.

DOLIGNI PÈRE.

Allons, je le veux bien, pour vous tirer de peine.

M. ARGANT.

Ah! mon cher...

DOLIGNI PÈRE.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mène.
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT.

Mais Marianne vient...

SCÈNE II.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE, MARIANNE.

MARIANNE.

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux; j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah! mon oncle, le diriez-vous?
Pour la première fois elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI PÈRE.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message?

MARIANNE.

Elle en espère tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre,
Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle aurait soin de mon destin.
C'est au sujet de mon cousin...

M. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
Que je viens, au hasard de vous être importune...

M. ARGANT.

Ah! si c'est pour Argant, le sort en est jeté.

Que veut-elle? quelle est cette grâce si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

M. ARGANT.

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE.

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontés.
C'est l'établissement le plus considérable...
Vous la désespérez, si vous n'y consentez;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une?

M. ARGANT.

Oui. Si le frère a tout, que deviendra la sœur?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la première à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal; et si mon zèle...

M. ARGANT.

Mais, tiens : pour me résoudre et pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose:
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
A qui sa mère apprête un sort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me serais déjà prononcé mon arrêt.

M. ARGANT.

Quoi! malgré les soupirs et les larmes d'un père...

MARIANNE.

Pourrais-je assurer mieux le repos de ses jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mère?
A quoi me servirait de m'obstiner toujours
A braver mon destin? Quelle en serait l'issue?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le sein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.

Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?
Toute autre, et votre fille aussi,
Vous en dirait autant; et je ne sers ici
Que d'interprète à la nature.

M. ARGANT.

(A Marianne. (A Doligni.)
Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
De déclarer son sort.

DOLIGNI PÈRE.

C'est votre femme; adieu

M. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCÈNE III.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh bien, votre entremise
A-t-elle eu la faveur que je m'en suis promise?
Ce que j'en attendais était des plus aisés.

M. ARGANT.

Ah! vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

MADAME ARGANT.

Eh! l'a-t-elle gagnée...? Hé quoi! vous vous taisez?

M. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

MADAME ARGANT.

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'a pas été l'unique gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encore un conçu dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidèle?

MADAME ARGANT.

Je pourrais avoir quelque tort:
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,
Quand nous l'envoyâmes en France,

Pour être élevée en couvent,
Était dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT.

Hélas! je me le suis reproché bien souvent.

MADAME ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le temps, ont étouffé
La tendresse que j'aurais eue,
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux:
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire.
Eh! je ne demandais pas mieux.
Vous ne voulûtes pas; il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma tante a raison; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

M. ARGANT, à Marianne.

Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
Tout se peut réparer. Daignez voir votre fille;
Que je vous la présente: accordez-moi ce bien.

MADAME ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui sans doute en a pris l'air, l'esprit et le goût?
Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudrait la refondre,
Et qu'on n'en viendrait pas à bout.
Qui vient tard dans le monde y joue un triste rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de province est une pauvre école.

MARIANNE.

Sans doute.

M. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter:
Elle sort du couvent. Voyez un peu ma nièce;
Oui, voyez comme elle est: vous connaissez aussi
Son esprit et sa gentillesse;
Elle a tout à fait réussi.

MADAME ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

M. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

MADAME ARGANT.

Il vous plaît, au surplus, de me faire un procès
Bien gratuit, au sujet de cette préférence
Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT.

Mais oui, c'est un excès.

MADAME ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France?
Nous avons deux enfants : mais l'usage m'absout.
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT.

L'égalité, madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout

MADAME ARGANT.

Pouvez-vous mieux placer mon espoir et le vôtre?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT.

La nature sans doute en a fait un prodige!

MADAME ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.

M. ARGANT.

Peut-on donner dans ce prestige?

MADAME ARGANT.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT.

Qui diable ne l'est pas?

MADAME ARGANT.

Homme d'esprit?

M. ARGANT.

Mais oui; rien n'est plus ordinaire :
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas,
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,

Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit, dans le siècle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connaissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant :
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paraître étrange,
Que ces petits messieurs, qui sont si florissants,
Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

SCÈNE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, MARIANNE.

LE MARQUIS.

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence,
Mon mariage projeté
Pourrait ce soir être arrêté.

MADAME ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt compliments;
Et nous ne songeons pas aux présents qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il serait nécessaire
D'aller chez Lempereur choisir des diamants?
Il convient d'envoyer demain les pierreries :
C'est l'ordre; et l'on ne peut, quand on est régulier,
Manquer à ces galanteries.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; j'allais l'oublier.
Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je vais donc commander qu'on mette vos chevaux.

M. ARGANT.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

MADAME ARGANT.

(A M. Argant.) (Au marquis.)
Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattais de vivre;
Je comptais de passer des jours pleins de douceur,
Et mourir satisfait de son sort et du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devrait régner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste?
Parlez. Mes sentiments vous sont assez connus.
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche prononce
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune.
Je ne sais point blâmer la générosité.

M. ARGANT.

La générosité! Mais ce n'en est point une;
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j'ai, monsieur, un trop profond respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéresse aussi. Vous n'avez pas besoin
De me piquer d'honneur. Le sang parle de loin:
Mais...

M. ARGANT.

Eh bien, quelle est donc cette crainte imprévue?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremise...

Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir,
D'échouer dans cette entreprise,
Eh bien, vous m'en accuserez.
Qu'en arrivera-t-il? Que vous me haïrez.
Cette affaire est trop délicate.
Et madame d'ailleurs paraît tacitement
M'ordonner assez nettement
De ne m'en pas mêler.

M. ARGANT.

Votre prudence éclate!

LE MARQUIS.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCÈNE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Ainsi vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGANT, à part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
(Haut.)
Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien
Cinquante mille écus de rente
Francs et quittes de tout; du moins je ne dois rien.
Je crois que pour Argant la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part;
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restreins pour elle au tiers, et même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des grâces à vous rendre.

MADAME ARGANT.

Que me dites-vous là?

M. ARGANT.

N'en doutez nullement.

MADAME ARGANT.

Qui voudrait s'en charger?

M. ARGANT.

Acceptez seulement.

MADAME ARGANT, à part.

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,

Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

M. ARGANT.

Eh bien?

MADAME ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre, et prompte à terminer?

M. ARGANT.

(Bas, à Marianne.)
Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCÈNE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

M. ARGANT.

A merveille.

MADAME ARGANT, à part.

Tant pis.

M. ARGANT.

Je suis sa caution.

MADAME ARGANT, à part.

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT, à part.

Il faut frapper le coup.

MADAME ARGANT, à part.

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste et la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une clôture...

MADAME ARGANT.

Eh bien?

SCÈNE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PÈRE, MARIANNE.

M. ARGANT.

Quels qu'ils soient, vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre;
Et le fils de monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, à part.

Ah! ciel!

M. ARGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

MADAME ARGANT, bas, à M. Argant.

Quoi! le fils de monsieur... Vous me compromettez.

M. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, à part.

Dieux! que viens-je d'entendre?
Ah! quelle trahison!

MADAME ARGANT.

Monsieur nous fait honneur.

DOLIGNI PÈRE.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

MADAME ARGANT.

(A part.) (Haut.)
Je sais qu'il aime ailleurs; feignons. Il faut se rendre.

DOLIGNI PÈRE.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti

MADAME ARGANT, à Marianne.

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Madame, il est sorti.

MADAME ARGANT.

Tout à l'heure il était là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

MADAME ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE, à part.

Bon; le voici qui vient.

M. ARGANT, bas, à Doligni pere.

Il n'est pas averti.

SCÈNE VIII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence :
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul : je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole et mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le marquis vous attend avec impatience.

MADAME ARGANT.

Monsieur, j'aurais besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

MADAME ARGANT.

La désireriez-vous?

DOLIGNI FILS.

Ah! si je la désire,
Si je soupire après ce précieux instant!
C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le dire

MARIANNE, à part.

Qui n'eût cru qu'il m'aimait?

MADAME ARGANT.

Eh bien, soyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, à part.

Hélas! c'en est donc fait.

MADAME ARGANT.

Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI FILS.

Votre fille!

MADAME ARGANT.

Eh! qui donc?

DOLIGNI FILS.

La foudre m'a frappé.

Ah! ciel! quelle erreur m'a trompé!

MADAME ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLIGNI FILS.

Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable...
(A son père, qui lui fait des signes.)
Mon père, épargnez-vous ces signes superflus :
Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

MADAME ARGANT.

(A Doligni père.) (A Doligni fils.)
De grâce, laissez donc... Ne pourrai-je savoir...?

DOLIGNI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvait se prévoir :
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

DOLIGNI PÈRE, bas, à son fils.

Tu ne sais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(A son père.) (A M. Argant.)
Je n'en veux point. L'amour, dans mon cœur trop sensible,
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai cru qu'il s'agissait de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret :
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

MADAME ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI FILS.

Il l'ignore.

MADAME ARGANT.

Eh! monsieur, quel est-il?

DOLIGNI FILS, montrant Marianne.

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! monsieur, vous devez préférer ma cousine.

MADAME ARGANT, à messieurs Argant et Doligni père.

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sachez à votre tour...

MADAME ARGANT, en s'en allant.

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCÈNE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, à M. Argant.

Ah! monsieur, pardonnez...

M. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donc?

M. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre et la plus efficace.
S'il avait accepté, j'en serais moins content.

DOLIGNI FILS.

Vous me permettez donc de demeurer constant?

M. ARGANT, à Doligni père.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.
(A Doligni fils.)
Ton bonheur n'est que suspendu.
Ne t'embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.

DOLIGNI PÈRE.

Oui, tranquillise-toi.

DOLIGNI FILS.

J'aurai mal entendu.
(Doligni père emmène son fils.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encore à son âge!
Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieillesse n'est pas sage?

LAFLEUR.

Jugeons un peu moins vite, ou soyons indulgents.
Supposé que l'amour ait part à ce mystère,
Il me semble qu'un fils devrait, avec raison,
Ignorer ou cacher les faiblesses d'un père.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute, à moi, si toute la maison
En parle? Mais cela ne m'embarrasse guère.
N'est-il venu personne apporter un billet?
Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LAFLEUR.

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LAFLEUR.

Mais, à propos, j'espère...

LE MARQUIS.

Eh bien! voyons, qu'espères-tu?

LAFLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LAFLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LAFLEUR.

Il a cette vertu

D'amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Assurément;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LAFLEUR.

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hiver au fort de mon printemps,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LAFLEUR.

Ah! pauvre malheureuse!

LE MARQUIS.

Hem?

LAFLEUR.

Moi, je ne dis mot.

(On entend quelque bruit.)

LE MARQUIS.

(Seul.)
Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah! si ce pouvait être un billet d'Arthénice!

LAFLEUR.

Tenez; c'est un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, lisant à part.

« Mes résolutions sont prises.
« Venez où vous savez, à huit heures précises.

LAFLEUR, à part.

Comme il a l'air émoustillé!

LE MARQUIS, continuant.

« Malgré tous mes parents... La maudite cohorte...
« Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
« Je sens que mon devoir en murmure... Qu'importe?
« Mais l'on n'est plus à soi lorsque l'on est à vous. »
Ah! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle gloire!

Ne perdons point de temps.

(Il tire un écrin de sa poche.)

LAFLEUR.

Quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS.

Avec ces diamants va faire de l'argent;
Cours emprunter dessus à l'un de nos corsaires
Les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter : surtout sois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

SCÈNE II.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

Où va-t-il porter ces écrins?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Je crains
Pour quelques diamants qui, du moins à ma vue,
Paraissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revue.
Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

MADAME ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! Ah! pour le moins; et j'en suis très-content.

MADAME ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre père obstiné m'embarrasse pourtant:
Il paraît opposer la même résistance.
En vain j'ai de sa nièce employé l'assistance.
Ce refus me paraît d'autant plus surprenant,
Qu'elle a sur mon époux un empire étonnant,
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez?

LE MARQUIS.

Qui? moi!

MADAME ARGANT.

Peut on savoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

MADAME ARGANT.

Une mère aussi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grâce, dites-moi...

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser...

MADAME ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penser:
Je veux absolument entrer dans ce mystère.

LE MARQUIS.

Il ne fallait pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, madame, il faudrait me promettre...

MADAME ARGANT.

Hé quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

MADAME ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connue?
Oui, lorsque avec mon père elle est ici venue,
Saviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant
Qu'il existait encore en France
Une autre demoiselle Argant?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entière assurance?

MADAME ARGANT.

Mon mari le disait.

LE MARQUIS.

J'entends.

MADAME ARGANT.

Oui, je crois, dans mon jeune temps,
Avoir ouï parler du père et de la fille.
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différents
Pour être bien au fait du sort de vos parents.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paraît.

MADAME ARGANT

En quoi?

LE MARQUIS.

Surtout point de courroux.

MADAME ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystère.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la nièce de mon père.

MADAME ARGANT.

Elle ne serait point sa nièce?

LE MARQUIS.

Eh! vraiment non;
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

MADAME ARGANT.

Ah! quelle découverte!

LE MARQUIS, à part.

Il l'entend à merveille!

MADAME ARGANT.

Mais, avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille?
D'où la sait-on? Comment? Quel en est le témoin?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frère,
En buvant chez le suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystère.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique
Qu'on nommait Marianne.

MADAME ARGANT.

Après?

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant;
Que c'est une histoire publique;
Et qu'enfin cette nièce aurait plus de vingt ans.

MADAME ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis longtemps.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

MADAME ARGANT, à part.

Quoi! chez moi! sous mes yeux! Feignons de n'en rien croire,
Et ne dégradons point le père aux yeux du fils.
(Haut.)
Non; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connais mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours ivres ou sots?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence;
Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame...

MADAME ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats :
Il le faut, je le veux : la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

MADAME ARGANT, à part.

Ah! que je suis piquée!
(Haut.)
Mon mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il se verra devant eux,
ndubitablement vaincra sa résistance.
(A part.) (Haut.)
Je saurai l'y forcer. Je viens de recevoir

Un billet d'assez bon augure.
Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir.
Il est oncle de la future :
C'est chez lui qu'on s'assemble ; et l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MADAME ARGANT.

Vous savez sa demeure?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

MADAME ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au sortir de l'Opéra.

MADAME ARGANT.

Si vous veniez plus tôt.

LE MARQUIS.

Ah ! ce n'est pas l'usage ;
Et partout où l'on soupe, il faut arriver tard.

MADAME ARGANT.

Oui ; mais l'occasion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai quand il en sera temps.

MADAME ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contents.

SCÈNE III.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous ensemble ! un d'hymen, un d'amour.
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son tour,
Et j'aurai mis à fin ma première aventure,
Quand... C'est Lafleur.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

Où sont mes deux mille louis ?

LAFLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Bon! je m'en réjouis
Allons, preste, à cheval.

LAFLEUR.

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maison;
Commande un souper propre, et suivant la saison;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espèce;
Que tout soit à la glace, et qu'on fasse grand feu;
Qu'on éclaire partout.

LAFLEUR.

La fête sera belle!
Et la future y sera-t-elle?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LAFLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.
Que voulais-je dire...? Ah...!

LAFLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaise de poste y soit, et des relais.
Fais-y porter aussi...

LAFLEUR.

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS.

Combien? Deux habits d'homme, et du linge de même.

LAFLEUR.

Des habits et du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LAFLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiète.
La curiosité te travaille l'esprit.

LAFLEUR.

Mais, monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintouin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! Ah! parbleu, je t'admire!
Fait-il tout à fait nuit?

LAFLEUR.

Bon! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh bien! va donc.

LAFLEUR, à part.

Allons. Il a de l'argent frais;
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LAFLEUR.

Je m'en y vais.

(A part.)

Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde?

LAFLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LAFLEUR.

C'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS.

Quoi?

LAFLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Eh! qui t'en a prié?

LAFLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LAFLEUR.

Vous avez de l'argent.

LE MARQUIS.

Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LAFLEUR.

C'était un pauvre hère; il n'avait pas le sou :
Et puis, six cents écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LAFLEUR.

Mais d'honneur....

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier?

LAFLEUR.

Lafleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LAFLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de Lafleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LAFLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course;
Et vite; et vite, allons nous payer par nos mains.

SCÈNE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, à part.

D'où viennent tout à coup de si cruels dédains?
D'abord en me voyant comme elle s'est aigrie!
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir...?

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chère petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux.
Il arrive parfois des contre-temps fâcheux;
Pour y remédier il faut être bien fine;
Mais, comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

SCÈNE VI.

MARIANNE.

Quoi! tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer! Mais qu'a-t-il voulu dire?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCÈNE VII.

MARIANNE, ROSETTE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colère extrême.
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même :
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zèle, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet excès de rigueur
La prend d'une façon si brusque et si cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disait (j'oublie en quelle conjoncture) :
« Il faudra s'en laisser charmer;
« Cette petite créature
« Finira par se faire aimer. »
Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes :
Je ne connais que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches et les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours :
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée

Pour vous dire à quel point madame est en courroux.
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remène où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas.
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise;
Et surtout ne me nommez pas.

SCÈNE VIII.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Marianne! Et pourquoi te trouvé-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont par vous seul ici je me trouve honorée,
De grâce, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laissez pas ignorer davantage;
Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. ARGANT.

De quoi?

MARIANNE.

Cette infortune est réelle et publique.

M. ARGANT.

C'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connais point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah! vous dissimulez.

M. ARGANT.

Non, je n'en sache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs et curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

M. ARGANT.

Eh! mais, tout cela vient du plaisir de te voir;
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc! ai-je changé? Ne suis-je plus la même?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis savoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;
Et qu'en me regardant, tout le monde d'ici
Sourit avec malice, et se parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande et la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle.
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT.

D'où pourrait lui venir un courroux si soudain?

MARIANNE.

Et moi tout éperdue, examinant en vain
Ma triste et timide innocence,
Je suis venue ici; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laissée incertaine et flottante
Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toujours de plus en plus en courroux contre moi,
Veut se débarrasser de ma vue importune,
Et me faire enlever.

M. ARGANT.

Ah! tout est découvert :
Un indiscret ami nous perd :
Elle sait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

M. ARGANT.

Grand Dieu! quelle infortune!
Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Quel est donc ce regret?

M. ARGANT.

vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret!

M. ARGANT.

Il faut que je le cherche... Ah! le voici lui-même.

SCENE IX.

DOLIGNI PÈRE, M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Cruel! qu'avez-vous fait?

DOLIGNI PÈRE.

Qui? moi! Qu'est-ce que c'est?

M. ARGANT.

Eh! morbleu! l'on sait tout.

DOLIGNI PÈRE.

Doucement, s'il vous plaît.

M. ARGANT.

Je suis désespéré.

DOLIGNI PÈRE.

Quel courroux est le vôtre!

M. ARGANT.

Votre indiscrétion...

DOLIGNI PÈRE.

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un et l'autre.
Vous aviez mon secret!

DOLIGNI PÈRE.

Il est encore entier.

M. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

DOLIGNI PÈRE.

Elle fait son métier.

M. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée!
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

DOLIGNI PÈRE.

Ah! quelle turbulence!

Parbleu, c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'est point là votre nièce.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune et tendre maîtresse.

MARIANNE, à Doligni père

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?
(A M. Argant.)
Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous et chez elle?
Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir?
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah! cessez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah! Dieu, peut-on former un si cruel projet?
Du plus affreux roman je me vois le sujet.

DOLIGNI PÈRE.

Elle ne sait donc pas sa véritable histoire?

M. ARGANT.

Eh! non. Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parents...

M. ARGANT.

Dans peu tu le sauras

MARIANNE.

Parlez; je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante
Quel nom m'échappe encore!

DOLIGNI PÈRE.

Elle vient de partir.

M. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus longtemps l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT.

Modère donc un peu les accents de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire.
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse
Trouvera dans ton âme un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah...! ma fille...!

MARIANNE.

Qui? vous... mon père?
Eh! pourquoi si longtemps me cacher mon bonheur?

M. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystère.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut à son gré régler mon avenir.
Il m'a plus fait de bien qu'il n'en saurait détruire.

M. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout.
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique;
Que nous avons encore une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,
Me réduise à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée;
Je comptais obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la première fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien!

M. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en sera temps, je te ferai paraître.

MARIANNE.

Eh! pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore?
Joignez à vos bontés la grâce que j'implore;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidèle,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.
Restez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

DOLIGNI PÈRE.

Partez; mais en chemin...

M. ARGANT.

Eh bien, quoi?

DOLIGNI PÈRE.

N'allez pas user votre courage.

M. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reste.

DOLIGNI PÈRE.

On est brave de loin...
Le ciel lui soit en aide! Il en a bien besoin.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFLEUR.

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle.
Comment donc! eh! pour qui madame me prend-elle?
Pour un benêt de précepteur?
J'eusse été bien venu, quand j'en serais capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
Les sottises du maître? Il est assez probable
Que je ne perdais pas dessus, grâce à mes soins:
Et j'allais m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur; on me chasse: où diantre faire voile?

SCÈNE II.

LAFLEUR, ROSETTE.

ROSETTE.

Lafleur, que fais-tu là?

LAFLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile! Comment? Est-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi?
Qu'as-tu? Qu'arrive-t-il dans tes affaires?

LAFLEUR.

J'ai
Que madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant?

LAFLEUR.

Oui, pour présent de noce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LAFLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu mens.

LAFLEUR.

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Eh bien, tu mens encore.

LAFLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon maître a baclé, sans m'en dire un seul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte;
On m'oblige, avec elle, à prendre mon parti :
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître; il t'aurait perverti.
D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce grabuge?

SCÈNE III.

MADAME ARGANT, ROSETTE, LAFLEUR.

MADAME ARGANT.

Comment, ce misérable est encore en ces lieux?
Fidèle confident d'un trop coupable maître...
Va-t'en.

LAFLEUR.

En vérité, madame, il est à naître...

MADAME ARGANT.

Tais-toi; sors, et jamais ne parais à mes yeux.

SCÈNE IV.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrètes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

MADAME ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur est suffoqué... Je ne puis respirer.

(Rosette lui donne un fauteuil.)

Avec indignité ma tendresse est trahie.

Ai-je assez de sujets de me désespérer ?
L'objet dont je n'étais que trop préoccupée,
Que j'aimais du plus tendre ou du plus fol amour,
Mon fils... Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisais tout pour lui : Rosette, tu le sais ;
Et je craignais toujours de n'en pas faire assez.
J'aurais donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune et l'état
Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire.
Une famille illustre ouvrait à cet ingrat
Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire ;
Dans leur sein, dans leurs bras il allait être admis ;
Il allait devenir leur plus chère espérance,
L'objet de tous leurs soins. Ah ! quelle différence !
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Aurait-il refusé cette grande alliance ?

MADAME ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.
Nous étions assemblés ; il était attendu.
Moi-même j'aspirais avec impatience
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devait produire sa vue.
Je comptais les moments... Attente superflue !
Au mépris des serments que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnait lui-même ;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il y sacrifiait ; et n'était occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisais mon possible ;
Enfin l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amère,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... O déplorable mère !
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

MADAME ARGANT.

Ah! la raison m'éclaire,
Je pénètre plus loin que jamais je ne fis.
Suppose que l'on puisse apaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse?
Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux,
Je vois qu'il a toujours abusé ma faiblesse.
Ce trait de lumière est affreux.
Ah! grand Dieu, que j'étais cruellement séduite!
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourrait un jour...

MADAME ARGANT.

Non; quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait pour jamais; il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCÈNE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT, se levant.

Eh bien! quelle nouvelle?
En a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit?

M. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avait séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piége grossier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ses premières armes
Est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asile détourné
Il croyait emmener, sans trouble et sans alarmes,
Son illustre conquête; il n'avait rien prévu;
Lorsque, trahi par elle, et pris au dépourvu,
On est venu troubler sa joie.
L'indiscret, qui pouvait échapper sans éclat,

Au lieu d'abandonner sa proie,
A tous les assaillants a livré le combat;
Mais, étant le plus faible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris, et même blessé.

MADAME ARGANT.

Blessé! Le malheureux! Quel parti faut-il prendre?

M. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laissé,
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites;
Et comme il est intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

MADAME ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi.
Idole de mon cœur! malheureuse chimère!
Fils indigne! Ah! le ciel te devait une mère
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices?
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli;
La moitié de mon sang y reste enseveli;
Je faisais à l'ingrat les plus grands sacrifices:
Et voilà tout le fruit que je vais retirer!
Ma honte est mon salaire! Hélas! qui l'eût pu croire
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
(A M. Argant.)
Triomphez... Le ciel me punit.

M. ARGANT.

Eh! ne séparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémissons l'un et l'autre
Sur les égarements de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévère,
Je n'en avais pas moins des entrailles de père;
Je l'aimais comme vous, mais avec moins d'éclat.
Je tenais ma tendresse un peu plus renfermée;
Et je ne demandais à votre âme charmée
Que de cacher l'excès de son enchantement.
Hélas! si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excusez le motif; trop sûre d'être aimée,
La jeunesse abuse aisément

Du faible qu'on a pour ses charmes.
Plus les enfants sont chers, plus il est dangereux
De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes :
Votre courroux est juste; Argant l'a mérité.
Mais si vous le voyez, comme je l'envisage,
Au milieu des transports et des fougues d'un âge
Où la raison n'est pas à sa maturité,
Vous devez conserver un rayon d'espérance.
Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié.
Je vois que son état est digne de pitié;
Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance.
Il peut se corriger : il est encore à temps.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son ivresse.
Eh! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

MADAME ARGANT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.

M. ARGANT.

Moi?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT.

Eh! mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

MADAME ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

M. ARGANT.

Je ne sais ce que c'est;
Je n'en ai, je vous jure, aucune connaissance.

MADAME ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas
Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT.

Voyons, que savez-vous encore?

MADAME ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle!
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

M. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidèle!

MADAME ARGANT.

Eh! quel moyen, hélas! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des faiblesses d'un père?
Quel caractère heureux n'en serait pas détruit?
Ah! c'est de plus en plus ce qui me désespère.
Qui recevra mes pleurs? qui fermera mes yeux?

M. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses alarmes.
Calmez-vous sur mon compte, et jugez un peu mieux...
Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCÈNE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PÈRE.

M. ARGANT.

Quoi! déjà de retour!

DOLIGNI PÈRE.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là;
Leurs propositions sans doute vous effraient?

DOLIGNI PÈRE.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se paient
De raison et d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai réglé, moyennant une somme assez forte,
Dont ces honnêtes gens sont contents.

M. ARGANT.

Eh! qu'importe?

DOLIGNI PÈRE.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer et consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre notaire,
Où l'acte est tout dressé.

M. ARGANT.

Courons-y promptement;

(A madame Argant.)

Supposé cependant que cela vous convienne.

MADAME ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT.

Partons.

SCÈNE VII.

MADAME ARGANT.

Et nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette! Holà, quelqu'un! Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité
Dont le mystère ici couvre la vérité.
Quoi! tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble!
Mon époux et mon fils...! J'adorais deux ingrats...!
Ma rivale paraît... Ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCÈNE VIII.

MADAME ARGANT, MARIANNE.

MARIANNE, à part.

Que s'est-il donc passé? Je vois sur son visage
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

MADAME ARGANT.

Approchez... N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grâce?
On faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

MARIANNE, à part.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage.

MADAME ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas! je tombe à vos genoux.

MADAME ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?
N'est-il pas en votre puissance?
Ordonnez, et comptez sur une obéissance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

MADAME ARGANT.

Qu'à vous sacrifier! Est-ce ici votre place?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

MADAME ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir?

MARIANNE.

Accusez mon erreur, et non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'est une vérité qui peut être attestée.
Si j'avais été libre, y serais-je restée?
D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci.
Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir. Je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

MADAME ARGANT, à part.

O ciel! d'une rivale est-ce là le langage?
J'ai peine à résister à son air ingénu.
(Haut.)
Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous était inconnu?
Quel est donc ce roman?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre
Vous savez qui je suis.

MADAME ARGANT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étais?

MADAME ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore

MADAME ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, à part, en regardant partout.

Hélas ! je ne vois point mon père.

MADAME ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, à part.

Cet abandon me désespère.

MADAME ARGANT.

Que cherchent vos regards? Épargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connaîtrez...

MADAME ARGANT.

Quelle est votre fortune ?

MARIANNE.

Qui? moi ! je n'en possède et n'en prétends aucune.

MADAME ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menais hors du monde une vie inconnue

MADAME ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

MADAME ARGANT, à part.

Je n'en avais jamais été si bien frappée.
(Haut.) (A part.)
Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée...
(Haut.)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connaître.

MADAME ARGANT.

Où vous avait-on mise?

MARIANNE.

Mais c'était auprès de Poitiers.

MADAME ARGANT.

De Poitiers, dites-vous? (*A part.*) Useraient-ils d'adresse?
(*Haut.*)
C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sais.

MADAME ARGANT, *à part.*

En effet, serait-elle ma nièce?
(*Haut.*)
C'est le même couvent où ma fille est aussi.
(*A part.*)
Que je suis coupable envers elle.
(*Haut.*)
Vous l'avez donc vue?

MARIANNE.

Oui.

MADAME ARGANT.

Si vous la connaissez,
(Je suis mère, excusez des désirs empressés :)
Vous pouvez m'en tracer une image fidèle.
Faites-moi son portrait... Quoi! vous ne l'osez pas?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses faibles attraits.

MADAME ARGANT.

En serait-elle dépourvue...?
Vous rougissez toujours, et vous baissez la vue.

MARIANNE.

Connaissez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers et pour vous et pour elle :
C'est sa soumission et son profond respect.
Cet éloge n'est point suspect.
Quels que soient vos desseins, elle y sera fidèle.
Votre fille, à jamais, saura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer...

MADAME ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE.

De sa tendresse extrême.

SCÈNE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE au fond du théâtre, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh! pour qui?

MARIANNE.

Le demandez-vous?
Pour une mère qu'elle adore.

MADAME ARGANT.

Moi! puis-je mériter des sentiments si doux?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas! pardonnez-moi.

MADAME ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Éclaircissez en ce moment
Le mystère que vous me faites.
Seriez-vous...? Plût au ciel! Dites-moi qui vous êtes.
Ma nièce... Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chère.

M. ARGANT, s'approchant.

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MADAME ARGANT embrassant sa fille, qui se jette à ses genoux.

O trop heureuse mère!

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers!

MADAME ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie,
Je retrouve au delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente?

MADAME ARGANT.

Si je vous la pardonne! Elle fait mon bonheur.

DOLIGNI PÈRE.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur!

M. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paraît abattu.

Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oserait paraître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MADAME ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserais-je, en faveur de mon frère,
Unir ma faible voix à celle de mon père?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon?
Me refuserez-vous une première grâce?

MADAME ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.
(A Doligni père.)
Appelez votre fils; qu'il vienne en diligence.
(Doligni va pour faire avancer son fils.)

M. ARGANT.

Je croirais que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager, et non pas éternel.

SCÈNE X.

DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, M. ARGANT, MADAME ARGANT; MARIANNE.

MADAME ARGANT, à Doligni père.

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritière.
Je déshérite Argant; j'en prononce l'arrêt :
Ma fille occupera sa place tout entière.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh ! madame, croyez le serment que j'en fais :
S'il en coûte si cher à mon malheureux frère,
J'aime mieux avec lui pleurer votre colère,
Que d'en accepter les bienfaits.

MADAME ARGANT.

Eh ! que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grâce. Elle sera la mienne.

Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne ?

MADAME ARGANT.

Il n'aurait pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera... Craignez l'effet de sa douleur
Et de son désespoir extrême.

MADAME ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute et ses remords.

MADAME ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévère observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(A Doligni fils.)
Vous, recevez ma fille, et vivez avec nous;
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle :
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chère une union si belle.

M. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême
Qu'en partageant son âme également entre eux.

FIN DE L'ÉCOLE DES MÈRES.

PQ
1229
C4
t.3

Chefs-d'oeuvre des auteurs comiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY